



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



2 vols in 1

E.O.

nm  
112  
0475

(KNC)

[J. Cozette

Barbier II/1342

Vet. Fr. II A. 1240



ZAHAROFF

FUND



Bought from Blackwell





*Elij: Bätema*

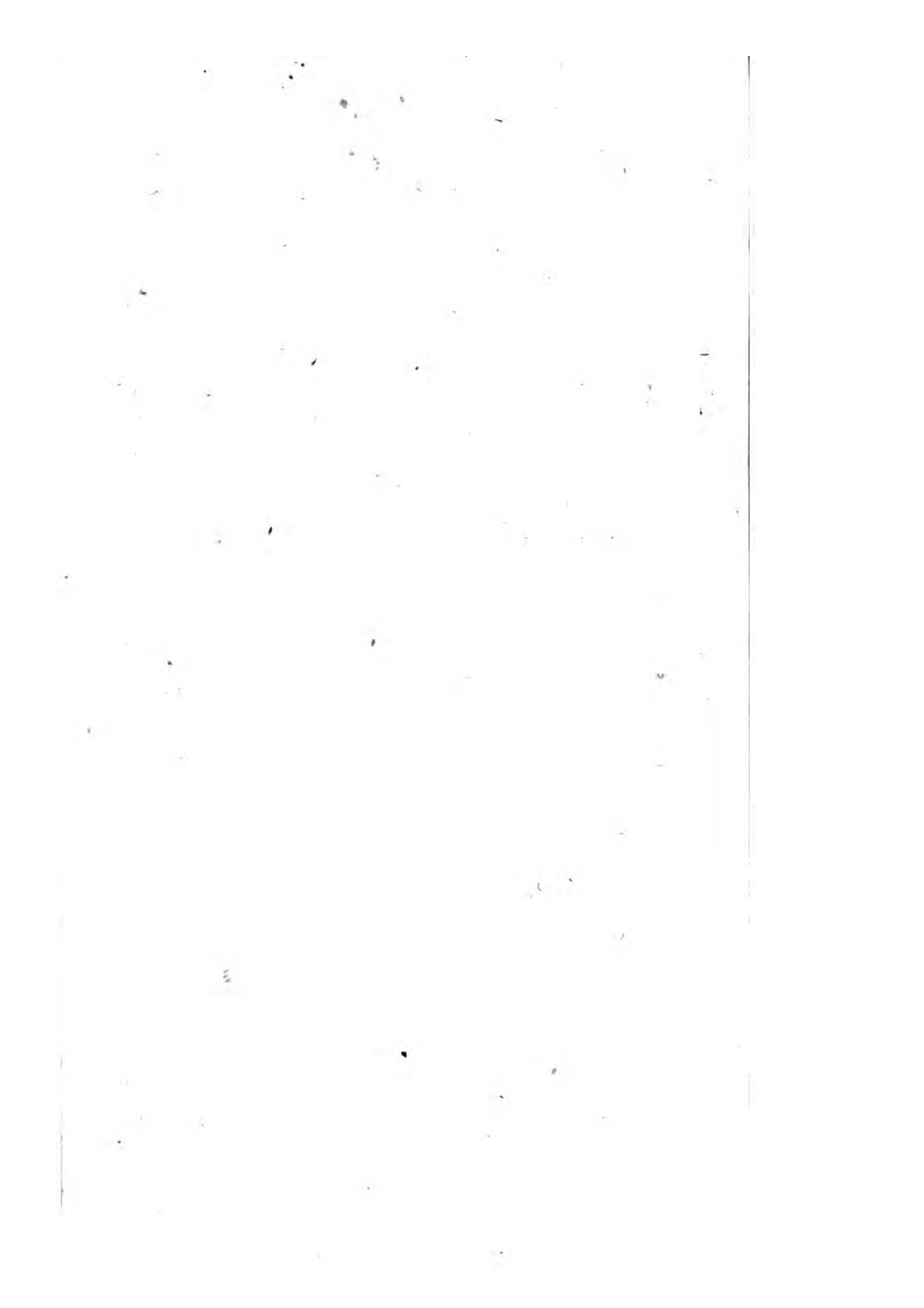
# LE LORD

*IMPROMPTU.*

---

PREMIERE PARTIE.

---



*J. P. Leeman*

# LE LORD

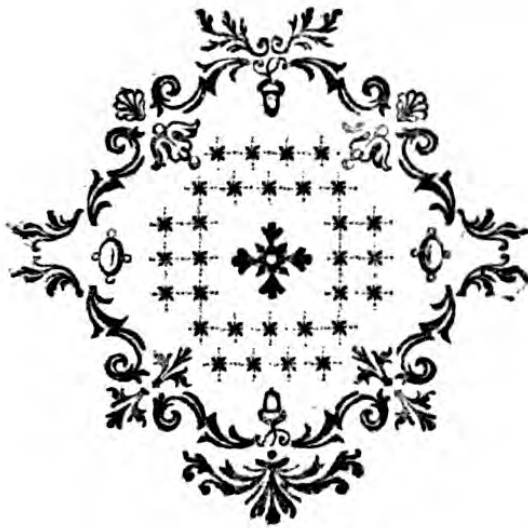
IMPROMPTU,  
NOUVELLE ROMANESQUE,

*Traduite de l'Anglois.*

---

PREMIERE PARTIE.

---



*A AMSTERDAM,*  
Chez ARKSTÉE, & MERKUS.

---

M. DCC. LXVII.







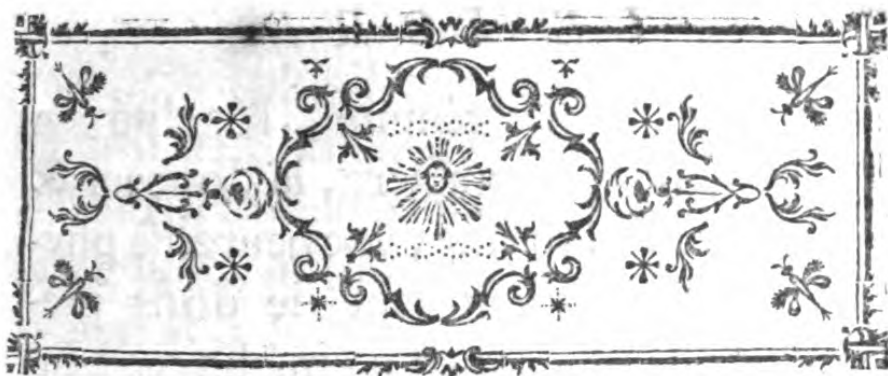
# P R É F A C E

*DU TRADUCTEUR.*

**L**E Titre Anglois de ce Livre est: *The White-Witchcraft, or, the strange Success of Richard Oberthon; la Magie-Blanche, ou la surprenante Aventure de Richard Oberthon.* Il a paru trop long & pas assez juste; on y a substitué celui du *Lord Impromptu*, qu'on a jugé plus convenable. C'est la seule liberté

## P R E F A C E.

que l'on se soit permise dans cette traduction. Parmi les Personnages introduits dans le cours de cet Ouvrage, par l'Auteur Anglois, il en est un qui sort un peu de la nature, c'est celui d'une Femme-de-chambre Françoise, nommée Foible. C'est un sacrifice fait par l'Auteur au goût dominant de sa Nation; il faut cependant convenir qu'il est mesuré, & qu'il nous en venge, en ne ménageant pas plus les Anglois que nous, dès que l'occasion se présente de placer un mot de critique.



# LE LORD

*IMPROPTU,*  
NOUVELLE ROMANESQUE.

---

*PREMIERE PARTIE.*

**R**ICHARD OBERTHON accomplissoit sa dix-huitième année. Il étudioit depuis l'âge de neuf, à l'Université d'Oxford, dans le dessein d'y prendre par la suite le bonnet de Docteur. Ses dispositions naturelles, aidées du secours de ses Maîtres, l'eussent peut-être rendu, par la suite, le flambeau de l'Eglise Anglicane; mais une autre carrière devoit l'entraîner.



Rien n'égalait l'ingénuité , l'égalité , la flexibilité de son caractère , la douceur & la droiture de son ame ; une heureuse physionomie annonçoit tant de dons précieux. Sa taille , dans une médiocre hauteur , parfaitement prise , étoit aisée & légère ; ses traits , peut-être trop réguliers , trop délicats pour ceux d'un homme , étoient relevés par une peau , des dents , des cheveux de la plus grande beauté. Il paroissoit né sensible ; mais on ne distinguoit point en lui le germe de ces passions violentes , propres à troubler l'ame , ou à l'égarer. On lui fournissoit une somme modique exactement payée tous les ans ; elle suffisoit aux fraix de son entretien & de ses études , seuls objets dans lesquels son ambition étoit renfermée. En un mot , selon les apparences , l'aurore d'un avenir paisible sembloit se lever pour lui sans nuages , lorsque le Chapelain d'un homme de qualité des environs d'Oxford entre tout-à-coup dans sa chambre , les yeux baignés de larmes. Ah ! mon pauvre Richard , lui dit-il , que

vous êtes à plaindre ! vous avez tout perdu : Mistriff Hallen est morte.

Mistriff Hallen, veuve d'un Brasseur de Biere de Southam, dans le Comté de Warwick, peu riche & sans enfants, avoit élevé Richard ; elle fournissoit à son entretien à Oxfort : le Chapelain étoit leur ami commun.

A ce mot : Mistriff Hallen est morte, (dont Oberthon ne sentoit pas encore toutes les conséquences,) il se rappelle les obligations qu'il a à cette femme, son ame s'émeut, son cœur se resserre, ses yeux se baignent de larmes.

Pleurez, pleurez, mon ami, lui disoit le bon Chapelain, en l'embrassant, j'aime ces preuves de votre excellent naturel, pleurez, ces larmes ne sont point suspectes : elles sont douces en comparaison de celles qu'il vous faut verser sur vous-même.

Qu'ai-je encore à regretter, disoit Richard, puisque j'ai perdu celle qui me tenoit lieu de mere ?

Oui, mon enfant, repliqua le Chape-

lain, elle vous en tenoit lieu, & personne ne la remplacera; vous êtes à la merci du siecle, de ce siecle endurci, où la charité est éteinte, où l'on ne distingue pas même les traces de l'humanité. Il faut sortir d'Oxford, mon ami. Quitter mes études! reprit Richard. Et qui vous mettroit en état de les continuer? disoit le Chapelain. Lisez, lisez la Lettre de l'aveide & dure héritiere de Mistriff Hallen.

*A M. Borton, Chapelain au Château de Woodstock.*

„ Je trouve, Monsieur, dans les pa-  
 „ piers de ma défunte Sœur Mistriff Hal-  
 „ len, beaucoup de vos Lettres, & en-  
 „ tr'autres, la dernière que vous avez pris  
 „ la peine de lui écrire, toujours en de-  
 „ mandant de l'argent pour un jeune étu-  
 „ diant d'Oxford. La succession ne peut  
 „ suffire à l'entretien d'un sujet de cette  
 „ espece. Ma Sœur s'est fait beaucoup  
 „ de tort & à nous, par les extravagances  
 „ qu'elle a faites pour lui. Je suis éton-

„ née, Monsieur, qu'elle ait pu trouver  
 „ un Agent de votre caractère, vous  
 „ étiez fait pour lui représenter.... *Ici il*  
*y avoit dans la Lettre trois à quatre lignes*  
*raturées.....* Quoi qu'il en soit, en ces-  
 „ fant tout commerce avec nous à ce su-  
 „ jet, vous obligerez votre servante *Anne*  
 „ *Flust.*

Oh Ciel ! s'écria Richard, en élevant les yeux, de quelle honte me vois-je environné ? & elle rejaillit même sur ma bienfaitrice !

Arrêtez, mon ami, dit le Chapelain, c'est ici le moment de la vertu : oubliez ces infamies, rappelez votre courage. J'ignore par quel motif *Mistress Hallen*, qui ne s'en étoit jamais ouverte à moi, vous a fait élever pour un état auquel, naturellement, vous ne deviez pas être destiné ; mais en mourant, elle n'a fait aucun effort pour vous y soutenir : elle n'a jamais dit, si vous lui apparteniez, ni qui vous pouviez être. Aujourd'hui, dénué de son secours, vous vous trouvez réduit à vous-même ; & rempli de semences de



vertus, comme vous l'êtes, la pauvreté & le besoin dont elle est suivie, sont seuls à redouter pour vous. Songez à les écarter, mon ami.... Et que ferai-je? Monsieur, repliqua Richard, à qui m'adresserai-je? Vous êtes ma seule connoissance; me destinant à un état sérieux, j'ai cherché à vivre dans le recueillement & la solitude. La familiarité des grands Seigneurs, compagnons de mes études, m'étoit offerte : je l'ai repoussée, écartée de moi par le respect; j'ai même évité le commerce avec mes égaux, pour ne point occasionner de jalousie; je n'ai pas un ami.... Et quand vous en auriez de cette espece, mon cher Richard, répondit le Chapelain, de quelle ressource pourroient-ils vous être? Vous vous en verriez négligé, abandonné, mon ami, & n'en seriez que plus malheureux. D'ailleurs, ce sont de jeunes Gens, ils ne sont pas libres de disposer de leur fortune, & s'ils vouloient vous secourir, ceux dont ils dépendent ne leur permettroient pas d'en faire un si noble usage. Vous avez

lu des Livres, mon ami : vous ne connoissez pas les hommes. L'Angleterre a produit dans les siècles précédents une race plus brute en apparence que celle-ci, mais elle avoit du naturel, de la franchise, de la bienfaisance. Nos Anglois d'aujourd'hui, sous des dehors plus civilisés, livrés au luxe, aux débauches, à l'avarice qui en est la suite, ont renoncé à l'humanité; ils ont perdu jusqu'à ce sentiment généreux & éclairé qui les attachoit à la liberté; ils en ont au plus le fanatisme, & courent en aveugles au-devant de l'esclavage, pour se procurer les moyens de se soutenir dans le faste & le désordre. Ah! mon ami, vous, implorer les secours d'un Duc, d'un Lord, d'un Baronnet! Si vos heureuses qualités réveilloient dans l'un d'eux un instant de bienfaisance, l'oubli de vous-même, un enchaînement de basses complaisances pourroient seules vous maintenir dans sa faveur. Les Gens placés entr'eux & le Peuple, dévorés de l'ambition de les égaler par les titres, imitent, en attendant, leur corruption.

Nation dégradée, Nation avilie, Nation perdue! Valez mieux qu'elle, mon ami, & ne comptez pas sur elle....

Mais que deviendrai-je ? demandoit toujours Oberthon, d'un air plus inquiet & plus triste.

J'ai déjà, reprit le Chapelain, pesé tous les partis que je pourrois vous proposer. On vous présenteroit dans une maison riche pour être l'Instituteur de quelque enfant de famille ; mais dans l'âge de la puberté, vous avez vous-même l'air d'un enfant, & vous n'obtiendriez point de confiance. Le parti des armes seroit bon, si l'on se battoit pour de meilleures causes ; mais l'Angleterre a des intérêts tout opposés aux querelles, pour lesquelles on l'épuise d'hommes & d'argent. Il faut des protections, pour obtenir le plus mince emploi ; & ces membres délicats, élevés dans l'ombre d'un College, ne pourroient supporter les fatigues de l'état de simple Soldat. Vous avez des sentiments, vous auriez de l'honneur ; vous les perdriez peut-être.

au milieu d'une Troupe que l'on feroit marcher à l'Ennemi à coups de bâtons. Pour être Soldat, mon ami, il faut avoir cinq pieds six pouces, de la vigueur, de la patience : tout le reste est inutile, & peut-être dangereux. Vous n'êtes point assez jeune pour commencer le métier de Matelot : les habitudes nécessaires aux gens de cet état doivent être prises dans la première enfance, &, pour ainsi dire, paîtries avec le sang. L'Armateur n'envisageant que le gain dans les entreprises qu'il forme, tend toujours à l'économie : vous lui paroîtriez une bouche inutile, dont il ne voudroit pas charger un de ses bâtimens. Vous pourriez encore apprendre un Métier, mais il faut payer un apprentissage. Oh, mon enfant ! je tremble à vous dire l'unique moyen qui vous reste, pour vous procurer, au sein du meilleur Pays qui soit au monde, ce que la terre donne libéralement, sous les plus favorables climats, à ces hommes vivant sans société & sans travaux, que l'on nomme Sauvages ; il faut entrer en



service.... Prendre la Livrée , s'écria douloureusement Richard ? ... Oui, mon enfant, la Livrée....

La harangue du Chapelain avoit pour but d'amener le jeune homme à cette chute désagréable, par une cascade moins escarpée ; mais il n'y étoit pas préparé. Né sans orgueil , il avoit de l'élévation dans l'ame, & ne put se considérer sous la forme abjecte sous laquelle on vouloit le réduire , sans verser de nouveaux torrents de larmes. Le Chapelain cherchoit à les essuyer, & ne les tarissoit pas.

Pourquoi vous effrayer, mon cher Richard ? lui disoit-il. L'état que je propose est humiliant, mais vous n'avez pas à choisir, & la vertu ennoblit tout. Vous n'aurez point l'esprit domestique, vous vous attacherez à vos devoirs : devenu nécessaire à vos Maîtres, ils prendront de l'inclination pour vous. Au-lieu de mener la vie oisive de vos pareils, vous cultiverez , dans le secret, ces semences d'instruction, le fruit de vos études ; peut-être aurez-vous un jour le sort de

mon ami M. Pighman. Il servoit Sir Charles Herfford, notre Envoyé à Constantinople; la contagion, si commune dans cette Capitale, & un accident enleverent à ce Ministre ses deux Secretaires. Sir Herfford avoit des dépêches importantes & secrètes à expédier; il savoit que Pighman écrivoit bien, qu'il avoit de la discrétion & de l'honneur, il l'employa, il en fut content. Que vous dirai-je, mon cher Oberthon? mon ami est aujourd'hui retiré dans le Comté de Norfolk, avec cent livres sterling de pension, & l'estime de tous ceux qui le connoissent. Ayez du courage; il en faut plus pour se plier, que pour s'élever, sur-tout, la pente y étant contraire; mais conservez quelque chose du nerf qui va présider à votre décision, pour la suivre, & vous verrez qu'on peut être dans l'état le plus humble, sans être avili.

Le moyen proposé à Richard le révoltoit; mais on lui en faisoit une nécessité; son peu d'expérience l'empêchoit d'imaginer des ressources plus honnêtes; il

falloit se déterminer, il prit le parti des ames douces & confiantes, & foulant aux pieds son amour-propre, & même sa raison, il s'abandonna sans réserve à la conduite de son ami.

Il falloit prendre congé de l'Université, de ses Hôtes, du peu de gens qu'il avoit connus à Oxfort. Le Chapelain l'aida à remplir ces petits devoirs : la mort d'une mere, & des affaires survenues étoient le prétexte du départ : il ne fut différé que jusqu'au soir. Richard ayant vendu ce qui devoit lui devenir inutile dans son nouvel état, monte en croupe derriere son ami, & se rend avec lui au Château de Woodstock. L'Ecclésiastique développe son plan, & lui fait part des mesures déjà prises pour en avancer l'exécution. Vous n'avez que vingt-cinq guinées, mon ami, ces ressources sont bien foibles, & vous ne pouvez trop vous presser de chercher condition. Eloignez-vous des environs d'Oxfort : je n'ai pas besoin d'appuyer sur les motifs de cet avis. J'ai un parent Pasteur du petit Vil-

lage de Buttorf, dans le Comté de Devon, à quelques lieues d'Excester. Son Bénéfice est peu considérable ; mais il jouit de quelque considération dans le Pays. Je lui ai déjà écrit à votre sujet, en l'instruisant de la partie de votre histoire, qui peut l'intéresser en votre faveur ; j'ai sa réponse, il espere vous placer : prenez mon cheval, & partez.

Richard arrive à Buttorf ; le Pasteur le reçoit avec bonté ; mais cette bonté avoit quelque chose d'un peu humiliant pour celui qui en étoit l'objet. Mon pauvre garçon, lui disoit-on, on fera l'impossible pour vous. Les conditions sont rares ; cependant il y aura bien du malheur, si quelque insolent Laquais ne se fait chasser d'ici à deux mois d'une bonne maison de ce voisinage ; présenté de ma main, je me flatte que vous serez reçu : ensuite vous dépendrez de votre façon de vous conduire.

Richard n'avoit pas prévu qu'il dût éprouver des difficultés ou des lenteurs, dans la poursuite d'un aussi mince emploi. Il demanda sérieusement au Pasteur, s'il

y avoit des Anglois parmi les domestiques attachés aux Maisons dont on lui parloit. On n'en prend pas volontiers d'autres, lui répondit le Pasteur. Cette réponse fut un nouveau sujet d'étonnement. Comment trouvoit-on tant de gens empressés de servir au milieu d'un Peuple libre! Du fond de son College, il avoit considéré sa Nation comme les Citoyens de Sparte & de Rome, & comptoit peut-être les trouver entourés d'Iloites ou d'esclaves Cappadociens. Il en conclut que la prospérité générale d'un Pays n'influe pas toujours sur tous les Particuliers, & qu'il devoit y avoir en Angleterre beaucoup de gens aussi malheureux que lui : une nécessité absolue pouvant seule déterminer un homme à avilir, par le choix de sa condition, le plus beau titre qui soit au monde, celui de Sujet de la Grande-Bretagne.

Voilà Richard logé à Buttorf, dans un mince cabaret, vivant assez mal, dépensant trop en proportion de ses facultés, & attendant l'effet des bontés de son



nouveau Protecteur. Trois mois se passèrent dans cette situation chagrinante ; les moyens pour s'y soutenir s'épuisoient. Il avoit vaqué des places , d'autres l'avoient prévenu. Il s'étoit fait présenter, il avoit paru trop délicat , trop foible. Enfin un matin le Pasteur l'envoie chercher ; mon ami votre condition est trouvée : montez derriere ma voiture, nous allons à Clostern, chez Sir Thomas Nettling, Baronnet ; vous appartiendrez à Milady , vous ne pouviez tomber en meilleure Maison : la voiture étoit prête ; ils partent.

Sir Georges Nettling, Baronnet, l'un des plus riches de cet Ordre en Angleterre, âgé de quarante-cinq ans, n'avoit ni vices, ni vertus. Comme il donnoit volontiers, on démêloit aisément qu'il eût été généreux, s'il ne fût pas né trop riche ; mais les flatteurs, les escrocs l'avoient entouré dans sa jeunesse, & d'après des expériences faites sur ce cercle, il s'étoit persuadé que les hommes ne valaient pas la peine qu'on leur fît du bien par

principes ; aussi laissoit-il aller son argent , plutôt qu'il ne le répandoit. Il avoit trop peu de fond , trop de besoin des autres , pour être misanthrope , & se jettoit dans la société , sans s'y livrer. Avec les Gentilshommes de son voisinage , il tenoit table sans boire , & chassoit par air jusqu'à se fatiguer. Aux courses de chevaux , personne ne se montrait plus entêté , plus ardent ; il parioit des sommes excessives , & apostoit un homme qui couvrît sa mise. De jour , il vivoit à Londres à la taverne , mais sobrement ; la nuit , on le voyoit dans toutes les maisons où il y avoit du jeu & des assemblées , avec un grand air d'intérêt , mais toujours sans conséquence. Au Spectacle , il se mêloit quelquefois avec le Peuple , pour faire le populaire , & dançoit à Faxhall & à Remelaw , avec des grifettes , pour faire le libertin. Il se montrait à la Cour , pour faire l'homme de qualité , se mêloit parmi les Ducs & les Lords , recherchoit leur familiarité par toutes sortes de voies , espérant qu'à la fin on le confondroit avec eux ; mais il



étoit le seul qui pût oublier la date de son ennoblissement : elle étoit trop fraîche. Membre de la Chambre des Communes, il étoit toujours vendu au Ministère, quel qu'il fût. Tel étoit Sir Georges dans le public. Dans le particulier, son commerce étoit aisé. Il étoit bon dans son domestique, à quelques traits d'emportement près. Possédé de l'esprit de propriété, ce qui lui appartenoit doubloit de prix à ses yeux. Un cheval acheté trente guinées, en valoit soixante, après avoir passé huit jours dans son écurie. Cet esprit se répandoit également sur ses domaines, sur sa famille, sur ses domestiques. Lady Nettling, son Epouse, étoit le seul de ses biens sur lequel la propriété n'eût point répandu de fard. Il en parloit en homme désintéressé, vivoit froidement avec elle; & à ne le considérer que sous ce point de vue, on l'eût pris, lui, en qui d'ailleurs on ne démêloit point de caractère, pour un véritable Anglois, même pour un des Pairs les plus qualifiés des trois Royaumes.

Lady Nettling, plus jeune que son mari de quelques années, s'étoit formée dans son commerce, & étoit devenue aussi essentielle que lui.

Dans sa jeunesse, elle avoit fait un voyage à Paris. Elle s'y étoit ennuyée à périr. Tout lui avoit paru impertinent, détestable. A son retour, elle avoit fatigué Londres & les échos du Comté de Devon des choses délicieuses qu'elle avoit vues en France.... Jeune, elle avoit eu de la figure; elle conservoit alors ses prétentions à la beauté, bien ou mal soutenues, se piquoit d'esprit, & vouloit fixer l'attention sur elle, à quelque prix que ce fût; elle y parvenoit, par la méthode singulière d'afficher à Londres les ridicules de la Province, & d'étaler dans celle-ci les travers de la Ville. Elle jouoit donc la femme de ménage à Londres, ne tarissoit point sur les détails de campagne, & vantoit sans cesse les douceurs de la vie rustique. De retour dans son Château, les aventures de la Cour, de la Ville, les Pièces de Théâtre, les gens  
du

du bel air, les Romains à la mode, étoient le sujet continuel de sa conversation. Elle traitoit les Nobles de campagne d'idiots, de brutes; recevoit les femmes avec des politesses outrées, mêlées de distractions étudiées & très-désobligeantes. A cela près, on pouvoit vivre avec Lady Nettling, comme avec le Baronnet son mari.

Miss Dorothee Nettling, seul fruit du mariage du Baronnet & de son épouse, destinée par les auteurs de ses jours à la plus haute alliance, joignoit à beaucoup de beauté, une ame douce, sensible, & un heureux naturel. Son éducation étoit négligée, le caractère de ses parents ne leur permettant pas de lui donner une attention raisonnée & soutenue : l'un & l'autre manquoient de capacité &, à un certain point, d'entrailles. Le plus grand mérite de Miss Dorothee, vis-à-vis de son pere, étoit d'être sa fille; Lady Nettling la trouvoit trop jolie pour la produire à Londres, & pensoit qu'un cercle de Province n'étoit pas propre à la former. Elle la releguoit dans son apparte-

ment, peu curieuse de lui voir acquérir de l'usage du monde, des talents & des connoissances.

Miss Dorothée, âgée de dix-sept ans, dont la raison s'étoit formée dans l'espece de solitude où elle se voyoit réduite, ne négligeoit rien pour se procurer l'éducation qu'on sembloit lui refuser. Sa mere avoit attiré, par fantaisie & par air, un Musicien Italien dans la maison ; la jeune personne avoit, dans le secret, beaucoup profité des leçons du Virtuose, & appris assez correctement le François d'une Femme-de-chambre de cette Nation, attachée depuis long-temps à Milady.

Tels étoient les Maîtres destinés à Richard. Clostern, Château où ils faisoient leur principale résidence, étoit éloigné de Buttorf de six milles : cet espace fut bien-tôt franchi. On présente un domestique ; on demande d'où il vient ; on examine sa figure : ces circonstances sont trop indifférentes pour mériter d'être détaillées. Si quelque chose donna un air

un peu plus neuf à une action si commune, ce fut l'extrême embarras, ce fut la confusion de Richard. Le présent & l'avenir l'humilioient également. Il ne trouvoit rien à répondre aux questions de ses Maîtres ; le Pasteur suppléoit à son silence , aidé des instructions du Chapelain. Lui , dans l'attitude d'un coupable dont on va prononcer le jugement , trembloit d'être refusé , & craignoit d'être admis. Les graces même décontenancées , sont toujours des graces. La rougeur lui couvroit le front & animoit sa physionomie. Les bras pendants , les yeux baissés , le corps placé de travers , il avoit l'air noble , & paroissoit toujours bien fait : il ne put prendre une attitude qui parût gauche , & son silence même eut l'air intelligent.

Milady ordonna à Foible , c'étoit le nom de la Femme-de-chambre françoise , de lui faire essayer la livrée : l'habit étoit neuf , & prit un air d'ajustement , de parure , quand il fut sur son corps. La Dame très-satisfaite de l'épreuve , or-



donna à la Suivante de conduire le nouveau Domestique à l'office : commission, dont celle-ci s'acquitta de l'air de la plus grande satisfaction.

Allons, Richard, lui disoit-elle, c'est votre nom, vous plaisez à Milady, tout le monde ne lui convient pas : voilà vos affaires en bon train. Mangez de ce fromage, c'est du Chicester, & cette demi-biere est excellente ; nous n'en buvons point d'autre ici.... Il ne mange point ! Il verse des larmes !... Comment vous pleurez, Richard ! Est-ce de joie, mon ami ? vous sentez votre bonheur, je vous en félicite.... Mangez donc. Levez les yeux sur moi.... Ils sont beaux vos yeux. En vérité, depuis le jour où Milady & moi partîmes de Paris, je n'ai pas vu de créature plus ravissante :... mais mangez donc....

Richard céda aux instances de la Demoiselle Suivante.... Ah, je commence à être contente de vous, continua Foible, buvez ce coup.... Vous commencez à vous remettre.... Vous m'accorderez

votre amitié, Richard : je crois l'avoir déjà un peu méritée. Madame ne se décide pas sans mon avis : il ne tiendra qu'à vous d'être de mieux en mieux dans son esprit. Je vous dirai ce que vous aurez à faire. Vous aurez besoin de moi, Richard : il faut de l'expérience, de la conduite, pour se maintenir dans une maison comme celle-ci; il y a beaucoup de monde, force esprits de travers, des idiots, des imbécilles & des brutes.... Vous voilà quatrième Laquais de Milady; regardez les autres femmes, avec ces grands yeux qui sont faits pour voir si clair, vous ne pourrez les souffrir : à l'égard de vos camarades, il faudra les supporter; mais ne vous enivrez pas avec eux, je vous le défends.... Allons, encore ce coup-ci, Richard, & nous irons arranger la toilette de Milady.... Vous ne dites rien! Parlez-moi donc.... Etes-vous content?

Oui, Mademoiselle, je le suis, reprit Richard assez tristement.... Vous le ferez encore davantage, reprit la Demoi-



selle, du moins je l'espère; faisons notre ouvrage : ce soir, en quatre mots, je vous mettrai au fait du caractère de nos Maîtres, & de ceux de toute la maison. Ecoutez-moi; & s'il vous échappe une fausse démarche, vous ne pourrez pas vous en prendre aux mauvais conseils de Foible.

Richard étoit tombé en bonnes mains; Mademoiselle Foible avoit le cœur susceptible; un goût très-vif venoit d'y naître : loin de vouloir s'en défendre, elle s'y livroit entièrement.

Deux ou trois jours se passerent sans donner lieu à rien d'intéressant. Mademoiselle Foible, voyant l'extrême retenue & l'air triste dont Richard n'avoit pu se défaire, lui soupçonnoit quelque chagrin, lui faisoit de temps en temps de petits reproches sur le manque de confiance. Richard, après avoir rempli ses devoirs, avec une régularité scrupuleuse, se retiroit ordinairement dans sa chambre. Il n'affectoit point d'éviter sa nouvelle connoissance, mais il ne la cher-

choit pas. Foible en faisoit de modestes plaintes. Que faites-vous dans votre chambre, lui disoit-elle : la solitude convient aux gens faits pour se cacher ; regardez-vous dans ce miroir , Richard, êtes-vous fait pour elle ?...

Je ne me cache point, répondoit-il ; j'aime à m'occuper : je lis... Ah si vous saviez le françois, dit la Demoiselle.... Je le fais un peu, repartit Richard.... Mais quel charmant petit homme ! s'écria Foible, il fait le françois !... Je veux être votre Maîtresse de langue, & vous rendre accompli : il faut que je vous apprenne une chanson de mon Pays.... Alors Mademoiselle Foible chanta un couplet d'un vaudeville très-répandu ; Richard, se laissant aller à la tentation de montrer le peu qu'il savoit, chanta le second : la prononciation étoit défectueuse ; mais la voix étoit flûtée & méthodique. La tête pensa tourner à Foible. Oh nous chanterons ensemble, dit-elle : je vous en montrerai tant que vous voudrez. Il n'a tenu qu'à Miss Dorothée de se perfectionner avec

moi : nous étions en bon train ; mais un escroc italien venu ici l'année passée, lui a fait tourner la tête. Elle miaule sans cesse, depuis son départ, des jérémiades qu'il lui a montrées. Cette espece de coffre, dans l'encognure de ce vestibule, est encore un meuble de cet homme ; c'est son épinette.... Un claveffin ! dit vivement Richard, la clef y est-elle ? ... Oui, reprit Foible, mais tout y est en désordre : tant qu'il a sonné, Miss n'a cessé de chercher dessus des tons & des accords pour ses airs italiens. Je suis sa maîtresse de langue, cela retardoit ses progrès ; & comme je l'aime sincèrement, j'ai réduit au silence le complice de ses temps perdus. A propos, Richard, je juge que vous ne déplaîsez pas à Miss Dorothée. Je me suis apperçu que ses regards s'arrêtoient sur vous d'un air de bonté, & même de complaisance. Richard à ce propos de Foible, baissa les yeux, & rougit. Oserois-je, dit-il à la Demoiselle, vous demander si Sir Georges & Milady agrément mon service ? Milady, reprit Foible, aime

tout ce que j'aime : c'est moi qui lui fais ses goûts, comme je lui monte ses bonnets. A l'égard du Baronnet, quand vous vaudriez trois quarts de moins, il suffit que vous lui ayiez appartenu huit jours, il ne vous troqueroit pas contre les Heyducs d'un Prince de l'Empire.

Pendant que Foible parloit, Richard examinoit le claveffin, en essayoit le clavier en homme qui avoit quelque habitude.... Comment ! sauriez-vous toucher du claveffin, dit Foible ? Un peu, reprit Richard ; & si je pouvois me servir de celui-ci, j'essayerois de le remettre en ordre. Portez-le dans votre chambre, mon ami, dit la Suivante. Je fais par cœur les Bergeries de Couperin, & vous les montrerai.

Richard étant au College, se délassoit de ses occupations sérieuses, par l'étude de la musique. Il étoit bien organisé, intelligent, appliqué, & avoit fait des progrès. Devenu maître du claveffin, il va à Excester, & en rapporte ce qui lui étoit nécessaire pour remettre le claveffin en

état, & bien-tôt après, Mademoiselle Foible fut plus d'une fois obligée de venir l'écouter par le trou de la serrure; car il s'enfermoit avec soin, sous prétexte de n'être point distrait dans ses études.

Tant de froideurs ne rebutoient pas la Demoiselle. Le cœur dont elle se proposoit la conquête, étoit neuf, une éducation sévère l'avoit éloigné de tout commerce de galanterie; mais on lui témoignoit un peu d'amitié, un peu de confiance; & si on paroissoit trop froid pour elle, on sembloit être de glace pour le reste de la nature. On bâtit un système d'espérances sur des apparences plus frivoles; d'ailleurs Lady Nettling étoit généreuse, la Demoiselle avoit tiré parti de sa condition, elle avoit un petit pécule modeste; on pouvoit faire entrevoir un mariage, une boutique de modes à Londres: & si la rêverie d'un établissement de cette espèce, partagé avec le plus joli mari du monde, étoit séduisante pour la tête qui s'en étoit remplie, on ne doutoit pas qu'un jeune homme, réduit par la



fortune à la triste condition de porter la livrée , ne dût s'en trouver également flatté.

Foible avoit trente-cinq ans, sa fraîcheur étoit assez conservée, elle avoit la physionomie spirituelle, étoit bien faite; ses manieres, naturellement aisées, paroissoient l'être encore davantage, par leur opposition avec celles des femmes angloises de son état; plus elle se confidéroit, plus elle se trouvoit dangereuse; mais ni ses propositions, ni ses charmes ne pouvoient faire d'effet sur le cœeur de Richard. Une circonstance malheureuse pouvoit l'avoir jetté dans l'état où il se trouvoit; mais son ame y conservoit de la fierté. Il aspiroit à s'en tirer: un lien sérieux avec une soubrette l'y eût enchaîné pour toujours, & tout autre commerce répugnoit à son éducation & à ses mœurs. Peut-être une passion plus noble, moins convenable à sa situation, & qui devoit le subjuguier pour la vie, avoit-elle déjà pris naissance dans son cœeur. Il voyoit chaque jour Miss Dorothee aux heures

des repas, & ne pouvoit s'empêcher de rendre justice aux graces touchantes & ingénues, dont les moindres actions de cette jeune personne étoient animées. S'il rencontroit ses regards, il lui sembloit qu'il en partît des éclairs : il baïssoit les yeux sur le champ, rempli d'un trouble intérieur, dont son peu d'expérience l'empêchoit de se rendre compte à lui-même. Plus éclairé, naturellement sage, comme il l'étoit, il eût détesté son penchant, & se fût dérobé au danger par la fuite; il ne devoit s'en appercevoir que lorsque l'équilibre seroit rompu, & la raison entièrement subjuguée.

Cependant les premiers symptômes de sa maladie commençoient à agir puissamment sur son humeur. Le plaisir de voir tous les jours Miss Nettling lui faisoit oublier l'humiliation de son état, & lui rendoit chers les instants de loisir qu'il pouvoit donner à la solitude. Retiré dans sa chambre, sans s'en appercevoir, ses rêveries, ses occupations, tout avoit rapport à elle. Jusqu'à ce jour, les airs vifs



avoient été de son goût, il préféroit le mouvement & l'harmonie à l'expression ; il commença à prendre du goût aux airs tendres & pathétiques, & Mademoiselle Foible, par la ferrure, eut le désagrément de l'entendre se pâmer en exécutant ces morceaux italiens qu'elle détestoit. Pour le coup la patience lui échappe : à force d'opiniâtreté & de bruit, elle contraint Richard à ouvrir la porte de la chambre. Mais vous devenez fol, mon ami, lui dit-elle ; je ne m'étonne pas si vous êtes si rêveur, si triste : vous mourrez bientôt de la consommation. Maudits soient les Italiens ! ils ont chassé la gaieté de l'Europe, & ont plus contribué depuis six ans, en Angleterre, aux progrès du spleen, que la lecture des Gazettes, les brouillards, le charbon de terre, les spectres de Drurylane, l'usage du thé, du punch, & des liqueurs. Touchez des airs écossais, des gigue, puisque je vous fais haïr le françois. Mais si vous vous obstinez encore à psalmodier ces ridicules doléances, je leve votre ferrure, brise

le claveffin, & vous ne ferez plus assez habile pour le raccommoder.

La vue, les reproches de Foible, arracherent Richard à une situation tenant de l'extase & du sommeil. Miss Dorothée, pendant qu'il chantoit, s'étoit offerte à son imagination; il croyoit la voir, & cette rêverie lui avoit fait produire ces sons tendres & pathétiques, si révoltants pour l'oreille de Mademoiselle Foible. Revenu à lui-même, il fut embarrassé, la fit asseoir; & pour désarmer un peu sa colere, il exécuta plusieurs petites brunettes qu'il avoit apprises d'elle, de maniere à lui rendre la tranquillité.

Tandis que cette scene se passoit à la mansarde du Château, la jalousie d'une rivale de Foible préparoit à Richard des aventures plus brillantes & plus dangereuses pour lui. Molli, femme-de-chambre de Miss Dorothée, trouvoit Richard à son gré, & ne pouvant souffrir la Françoisse, cherchoit à donner du ridicule à toutes les actions de celle-ci. Miss, dit-elle à sa jeune Maîtresse, le claveffin du Maître

italien a été porté au galetas : Mademoiselle Foible a transformé Richard en Musicien , tous deux passent leur temps à faire des concerts.

Cela ne se peut, Molli, répond Miss Dorothée ; Foible ne fait pas la musique , & ne peut l'enseigner. Cela est vrai , Miss, repartit la Suivante, Foible ne fait rien ; mais elle fait accroire qu'elle fait, & Richard perd son temps avec elle.

L'avez-vous entendu, Molli, repliqua la jeune Miss?... Oui, répondit Molli, il fait beaucoup de bruit ; mais ce n'est sans doute que du bruit.... Ce jeune homme est décent, & paroît avoir reçu une éducation au-dessus de son état, disoit Miss Dorothée ; il pourroit savoir des choses que Foible ne seroit pas en état de lui montrer. Mais quand touche-t-il du claveffin?... Le matin, l'après-midi, enfin dès que son ouvrage est fait ; car d'ailleurs, je lui rends justice, il remplit ses devoirs, & fait plutôt trop, que trop peu, & n'a que le travers d'écouter Foible ; cette intrigante le menera loin ; elle

l'observe continuellement , je le trouve déjà bien changé....

En voilà assez , Molli , dit Miss Dorothée , si vous entendez demain Richard faire de la musique dans sa chambre , s'il y est seul , avertissez-moi , je voudrois l'entendre. Ce sera beaucoup pour moi , si le claveffin de Messer Pamphile est en état de me donner le ton.

Le lendemain , vers les dix heures du matin , Molli vint avertir sa Maîtresse. Tout étoit tranquille dans le Château , Sir Georges chassoit , Foible étoit au lever de Milady , & Richard à ses Etudes. Miss Dorothée monte , & vient écouter à travers la serrure. Elle entendoit de lui des choses au-dessus de l'état d'un Domestique , mais elle étoit bien éloignée de penser qu'il pût être à la fois Chanteur & Harmoniste. Par un effet du hazard , il exécutoit alors un air italien , composé en Angleterre , & fort en vogue. Miss auroit bien voulu le savoir ; mais depuis le départ de Messer Pamphile , elle avoit désespéré de l'apprendre. Elle fut tentée

d'instruire Richard de sa présence, & de se faire ouvrir la porte; mais, jugeant la démarche messéante à son sexe, à son âge, à sa condition, elle descendit l'escalier très-émue, & disposée à s'occuper du talent du jeune Musicien Anglois, plus qu'elle ne l'auroit dû faire pour son repos. Pendant le repas qui suivit cette scène, elle jeta souvent les yeux sur lui. Sans doute elle avoit déjà remarqué sa figure; mais elle ne s'en étoit point occupée. Ses traits, l'élégance de sa taille, l'avoient frappé en général; mais la physionomie, le parfait ensemble du tout lui avoit échappé : elle y fit attention, soupira, & ce premier soupir vint d'un sentiment de compassion, & d'une réflexion naturelle. Comment, d'aussi heureux dons pouvoient-ils être le partage d'un homme destiné à languir toute sa vie dans une condition servile!

Ce que Miss Dorothée sentoit, se peignoit dans ses regards avec énergie. Richard les rencontra; ils le pénétrèrent, il sentit un trouble, un désordre inconce-



vable. Les occupations de la journée amenèrent quelques distractions ; mais le souper ayant donné lieu à une situation toute semblable à celle du dîner, Richard, sans pouvoir manger, se retira dans sa chambre, le cœur saisi au point de ne pouvoir respirer. Il se coucha, s'agita dans son lit, sans pouvoir fermer la paupière, & se leva plus fatigué, de beaucoup, que lorsqu'il s'étoit couché.

Miss Dorothée n'étoit guères moins occupée de l'ariette qu'elle avoit entendue. Son goût pour la musique redoubloit, par la négligence de ses parents à lui procurer les moyens de s'y perfectionner ; mais comment rapprocher d'elle le claveffin & Richard ? Employer Foible pour cette négociation, lui paroissoit un moyen au-dessous d'elle ; en s'adressant à Milady Nettling, elle s'exposoit à être contrariée. Il lui sembla qu'elle réussiroit plus aisément & mieux, par le moyen de Sir Georges. Souvent son pere la pressoit de chanter ; elle avoit, selon lui, le plus bel organe de l'Angleterre, &



comme il affectoit le bon air, il sifflait volontiers quelques traits de la musique la plus à la mode, lorsqu'il pouvoit les saisir. Il lui arriva, naturellement, de fredonner quatre tons de l'ariette favorite de Miss Dorothée. Ah ! dit-il à sa fille, si vous saviez celle-là ! elle est délicieuse : Mistriss Bel, notre voisine, croit la chanter ; cela fait compassion.... Mais cela se pourroit, mon pere, dit Dorothée ; on dit que Richard, le Laquais de Milady, l'exécute à ravir.... Lui ! dit Sir Georges : cela ne me surprendroit pas. Kalender, mon Piqueur, est devenu ici, en six mois, le plus ferme cor-de-chasse de l'Europe : il est engagé pour l'Opéra cet hyver. Vous dites que Richard chante : quelqu'un l'a-t-il oui ?... Molli, ma femme-de-chambre, me l'a dit, répondit Dorothée.... Oh, dit le Baronnet, Molli est une connoisseuse ; mais, mon pere, reprit Dorothée, il s'accompagne sur le claveffin ; il a remis en ordre celui de Messer Pamphile.... Quoi, reprit le Baronnet, il est Facteur ! Oh, c'est un habile garçon.

L'impatience prend au Baronnet d'entendre le nouveau Virtuose; il fallut que Richard quittât le service dont il étoit occupé: on redescend le claveffin à la hâte; on l'établit dans un petit fallon, donnant sur la terrasse du jardin, & le concert doit commencer sur le champ.

Richard n'avoit jamais eu pour témoin de son exécution, qu'un très-bon Maître attaché à l'Université d'Oxford, dont il avoit pris les leçons. La curiosité, les empressements, le feu du Baronnet le mirent dans le plus grand embarras; naturellement timide, il en favoit assez pour se défier beaucoup de son talent. Il est assis; la partition est sous ses yeux, le claveffin sous ses doigts, & peut-être, il n'eût pu trouver un son ni une note, si Miss-Dorothée, d'une voix angélique ne lui eût dit: mais chantez donc, Richard. Pressé par des ordres dont il reconnoissoit tout l'empire, il obéit.

D'abord la voix étoit tremblante, peu à peu elle se remit, & l'exécution satisfit l'auditoire au point d'occasionner à Miss

un très-grand plaisir, & de faire pousser au Baronnet des cris de triomphe, qui percerent jusqu'à l'appartement de Milady.

On en voulut favoir la raison, un domestique la rapporta. Mademoiselle Foible, voyant son idole sur le trottoir, flotait entre l'inquiétude & la joie. Milady disoit froidement, Sir Georges imagine toujours des choses extraordinaires. Il entra bien-tôt lui-même, & donna lieu de croire que rien n'étoit si surprenant. Vous l'entendrez, Milady, vous en ferez étonnée, charmée : Milady ricannoit, & l'on remit la seconde représentation à l'après-midi.

Pourquoi s'appésantir sur de petites circonstances. Richard chante ; Miss Dorothée chante à son tour, accompagnée par Richard. Milady Nettling, le Baronnet, toute la famille s'habituent à voir l'héritière de la maison devenir l'écolière du Virtuose en livrées. Le Maître n'étoit pas consommé, mais il avoit un goût naturel ; il étoit assidu, patient à l'excès : l'Eco-

liere étoit appliquée ; les progrès furent surprenants, & tout parut s'être arrangé pour le mieux.

La seule Mademoiselle Foible n'étoit pas contente. Vouloit-elle donner une leçon de françois à Miss Dorothee, on n'avoit pas le temps de la prendre : hors de l'appartement de Milady & des corridors, elle ne voyoit presque plus Richard qu'à table. Il étudioit dans le salon où le claveffin étoit installé, elle venoit quelquefois se mettre sur ses épaules. On faisoit peu d'attention à elle ; un domestique passoit, la surprenoit dans cette attitude, & une raillerie la forçoit d'abandonner le poste.

Elle aimoit véritablement ; sa situation lui devint insupportable. Selon son calcul, Richard ne devoit pas être de marbre ; elle imagina donc d'abord, & sans fondement, que son insensible s'étoit laissé toucher par les charmes de la jeune Miss, & les suivant de l'œil l'un & l'autre, elle en acquit bien-tôt la conviction.

Un jour cachée derrière un rideau,

elle voyoit donner la leçon. Tout, dans le discours, étoit analogue à ce dont on paroïssoit occupé; mais le son de la voix avoit un caractère si tendre, qu'on sembloit se dire des douceurs, en parlant de tenues, de trilles & de bémols : tant de complaisance d'ailleurs, d'intérêt, de feu dans les regards, de gêne dans la respiration de l'un & de l'autre, une émotion si bien marquée par de petits tressaillements, que, pour une connoisseuse, la scène étoit décisive.

L'espion sort de son embuscade, se laisse voir, s'avance. La rougeur, déjà extrême, parut encore redoubler : on se troubla d'abord; mais on se remit bientôt, & on reprit son étude avec autant d'aisance qu'auparavant, sans s'embarrasser si l'on avoit, ou non, un témoin suspect.

La leçon finit. Mademoiselle Foible s'étoit campée sur le chemin de Richard; il auroit voulu l'éviter, mais elle l'avoit saisi par la basque de son habit. Elle l'entraîne. Vous ne pourrez m'échapper, lui dit-elle, il faut que je vous parle.



Etes-vous fol , Richard ? Comment, vous avez l'insolence de lever les yeux sur notre jeune Maîtresse ! Vous en êtes amoureux ! Vous en êtes aimé ! Si Sir Georges & Milady en avoient le moindre soupçon , on vous traiteroit comme un scélérat , & demain vous seriez renvoyé aux Colonies , condamné à un bannissement perpétuel.

On peut imaginer l'étonnement de Richard : il étoit criminel sans le savoir. Confus d'être accusé , il fut un instant sans répondre.

Moi , dit-il à Mademoiselle Foible , j'aurois la lâcheté de trahir des Maîtres si dignes de mon attachement & de mon respect ! J'oserois être amoureux de leur fille ! Elle seroit amoureuse de moi ! Vous êtes folle vous-même....

Vous êtes au moins un innocent , repartit Foible , vous ne savez ce que vous faites ; vous ignorez votre état. Laissez votre Ecoliere ; ou mon amitié pour vous , & mon zele pour mes Maîtres , me feront faire des choses dont nous  
aurons

aurons à nous repentir. Ne faites plus tant le ridicule avec moi , je vous ôterai ces idées de la tête, Tout ce mal, mon ami, vous vient par votre faute....

Du mal, Mademoiselle, dit Richard, vous vous moquez de moi, je n'en ai pas, je n'en fais pas. Je prends plaisir à donner des leçons à Miss, & elle les reçoit avec bonté; Sir Georges & Milady en sont contents.... Et je ne le suis pas, dit Foible. Encore une fois, je ne veux pas que la tête de Miss Dorothée tourne pour un Laquais; je ne veux pas que ce Laquais parte malgré lui pour la Caroline.... On nous regarde.... On me force à vous quitter.... Laissez la porte de votre chambre ouverte ce soir, & je vous en dirai davantage.

Richard se sépara de Foible, dans un état difficile à peindre. Il alla s'enfermer dans sa chambre. Il vouloit se refuser à la lumière que Foible lui avoit présentée; mais elle avoit pénétré dans son cœur. Il s'examinait. Tout le temps écoulé avant d'avoir vu Miss Dorothée, lui paroissoit

*Partie I.*

**C**

un néant dont il étoit sorti : en la quittant , il lui sembloit que ce même néant dût l'engloutir. Toujours pénétré du plus grand respect pour elle , il s'étoit livré au plaisir de la voir , de l'entendre , de passer des heures entières occupé d'elle. Oh Ciel ! s'écrioit-il , Foible m'auroit-elle dit vrai , serois-je assez malheureux , assez coupable pour aimer ? ... C'en est fait , réduit au dernier des états par le malheur de ma destinée , le cœur rempli d'une passion outrageante pour mes bienfaicteurs , condamné aux plus affreuses privations , ou destiné au crime , la mort seule est à désirer pour moi , & il faut la chercher.... Mais Foible dit que Miss Dorothee m'aime : cela n'est pas possible. Du sein de l'opulence , environnée des dignités qui la recherchent , elle a pu laisser tomber des regards de bonté sur un pauvre garçon qui ne lui en paroît pas indigne ; mais m'aimer ! ... M'aimer ! ... Moi.... Je serois fol , si je pouvois le croire.

Telles étoient les réflexions du pauvre Richard. Foible les interrompit en grat-

tant à la porte : il fit le sourd , puis le malade , & n'ouvrit point. Elle s'en alla furieuse ; mais étoit-il en situation de recevoir une semblable visite ?

Il passa la nuit dans la plus violente agitation. Le lendemain il descendit pour faire son service , changé , comme on l'est à la suite d'une maladie sérieuse. A l'heure de la leçon , il se retira dans sa chambre. Lady Nettling , par hazard , levée plus matin qu'à l'ordinaire , trouva sa fille seule au claveffin. Où est donc le Maître ? demanda-t-elle ; Miss Dorothée répondit , il a sans doute des affaires , car il est très-exact. Lady Nettling ordonna qu'on l'allât chercher. Molli se chargea de la commission avec beaucoup de plaisir : elle avoit cru démêler que ces études n'étoient point du goût de Foible.

Richard vient aux ordres de Milady , déjà retirée dans son appartement. Il veut donner des leçons , & tremble de tout son corps. Qu'avez-vous , Richard ? dit Miss Dorothée , d'un ton capable d'ébranler un insensible : il ne vous est

rien arrivé? Vous n'êtes pas malade?... Non Miss, répondoit Richard, & il ne se remettoit point.... On a peut-être, dit Miss Dorothée, fait quelque chose qui vous a déplu; j'en serois fâchée : je m'intéresse beaucoup à vous.... Non, Miss, répondoit Richard, on a plus de bontés pour moi que je n'en mérite; mais j'ai mal passé la nuit.... Vous êtes peut-être mal couché, Richard : j'en parlerai à Milady, elle donnera des ordres.... Je suis bien à tous égards, Miss.... Non Richard, vous êtes trop modeste; je sens ce que vous valez : Sir Georges & Milady savent vous distinguer comme moi.

Le pauvre Richard étoit bien embarrassé : en commençant la leçon, il crut se tirer d'affaire.... Miss veut-elle chanter?... Très-volontiers, répondit-elle. Commençons par ce morceau du Signor Annibal, que vous m'apportâtes hier; je crois l'avoir bien étudié; il me plait beaucoup.

Le Maître prélude d'une main mal ac-



furée, & Miss commence. Voici à peu près le sens de la partie qu'elle chantoit : c'étoit un duo.

Si vous comprenez mes regards,  
Ils vous disent que je vous aime.

La partie de Richard exprimoit un trouble extrême. Toutes les deux furent rendues avec tant de vérité, que la fin de la scène pensa devenir tragique. Miss mettoit une expression singulière dans son chant. Richard se rappelle tout-à-coup les discours de Foible, croit en voir la vérité dans les deux beaux yeux sans cesse attachés sur lui ; plein d'une joie involontaire, de remords, d'inquiétude, de douleur, ne pouvant supporter le choc & l'excès de tant de passions opposées, la tête lui tourne, le cœur lui manque : il veut reculer sa chaise pour se lever & prendre la fuite, il tombe sans connoissance aux pieds de Miss Dorothee. La jeune personne, émue, touchée, embarrassée, appelle du secours : deux domestiques se présentent, on emporte le malade, & le bruit de l'a-

venture arrive en un moment jusqu'aux oreilles de Foible.

Elle coëffoit alors Milady. On peut juger de ses inquiétudes : elle précipite la toilette ; il en coûta plus d'un cheveu à Lady Nettling ; enfin, le devoir remplissant bien que mal, la Suivante vole au chevet du malade ; il n'étoit pas barricadé. Qu'avez-vous donc eu, Richard ? lui dit-elle.... Ce n'est rien, Mademoiselle, lui répondit-on d'un air d'humeur & d'embarras. Hier vous me fîtes de la peine.... Je ne soupai point.... Je n'ai pas dormi.... Ce matin j'ai eu une foiblesse.

N'est-ce que cela, mon ami ? Ne me déguisez-vous rien, reprit la Suivante ? Vous dissimulez, & faites mal. Pouvez-vous compter sur personne autant que sur moi ? Ingrat ! je vous adore, & ne conçois point de bonheur au-dessus de celui de passer ma vie avec vous....

Laissez-moi, Mademoiselle, vous me tourmentez, lui dit Richard. J'ai de l'amitié pour vous : je suis sensible à celle que vous me témoignez. Je vous tromperois

en vous en disant davantage. Je vous plains d'attacher votre bonheur à passer votre vie avec moi.... Nous ne nous convenons point....

Petit monstre, reprit Foible, avec un sentiment amer, je vois la raison de tes mépris. Tu pourrois les colorer, si tu voulois; je suis d'une Nation que la tienne hait, & qu'elle affecte de mésestimer; mais tu ne me crois pas digne d'être amusée par le moindre détour, ma personne t'est odieuse, tu veux que je le sache; tu la crois indigne de tes bontés, & ta vanité souffriroit, si je pouvois prendre le change. Eh bien, je te le répète encore, homme sans principes, tu abuses de l'asyle qu'on te donne généreusement; tu as l'audace d'aimer Miss Dorothée, & tu t'en es fait aimer....

Que la foudre vous écrase, Mademoiselle, pour avoir osé prononcer un blasphème aussi déshonorant contre une personne, l'objet de mon profond respect & du vôtre.... Sortez de ma chambre, & ne me parlez jamais des horreurs que

vous imaginez, ou je vous en ferai repentir....

Personne au monde n'étoit plus doux que Richard. Il éprouvoit un mouvement de colere pour la premiere fois de sa vie; mais l'ame ébranlée par une grande passion, demeure ouverte à toutes les autres, & peut se livrer aux derniers excès. Le charmant devient le terrible Richard. Mademoiselle Foible effrayée, tire la porte sur elle, & s'enfuit, saisie de crainte, en proie aux fureurs du dépit & de la jalousie.

La colere a rendu les forces à Richard. Il se leve : il réfléchit. Il peut, en se cachant, donner lieu à des conjectures déshonorantes à Miss Dorothee, & autoriser les présomptions hardies de Foible. Sa passion pour Dorothee n'est plus une énigme pour lui. Peut-être en est-il aimé. Le danger de la situation pour l'un & pour l'autre le frappe vivement. Il faut prendre un parti, s'éloigner du Comté de Devon pour la vie; mais il faut colorer le départ, pour ne donner aucune

prise au soupçon. La poste doit arriver le lendemain : il supposera une Lettre, & prétextera la nécessité de son départ. Le plan étoit digne de la droiture de son cœur ; mais le sort le destinoit à donner au Château de Clostern deux scènes, sources pour lui d'événements beaucoup plus bizarres. Sorti de sa chambre, après un modeste repas, il a repris son service, avec un air d'activité capable de rassurer les personnes intéressées à sa santé. Il redoubloit ce jour-là de zèle. La compagnie du Château revenoit de la chasse ; il va au-devant de Sir Georges, qui vouloit descendre de cheval, pour lui tenir l'étrier ; il reconduisoit par la bride le coureur à l'écurie, un domestique mal-adroit fait partir un fusil à quelque distance, le coup porte sur Richard : il est blessé. En un moment, son visage, son col, sa chemise, le collet, la manche de son habit sont couverts de sang.

Le bruit avoit réveillé l'attention des Habitants du Château : elle s'étoit portée du côté où le coup avoit pu frapper ; les



Dames étoient aux fenêtres. Miss Dorothée s'écrie tout-à-coup, oh Ciel! Richard est tué. A l'instant elle se trouve mal, & tombe sur un fauteuil, heureusement placé derrière elle. On s'empresse d'un côté à la faire revenir, de l'autre on va au secours de Richard. Une poste lui avoit enlevé un bout de l'oreille, & le sang découloit en abondance de cette plaie, quoique légère; un peu d'eau de boule en fut le remède, & Miss Dorothée, rassurée par cette nouvelle, étant revenue à elle-même, on vit renaître la tranquillité sur les visages de la nombreuse compagnie assemblée alors au Château. Il est inutile de dire comment elle étoit composée, il suffit, pour la suite de l'histoire, d'en faire connoître deux principaux personnages. L'un étoit Miss Brown, Douairiere respectable du Comté de Suffex, sœur de Sir Georges; & l'autre, le Lord Scarecrew, fils aîné du Duc de \*\*\*, arrivés tous deux de la veille, pour des raisons qu'on aura lieu de détailler. Miss Brown étoit une femme d'un esprit borné, d'un caractère

excellent, d'une conduite exemplaire; elle étoit fans enfants, & regardoit Miss Dorothee comme son héritiere.

Le Lord Scarecrew, âgé de vingt-six ans, avoit voyagé & vécu : sa figure se ressentoit des fatigues & des amusements auxquels il s'étoit livré; mais elle étoit noble & imposante. Un air aisé & retenu, un ton hardi; un art d'éluder les questions, & terminer une dispute par un badinage; l'idée de beaucoup de choses, nulle connoissance précise; ce jargon du monde qui fait tout dire avec agrément, sans s'assujettir au terme propre; une politesse exacte, quelquefois haute, souvent froide; tel étoit le personnage. C'étoit un homme de qualité. Le Seigneur du Château le combloit d'attentions, rapportoit tout à lui : la chasse du jour étoit une partie arrangée pour l'amuser. On lui destinoit un petit concert pour le soir. Sir Georges ne voulant pas perdre le mérite de la galanterie préméditée, vient à lui. Le coup qui vient de partir, Milord, lui dit-il, dérange une sur-

prise agréable que je comptois vous occasionner. Ce domestique blessé touche divinement du clavessin, & je voulois vous régaler de quelques ariettes chantées par Miss Dorothée : mais notre accompagnateur est hors de combat.

Le Lord ne répond à Sir Georges que par une inclination de tête, & se tournant du côté de Lady Nettling.... Mylady, comprenez-vous ce que dit le Baronnet ? Il m'auroit donné de la musique ; sa fille accompagnée par un Laquais ! Je m'étonne que, sachant le monde, vous ne lui appreniez pas que ces assortiments ne sont pas d'usage. On peut, dans le secret de sa maison, tirer quelquefois parti de sa livrée ; mais.... Milady répliqua, en pliant les épaules, que vous dirai-je, Milord, vous connoissez Sir Georges ; & on changea de conversation.

Foible avoit été très-alarmée de la blessure de Richard ; elle avoit volé à son secours ; mais il préféra les soins de Mollie ; il repoussa même la Françoise avec un peu de dédain. Enfin, la tête entourée

d'un léger appareil, il regagna sa chambre, après avoir désespéré la Demoiselle par toutes les rigueurs qu'il put imaginer.

Il ne parut pas le lendemain. Il étoit occupé des idées de son départ; instruit de l'évanouissement de sa jeune Maîtresse, par Molli, il concevoit clairement la nécessité de s'éloigner. Foible vint pour l'accabler de reproches, il en reçut la moitié dans sa chambre, & le reste par le trou de la serrure; enfin Molli étant venue de la part de Miss Dorothée à la porte du blessé, pour savoir de ses nouvelles, y trouva la Françoise, lui fit un pied-de-nez : pour le coup la fureur de celle-ci monta au comble, & la détermina à la vengeance.

Le jour suivant, Richard vint reprendre ses fonctions dans l'appartement de Milady, avec une mouche de taffetas sur l'oreille. Molli en porte sur le champ la nouvelle à Miss Dorothée : cette jeune personne venoit d'en apprendre une beaucoup moins agréable pour elle. Molli, dit-elle, je vais au claveffin, dites

à Richard de venir m'y trouver, s'il est libre. Richard reçoit les ordres, & ne peut désobéir. Il voit Miss Dorothée baignée de larmes : il s'approche d'un air consterné ; & sans pouvoir ouvrir la bouche : Richard, lui dit-elle, en essayant de se remettre, je ne prendrai plus de vos leçons, je vais sortir du Château ; mes parents me marient au Lord Scarecrew : tout est arrangé, & sera terminé sous peu de jours. Adieu Richard..... Mon changement d'état me sera plus facile à supporter, s'il me met un jour dans le cas de vous faire du bien..... Je vous en voulois beaucoup..... Je vous en ferai, si je puis.... Ne m'oubliez pas....

Miss Dorothée sentit de nouveau couler ses larmes ; elle s'aperçut que Richard en versoit abondamment. Ne pleurez pas, lui dit-elle..... Vous me pénétrez.... Adieu..... Richard, hors de lui-même, met un genou en terre, pour baiser la main qu'elle lui tend. Tout-à-coup Sir Georges furieux, une épée nue à la main, entre, & veut fondre sur le jeune



homme; il se heurte contre un siege, se renverse, se releve pour s'élancer de nouveau. Richard, malgré l'agitation où l'avoit mis sa scene avec Miss Dorothee, poussé plutôt par un instinct naturel, qu'obéissant à un mouvement raisonné, évite son agresseur, & saute par une fenêtre ouverte donnant sur la terrasse.

Sir Georges mugit, écume, parcourt la maison, appelle ses domestiques, ceux des étrangers. Qu'on s'arme! Qu'on coure! Qu'on le saisisse! Qu'on l'arrête! Qu'on le livre au bourreau, l'infame! Le ravisseur!

On accourt. On voit Miss Dorothee étendue sur le parquet, pâmée, sans connoissance, sans sentiment. On demande au Baronnet de qui il a à se plaindre, qui il faut saisir. Richard, répond-il, l'infame Richard. Il est dans le jardin. Sir Georges à l'instant sort lui-même, à la tête du monde ramassé autour de lui, pour aller à la poursuite.

Foible & Molli ont emporté Miss Dorothee dans son appartement. Milady s'entretenoit à sa toilette avec le Lord

Scarecrew. Ils entendent le vacarme, & sortent pour en apprendre le sujet. Les gens de Milady hésitent à le lui dire. Le valet-de-chambre du Lord ne lui déguise rien. On peut juger de l'effet d'une semblable aventure sur un homme disposé à se marier par arrangement. Il tire sa montre, considère le temps qu'il fait, ordonne à ses gens d'atteler sa voiture, fait une inclination profonde à Milady, en lui demandant ses ordres pour Londres.

Vous partez, Milord ! dit Lady Nettling, étonnée de cette brusque résolution.... Oui, Milady, il vient de me survenir une affaire indispensable ; je ne puis prendre congé du Baronnet, & vous prie de lui faire agréer mes excuses. En disant cela, il tourne sur le talon, & va hâter les apprêts de son départ.

Milady est enfin instruite de l'aventure, ornée des circonstances que faisoient imaginer la fureur de Sir Georges, la fuite de Richard, & la situation équivoque de Miss Dorothée. La Dame avoit

le caractère léger , mais un semblable événement sembloit perdre de réputation , sans ressource , sa fille unique , l'exposoit elle-même aux discours d'un Public assez mal disposé en sa faveur , & surtout la privoit de l'honneur tant recherché d'être la mere d'une Duchesse. Remplie de trouble & de chagrin , elle passe à l'appartement de sa fille. Elle vouloit l'interroger pour en tirer des détails , & l'accabler ensuite de reproches ; mais la jeune Miss n'étoit en état de satisfaire à sa curiosité , ni d'entendre ses invectives. Trop effrayée , trop saisie , elle n'étoit pas encore revenue de son évanouissement. La bonne Mistriss Brown , sa tante , la tenoit dans ses bras , & essayoit de la ranimer.

Le Baronnet parcouroit ses potagers , ses boulingrins , son parc , & ne trouvant point ce qu'il cherchoit , ordonnoit à ses gens de monter à cheval pour battre la campagne. Une sécurité imprudente lui avoit fait fermer les yeux sur les longs tête-à-têtes de sa fille avec un jeune hom-

me; une confiance téméraire l'avoit empêché de les observer. Le mariage du Lord Scarecrew se fût fait, Miss Dorothée prévenue d'une inclination que l'orgueil & la raison défavouoient, eût cherché à oublier Richard; la fureur jalouse de Foible changea tout-à-coup la situation. Molli passe pour aller chercher Richard de la part de Miss Dorothée. La Françoise va trouver le Baronnet, lui dit ce qu'elle croit savoir, ce qu'elle devine, le conduit sur le lieu de la scène qui va se passer. Sir Georges arrive au moment où Richard, un genou à terre, baisoit la main de Miss Dorothée, en prenant congé d'elle. Les visages étoient enflammés, les yeux baignés de larmes; le Baronnet en vit plus qu'il n'en voyoit, plus qu'on ne lui en avoit dit, entra dans une fureur ridicule, suivie des démarches les plus imprudentes de sa part.

Foible étoit vengée; mais ses remords & ses craintes lui faisoient acheter bien chèrement une aussi triste satisfaction. Elle n'avoit point le cœur mauvais, & sa

jeune Maîtresse étoit déshonorée. Elle aimoit Richard de tout son cœur; s'il étoit arrêté, il étoit perdu. Sa jeunesse, son inexpérience, sa foiblesse le livroient à un homme puissant; les Loix alloient toutes tourner contre lui.

Voilà le tableau des passions dont les habitants du Château de Clostern étoient agités, tandis que Richard s'enfuyoit à toutes jambes, sans savoir où. Du jardin il avoit gagné le parc, sauté, à plusieurs reprises, un ruisseau large de huit pieds, qui l'embarassoit dans ses détours. Parvenu à la clôture formée, par une palissade de planches, il l'avoit franchie. Il se trouvoit dans une campagne couverte de houblons, la plante & les échelats embarassoient sa marche, mais la couvroient de manière à la rendre un peu plus sûre. Il fit près d'une lieue de cette façon, sans suivre aucune route frayée. Enfin, ayant perdu de vue le Château, il s'abandonne à suivre celui des sentiers offerts à ses regards, qui semble devoir l'éloigner le plus de Clostern.



Il marchoit aisément, sa taille étant dégagée; mais ses forces n'étoient point en proportion, il étoit obligé de s'arrêter souvent pour prendre haleine. Parti à onze heures du matin, à sept heures du soir à peine avoit-il fait douze milles. Il arrive à la porte d'une petite Ferme écartée, périssant de lassitude & de besoin. Il entre; on lui offre de bonne grace des rafraîchissements. Il mange peu, & demande un lit pour se reposer; on le lui donne, il se couche, & la fièvre le prend. Il n'avoit dans sa poche qu'une guinée: le reste de son trésor demeuré avec son linge & ses hardes au Château, montoit à dix livres sterlings. Il donna sa guinée à la Fermière, pour aller lui chercher les secours dont il avoit besoin. Frank étoit le nom de cette femme: elle étoit âgée, veuve, mère de plusieurs enfants déjà en âge de l'aider dans l'exploitation de la Ferme. Frank alla chercher les choses nécessaires pour faire du bouillon au malade. Il eût eu besoin d'autres secours. L'esprit & le cœur étoient encore plus travail-

lés que le corps. Inquiet pour Miss Dorothée, pour lui-même, sachant qu'il étoit poursuivi, il se voyoit assiégé par la honte & le châtement. Il avoit manqué à ses Maîtres. Le Pasteur de Buttorf, le Chapelain de Woodstock, toute la nature étoit devenue son ennemie. Comment pourroit-il échapper? Le seul habit qui lui restât étoit la livrée de l'homme déterminé à le poursuivre. Ses seules ressources étoient dans un endroit d'où il lui paroissoit impossible de les tirer. L'idée de Miss Dorothée, qu'il adoroit, dont il alloit faire le malheur, dont il se voyoit séparé pour la vie, ajoutoit encore au désordre de son imagination.

La fièvre dura trois jours sans relâche. Frank & ses enfants, entre autres Dolli, une de ses filles, âgée de dix-huit ans, ne cessoient de lui rendre les soins les plus charitables. Le quatrième jour le sang se calma, Richard dormit, & à la suite d'une sueur abondante, l'accès tomba entièrement.

Le malade, quoique foible, voulut se

lever. Il s'assit dans la chambre de ses Hôtes, servant à la fois de salle, de cuisine & de magasin. Là, les deux coudes sur la table, & la tête appuyée sur les mains, il rêvoit tristement; des éclats de rire, & beaucoup de caquet qui se faisoient entendre à la porte, l'interrompirent.

Une de ces femmes, désignées communément sous le nom de Bohémiennes, tenoit la main de Dolli, lui prédisoit un mariage prochain, une aisance honnête, une famille nombreuse & toute jolie, une vieilleffe avancée, de la santé, de la joie, du bonheur en tout genre. La jeune personne ne se possédoit pas, enchantée par la perspective d'un avenir aussi flatteur; & la Sorciere, pour la combler, chargeoit sans cesse ses prophéties de circonstances plus agréables. Miss Dolli entre pour faire part à sa mere de sa bonne aventure, la Bohémienne la suit, attirée, en apparence, par l'espoir d'une tartine de beurre & d'une tasse de lait, dont on devoit récompenser son savoir & sa com-

plaisance. C'étoit une femme d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire, le tein bazzané, l'œil vif & parfaitement beau, une physionomie aquiline, & dont on étoit saisi au premier aspect. Richard en fut frappé, il sortit de sa rêverie pour la considérer : elle-même le fixa pendant quelque temps sans rien dire, d'un air d'intérêt; enfin elle approche de lui, & l'apostrophe.... Oh! oh! beau jeune homme, que faites-vous ici?

A ce propos, Richard, occupé surtout à se cacher, se croit reconnu, & rougit. *Savez-vous qui je suis, bonne femme?* lui dit-il d'un air inquiet....

Peut-être, lui répondit-elle, mon métier est de connoître les gens souvent mieux qu'ils ne se connoissent eux-mêmes. N'ayez pas de frayeur cependant, je ne trahis personne, encore moins les jeunes gens aimables : au contraire, je suis toute à leur dévotion.

Richard la tire par la manche, la conduit un peu à l'écart. Parlez, bonne femme, me connoîtriez-vous, en effet?

Ou je ne suis pas Sorciere, répond la Bohémienne.... Si vous n'êtes que Sorciere, dit Richard, vos connoissances ne me donnent point d'inquiétude, & je n'ai rien à vous demander.

Mais voyez le petit incrédule! dit la Bohémienne; vous avez donc bien du mépris pour mon art. C'est à Oxfort que vous l'avez puisé.

A Oxfort, reprend Richard avec précipitation; que parlez-vous d'Oxfort, Madame? Le Pasteur de Buttorf vous auroit-il dit....

On ne me dit rien, répliqua la D<sup>o</sup>ie, nereffe. Soyez moins incrédule, percomplaisant, & bien-tôt nous en saurons tous deux plus que le Chapelain de Woodstock, le Ministre de Buttorf, & tout le Clergé d'Angleterre ne pourroient nous en apprendre. Sortons: venez avec moi sous ce maronnier; Richard la suit: ils s'assoyent. Allons, lui dit-elle, donnez-moi votre main.

Et qu'y pourrez-vous lire? reprit Richard avec humeur, & soupçonnant toujours



jours le Ministre de Buttorf d'avoir parlé sur son compte.

Bien des choses , repartit la Bohémienne , cette main , ces yeux , ce front sont un excellent Livre.

Richard levoit les épaules. On peut , lui disoit-il , vous avoir donné sur mon compte le peu de lumieres dont vous faites parade ; mais je suis trop prévenu contre votre art , pour en attendre rien de raisonnable.

Que vois-je , repliqua la Bohémienne , un esprit fort de dix-huit ans sous un habit de livrée ! Cela me surprendroit , si j'étois moins faite aux prodiges. Regardez-moi entre deux yeux , & faites attention à ce que je vais vous dire. Dans un moment d'ici , je vous le pronostique , vous m'accorderez plus de confiance que je n'en voudrai , & me demanderez plus de choses que mon art , tout étendu qu'il est , ne me permettra de vous en apprendre. Dites-moi votre nom , votre âge....

Je ne vous dirai pas un mot , Madame ; vous faites profession de deviner :

commencez par les petites circonstances dont vous paroissez curieuse; c'est vous mettre à une très-petite épreuve.

Quelle obstination, s'écria la moderne Pithonisse! Vous en dégoûteriez une autre; mais nous avons des Livres, & en cherchant bien, on y trouve des secrets d'une toute autre importance. Alors elle tire de sa poche un petit livret de la grosseur & de la forme d'un calendrier, le parcourt, marmotte, & prenant un ton un peu emphatique, elle lit. "*Richard Ober-*  
*thon, né à Londres, il y a eu dix-huit*  
*ans, le jour de Pâques dernier.*," Elle s'arrête, ferme le Livre, & prenant Richard par la main: Eh bien, mon ami, nous avons, vous le voyez, le moyen de nous procurer les connoissances que l'on nous refuse.

Une sueur froide avoit saisi Richard de la tête aux pieds. On lui disoit un surnom déguisé avec soin depuis son départ du College. On lui rappelloit des circonstances apprises dans sa jeunesse à Sout-ham, de Mistriss Hallen, sa bienfaitrice,

& presque oubliées depuis. Ses principes sont renversés. Il n'ajoutoit aucune foi aux devins & aux fortileges, il y va donner trop de confiance.

La Bohémienne le fixoit, le pénétroit. Allons, jeune homme, lui dit-elle, je vous étonne un peu, mais je ne dois pas vous effrayer. Je ne saurois être dangereuse pour vous. Votre vue m'a occasionné un plaisir surprenant, je suis éprise d'une affection singulière pour ce qui vous touche; abandonnez-vous à moi, je vous répons d'un bonheur au-dessus de vos espérances.

M'abandonner à vous, Madame! reprit Richard, en la fixant à son tour avec une forte d'effroi. Hélas, en vous regardant, je ne m'y sens que trop porté! Je ne fais quoi, au moment où je vous ai vue, m'a parlé en votre faveur; mais votre profession, si justement décriée, m'inspiroit de la répugnance, maintenant vous me forcez à reconnoître la vérité de votre art; vous m'inspirez de l'effroi.... & je m'abandonnerois à vous!...

Mon enfant, dit la Bohémienne, en le regardant d'un air attendri & lui parlant d'un ton plein de douceur, écarterez la défiance & l'effroi. Puis-je vouloir vous tromper? Vous êtes jeune, malheureux, abandonné, pour ainsi dire, de toute la nature. Quelles feroient mes vues? Et si je ne me fers de mon art que pour découvrir vos besoins, vos foibleffes, vous secourir & vous défendre; si mes conseils ne contrarient jamais les regles de la morale la plus scrupuleuse; s'ils ne vous engagent que dans le sentier de la vertu & du bonheur, comment pourrez-vous vous défendre de les suivre, & de vous attacher à moi?

Richard regardoit la Bohémienne avec des yeux étonnés; il la fixoit; elle ne baissoit point la vue, soutenoit ses regards: un certain air de vérité, de noblesse, de dignité même, perçoit dans sa physionomie, se répandoit sur son action, & triomphoit de l'habillement bizarre & délabré qui la couvroit.

Voyant que Richard restoit dans le

silence, elle fut un moment sans l'interrompre; puis démêlant dans ses regards une sorte de décision, les moments sont chers, reprit-elle, ou mon art me trompe, ou votre ame est déchirée par bien des passions dont il faut modérer l'activité. Vous êtes inquiet de votre sûreté, de votre existence, & ne l'êtes pas pour vous seul....

Oh, qui que vous soyez! s'écria Richard, mortelle, ange ou démon favorable qui venez me secourir dans cette solitude, puisque rien n'échappe à votre connoissance, dites-moi qui je suis, où je dois aller; comment pourrai-je me tirer d'un séjour si dangereux pour moi? Comment pourrai-je m'éviter moi-même? Je me hais, je m'abhorre, je me déteste.

Modérez ces excès, reprit la Bohémienne, ils tiennent d'un désespoir qui n'est ni raisonnable, ni même fondé. Donnez des bornes à votre curiosité. Vous en êtes où je vous avois promis que vous en viendriez bien-tôt. Vous



ne vouliez rien apprendre de moi ; maintenant vous voulez tout savoir , & même les choses dont il vous est dangereux d'être instruit avant le temps. Vous n'êtes point ce que vous paroissez être , il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Malheureux être , dégradé par la faute des auteurs de vos jours , méritez par votre résignation , votre douceur , votre patience , de revenir à votre place. Ignorez-vous jusques-là. Laissez-moi prendre soin de votre conduite : je veux une obéissance aveugle. Sir Georges , lassé de ses vaines poursuites , a abandonné votre trace , qu'on a su lui dérober. Ses gens sont de retour , & un déguisement va vous mettre hors d'état d'être découvert , en sortant d'ici. Sous quelque forme que vous me voyiez , n'en concevez point de surprise ; aucune ne me fera naturelle , mais tout sera relatif à votre repos , à votre sûreté , à votre bonheur , devenu désormais l'objet de mes desirs les plus chers.

Rien n'égalait la surprise , l'agitation de l'ame du pauvre Richard ; le prodigieux

favoir de la Bohémienne, dont il demeurait convaincu, l'imposant de sa figure & de ses discours, ce qu'il y avoit de flatteur dans ses promesses, auroient pu l'ébranler, sans mériter sa confiance : un mouvement plus fort l'entraînoit. Partagé entre la crainte & le respect, il sentoit son cœur se porter vers elle, lui baisoit la main & la mouilloit de ses larmes.

J'ai vaincu, Richard, lui disoit-elle, vous êtes désormais à moi. Allons, mon fils, permettez-moi dès aujourd'hui ce nom si tendre, vous m'entendrez un jour vous le donner avec plus de satisfaction.

Hélas ! dit Richard, jamais personne ne me l'a donné.... Je le fais, mon ami, repliqua la Bohémienne, vous avez été privé d'une grande douceur, & je veux vous en dédommager ; mais il faut m'ouvrir votre cœur, avec toute la confiance due à celle que vous nommerez d'un nom si tendre.... Avez-vous oublié Miss Dorothée?....

Oh Ciel ! Madame, s'écria Richard, vous me percez le cœur.... Non, je ne

l'oublierai jamais, ses bontés si mal reconnues, la tendresse, l'estime de ses parents que je lui ai peut-être fait perdre, feront le malheur de ma vie. Hélas! Madame, le fond de mon cœur étoit innocent, ou me paroïssoit l'être. On voulut me dessiller les yeux : je ne voulus pas les ouvrir; mais j'étois, sans le savoir, coupable de la dernière ingratitude : elle a pensé me coûter la vie.... Vous étiez bien imprudent, mon enfant, repartit la Bohémienne; Sir Georges & Milady l'ont été plus que vous....

Je suis bien puni, reprit Richard. J'ai offensé Miss Dorothee.... Je ne puis la voir; je ne puis vivre séparé d'elle : je ne tarderai pas à mourir....

Il ne faut pas, mon fils, vous livrer à des idées si funestes; vous aimez ardemment. Il est sans doute malheureux pour vous d'avoir conçu une passion si violente pour une personne dont l'état paroît avoir aussi peu de proportion avec le vôtre; mais la fortune a ses vicissitudes.

Ciel! s'écria Richard, comblez toujours

de vos faveurs l'aimable Dorothee, ne permettez pas qu'elle tombe jamais assez bas, pour que je puisse aspirer à elle sans la faire rougir.

Voilà un sentiment noble, mon fils; il vous rend digne d'un meilleur sort. Je ne vous conseille point de vous livrer à des espérances trop flatteuses; mais conduisez-vous sagement, les circonstances peuvent s'arranger de maniere, que Miss Dorothee puisse accepter un jour votre main, sans être dégradée à ses yeux, ni aux vôtres....

Elle m'épouserait un jour! dit Richard, avec un transport qui tenoit de la convulsion. Vous voulez que je l'espere, Madame....

Je ne veux, reprit la Bohémienne, ni de ces transports, ni de ces folles confiances; pensez que la prudence humaine, aidée des secours du Ciel, peut opérer d'heureux changements en votre faveur, si vous y contribuez par votre retenue, par votre sagesse. Livrez-vous entièrement à ma conduite, & commencez à quitter l'habit que vous portez, il vous

exposeroit beaucoup en tout autre lieu que dans cette espece de désert. Rentrons dans la maison, je vais vous en donner un propre au déguisement qui vous est nécessaire.

La Bohémienne se fait conduire par Richard au petit cabinet où il avoit passé la nuit; elle lui ordonne d'y rester, de l'y attendre. Un quart-d'heure après, elle rentre les mains pleines de hardes de femme très-simples, mais très-propres, achetées de la bonne femme Frank, & aide à Richard à s'en revêtir. Dès qu'il fut habillé, elle le fait asseoir. Ecoutez-moi bien, lui dit-elle. Je mets en œuvre un innocent stratagême. Vous en connoîtrez un jour toute l'utilité. Songez maintenant, soit par vos actions, soit par vos discours, à ne pas me démentir.

La Fermiere & sa famille demeurent persuadées que vous êtes fille de Tom Cawsson, Gentilhomme du Comté de Kent: votre nom est Arabelle. On vouloit vous donner un mari d'un âge peu proportionné au vôtre; vous avez fui la



maison paternelle pour vous dérober à ce lien. Vos parents ont donné commission de vous chercher dans toute l'Angleterre. Votre pere, oubliant votre égarément, vous tend les bras; attaché depuis trois mois sur vos traces, ayant découvert votre séjour dans un Château des environs, il est à dix milles d'ici. Je pars pour l'avertir; il viendra sans doute vous chercher après-demain matin; tenez-vous prête à le recevoir. Adieu, Miss Arabelle Cawston, vous ne tarderez pas à me revoir.

A peine la Bohémienne étoit sortie, Dolli & sa mere entrent. Ah! ah! Miss, lui dirent-elles, nous avons toujours soupçonné la vérité. Vous avez l'air délicat, la voix flûtée, & cet habit de livrée vous alloit si mal; on voyoit bien qu'il n'étoit pas fait à votre taille. Enfin tout va bien pour vous; Master Cawston, votre pere, doit arriver après-demain. Tranquillisez-vous. Vous ne mangez rien depuis trois jours: cette conduite n'est pas raisonnable.

La harangue embarrassâ Richard : il étoit peu fait au mensonge , rougissoit aisément ; & en gardant le silence , il joua très-naturellement son rôle. La différence du sexe avoit rendu jusqu'alors Dolli & sa mere très-réservées avec lui ; dégagées de toute crainte , elles lui firent des caresses un peu vives , & rendirent son personnage plus difficile à soutenir. Cependant la soirée & la journée du lendemain se passerent sans qu'il se fût démenti.

Le jour désigné pour le départ de la fausse Miss Arabelle pointoit à peine , deux hommes paroissent à la porte de la Ferme ; ils étoient à cheval , & en conduisoient un en lesse , proprement harnaché. On étoit levé , & Miss Arabelle préparée à toute aventure.

Les Cavaliers descendent , un d'eux s'adresse au frere de Dolli , & demande si Miss Arabelle Cawsson n'est pas dans cette maison. A cette question , la fausse Miss elle-même se présente ; le plus apparent des deux Cavaliers , le visage presque couvert d'un colet de redingotte ,

vient à elle avec précipitation , l'embrasse avec tendresse. L'autre Cavalier lui amene sa monture , l'aide à monter. Le pere de Miss paroissoit occupé à parler aux gens de la Ferme , & à les remercier. Toutes ces opérations furent vives , & la compagnie , un moment après , étoit en route.

Richard travesti marchoit sur les traces de deux conducteurs inconnus de lui : sans doute ils étoient envoyés par la Bohémienne. Mais de quelle nature étoit cet être secourable dont il recevoit des secours ? Les études avoient décrédité dans son esprit la chiromancie , la magie , & tous les prétendus arts de cette espece. Il ne pouvoit concevoir un Devin ou un Sorcier qui ne fût pas un frippon. Par quelle médiation d'ailleurs les prodiges qui le surprenoient pouvoient-ils s'opérer ? Sa religion lui permettoit-elle d'accepter des secours dont la source étoit inconnue , & pouvoit être suspecte ? Mais on lui parloit de le conduire dans le sentier de l'honneur & de la vertu. Un être corrompu par son essence , & mal inten-

tionné, pouvoit-il tenir ce langage, & prendre de semblables engagements? Flottant entre tant d'idées qui se contradioient entr'elles, plein de la lecture des Ouvrages de Platon & d'Apulée, il se rappelle le démon de Socrate; un instant après il va plus loin encore en fait de crédulité, il rêve de Génies & de Fées. Rien ne lui paroît vrai: il trouve de l'apparence à tout; mais il se promet bien d'examiner scrupuleusement les conseils qu'il pourra recevoir, ou les actions dans lesquelles on l'engagera, pour en démêler les principes.

Après trois heures d'une marche assez vive, la cavalcade arrive à Honyton, à la porte d'une Auberge. Un des Cavaliers prend les devants, & entre dans la maison; l'autre reste pour donner la main à la fausse Miss, à la descente de cheval. On la fait entrer dans une salle basse. Elle y étoit seule. Un jeune homme assis sur la porte en-dehors, paroissoit être dans le plus violent désespoir, & jettoit des hauts cris. Richard s'asseoit en silence,

trop plein de sa propre aventure, pour  
 pouvoir s'occuper de celle d'autrui. Un  
 instant après, une Servante d'Auberge  
 vient lui dire de la suivre. Monsieur vo-  
 tre pere, lui dit-elle, vous attend dans la  
 chambre qu'il a choisie pour se reposer,  
 & je vais vous y conduire; Richard la suit.  
 La Servante lui montre la porte, & se re-  
 tire: il entre, & trouve un homme d'une  
 taille mince, mais assez haute & propor-  
 tionnée, d'une figure noble, très-revenan-  
 te, d'un maintien aisé, décent, Cavalier  
 de trente-cinq ans, à peu près. Cet hom-  
 me l'aborde d'un air familier & libre à la  
 fois, l'embrasse. Eh bien, lui dit-il, ma  
 chere Miss, êtes-vous fatiguée?

Richard très-embarrassé des politesses  
 de l'inconnu, le reçoit froidement, l'exa-  
 mine de la tête aux pieds, & ne se rap-  
 pelle point de l'avoir vu nulle part. Ce-  
 lui-ci rit de son embarras. Vous ne re-  
 mettez point ma physionomie, ma chere  
 Miss; cependant je n'en ai pas pris une  
 absolument méconnoissable. Il y a deux  
 ours, vous étiez garçon, vous vous ap-



pelliez Richard, & j'étois votre mere; ce matin vous étiez fille de Tom Cawsson, & j'étois votre pere : mais je ne suis plus un lourd Gentilhomme campagnard; je suis le Capitaine Senti, Officier attendant la réforme, & vous êtes ma fille. Allons, poursuivit-il, avec gaieté, vive Miss Bekit Senti, & faites-moi connoître qu'elle est digne, par ses sentiments, d'appartenir à un homme dont l'état est content, & qu'on récompensera bientôt, en le mettant sur le rôle des mortes-paies.

Hélas, répondit Richard, vous êtes ce qu'il vous plait d'être, dites-moi ce que je dois être moi-même. Je reste fille : cela vous plait; mais ce sera, je m'en flatte, en apparence.

Le soi-disant Capitaine sourit de la frayeur de sa fille prétendue. Le rôle d'une jeune & jolie personne, lui répondit-il, n'est pas à dédaigner : mais je ne prétends point gêner vos goûts à cet égard. Le bien de vos affaires exige votre déguisement actuel : songez à ne pas vous

écarter de votre rôle ; & s'il vous confond avec des personnes du sexe dont vous avez l'apparence , préservez-vous sur-tout des écarts du vôtre ; si vous veniez à vous oublier , je suis vindicatif , & ne répondrois de rien.

Cette menace faite d'un ton sérieux , fit faire quelques réflexions à Richard , & lui fit paroître son ajustement plus incommode. Sans doute , dit-il au Capitaine , vous me délivrerez bien-tôt de cette sujétion.

Au contraire , repliqua celui-ci , vous aurez tout le temps d'en prendre l'habitude : je ne fais pas même si vous resterez Angloise ; cela ne convient point à vos intérêts ni à mes vues.... Vous serez Galloise.

Galloise ! moi , cela ne se peut. Je ne saurois être Gallois ni Galloise ; je n'ai jamais été au Pays de Galles.... Je n'entends pas un mot du jargon....

Tout dans ce monde n'existe qu'en apparence , repliqua le Capitaine. Moi , qui vous parle , je ne suis pas moi , mais un autre , & vous me connoîtrez un jour.

Vous ne ferez ni Miss Bekit Senti, ni Galloise; vous paroîtrez l'être: au reste, il ne faut pas employer le merveilleux à tout. Nous allons prendre le chemin du Pays de Galles: vous y ferez en bonne maison, & quand vous ferez instruite comme vous devez l'être, je vous produirai sur la scène où je veux vous faire réussir.

Richard, la tête pleine de tant de discours énigmatiques, restoit dans le silence: sa physionomie caractérisoit son étonnement & son embarras. Le pauvre enfant, disoit le Capitaine, il est absorbé: il faut que je lui parle de Miss Dorothée.

Miss Dorothée! reprit vivement Richard, avez-vous quelque chose à m'en apprendre?... Vous lui tenez bien au cœur, reprit le Capitaine.... Elle est donc bien malheureuse, reprit Richard.... Elle a, répond le Capitaine, reçu quelque légère consolation. Elle avoit bien des reproches à essuyer; Mistriss Brown, sa tante, femme pleine de bonté & d'indulgence, l'en a défendue. Qu'elle sorte de la maison, cette fille sans sentiment, disoit Sir

Georges. Je la recevrai dans la mienne, disoit la bonne tante.... Je la déshérite, ajoutoit le Baronnet.... Elle aura tout mon bien, répondoit la Dame.... C'est une ordure, c'est une horreur, disoit Milady Nettling, je ne puis la voir. Et moi, répondoit la tante, je ne pourrai la voir assez. Je la chasse de chez moi, crioit le Baronnet. Et moi, disoit Mistriss Brown, je l'emmenerois sur le champ à ma Terre, si on pouvoit la transporter sans risques.

Elle est donc malade ? s'écria Richard, d'un air allarmé.

Tout est calmé, dit le Capitaine, elle fait mieux. Elle suivra sa tante. Déjà elle n'est plus obsédée par son pere & par sa mere. Ils sont partis tous deux pour une de leurs Terres, dans le Comté de Derbent ; & je me trompe fort, ou les plus grandes inquiétudes de Miss Dorothée roulent aujourd'hui sur l'incertitude du sort de son pauvre Richard.

Cette chere Miss, dit Richard ; elle m'aimeroit ! elle s'inquiete pour moi ! ah ! Monsieur, vous voulez me flatter.... Mais

dites-moi... Je ne puis vous en dire davantage, ma chere Bekit, dit le Capitaine, en s'éloignant un peu d'un air distrait, & paroissant arrêter ses regards sur quelque chose qui se passoit dans la cour de l'Auberge. Le compagnon de voyage du Capitaine & de Richard y parloit à ce jeune homme éploré, que le dernier avoit vu à la porte du fallon, lors de son entrée à l'Auberge. Cet homme, Domestique en apparence du Capitaine, abandonnant la conversation dont il étoit occupé, monte dans la chambre, & vient avertir la jeune Miss & son pere qu'on va leur servir à dîner.

Tom, lui dit le Capitaine, quelle raison a ce jeune homme de se désoler ?

C'est, répondit Tom, le fils d'un Fermier du voisinage. Pendant l'absence de son pere, il a pris un cheval de la Ferme pour aller voir une course à Culliton. En revenant, un voleur le rencontre dans un sentier creux & détourné, à un mille d'ici, le force à changer de surtout avec lui, & lui enleve le cheval. Le jeune homme n'ose retourner chez son pere.



Tom, dit le Capitaine, le voleur ne favoit pas le mérite du furtout dont il s'est défait. Dites au jeune homme de fouiller au fond de la poche droite, il y trouvera une bourse & des guinées, dont la vue consolera son pere de la perte d'un assez mauvais cheval.

Tom descendit avec précipitation, & bien-tôt après le Capitaine & Richard, par la fenêtre, furent témoins de la joie excessive du Payfan, à la vue du trésor qu'on venoit de lui découvrir. C'étoit en apparence une vingtaine de guinées. Pendant qu'on examinoit cette scene, le dîner fut servi. On mangea, & on se remit en route.

A rendre compte de la situation de l'esprit de Richard, de ses idées, de ses réflexions, de ses imaginations, de ses surprises, on tomberoit dans la monotonie. La petite troupe, après avoir marché lestement, arriva le soir à Bridgwater. Richard, à peine remis de la fatigue occasionnée par un violent accès de fièvre, & quatre jours de diete, témoigna de l'inclina-

tion pour le repos; il fut décidé que la marche seroit suspendue le lendemain. Dès le même soir, Tom, ce Domestique apparent du Capitaine, fut envoyé, on ne fait où, sous prétexte d'une commission dont le Maître se réserva la connoissance.

Des François, prisonniers de guerre, remplissoient l'Auberge où le Capitaine & sa fille prétendue étoient descendus. Il y avoit parmi eux un Enseigne de vaisseaux, deux Gardes de la marine, un Chirurgien & deux Pilotes. Ces étrangers trompés par le déguisement de Richard, & frappés des agréments de sa figure, en le voyant, s'écrierent assez haut pour être entendus de lui: voilà une très-jolie Miss. Le Capitaine & Miss Bekit parurent ne point faire attention à un compliment indirect fait en langue étrangere, & peut-être assaisonné d'une exclamation tant soit peu marine. Richard se coucha, & dormit la grasse matinée. Le Capitaine sortit de très-bonne heure.

Vers les onze heures, Richard venant

de se lever, aidé par une fille de l'Auberge, cherchoit à donner de la bonne grace à son ajustement, lorsqu'on entendit beaucoup de bruit dans la maison. Les Officiers François y rentroient en jurant. La populace les suivoit, & leur jettoit des pierres. Ils ferment la porte sur eux. Bientôt après un Connétable, armé de son bâton, l'assiege, frappe à grands coups, & ordonne d'ouvrir de la part de la Justice. L'Hôte vouloit obéir; les François l'en empêchoient. En-dedans, en-dehors de la maison, c'étoit un vacarme épouvantable.

Richard, curieux de son naturel, sortit de sa chambre, & demanda en françois aux prisonniers, le sujet de la dispute. Ceux-ci, charmés de trouver une Demoiselle Angloise instruite assez pour les entendre, répondirent, *des gens du Peuple nous ont insultés & frappés mal à-propos, nous les avons repoussés. Il est étonnant qu'on se soit porté contre nous à de tels excès; nous sommes sous la sauve-garde du Gouvernement: on veut sans doute pousser*

*plus loin l'insulte ; mais , avant de le souffrir , nous nous ensevelirons sous les ruines de la maison. En disant cela , ils s'armoient de leurs épées , & déliberoient s'ils feroient , ou non , une sortie sur la canaille.*

Richard ignoroit le fond de l'aventure , n'entendoit rien au droit des gens , & ne fut à qui donner raison. Il voyoit beaucoup de colere & de résolution endedans de la maison ; il mettoit la tête à la fenêtre , & distinguoit un homme de bonne mine , simplement vêtu , animé de fureur , & excitant celle de la populace. *J'en aurai vengeance , crioit cet homme : J'irai au Juge de paix , à l'Amirauté , au Parlement , au Roi. Qu'on enfonce la porte , qu'on démolisse , s'il le faut , la maison.*

Le désordre étoit extrême , & le danger assez grand pour les deux partis. Tout-à-coup le Capitaine Senti paroît dans la rue , il aborde d'un air honnête l'homme qui haranguoit la foule & le Connétable.

M. Or-

M. Orchard, leur dit-il, & vous Monsieur l'Officier de paix, les personnes que vous prétendez arrêter ici par violence, sont des Prisonniers de guerre dignes de vos égards. S'ils vous ont offensés, s'ils ont troublé le bon ordre, s'ils doivent des réparations, des dédommagements, je les connois, & me rends caution pour eux de dix mille livres sterlings. S'ils doivent aller chez le Juge de paix, ils y viendront avec moi sans contrainte. Faites écarter la foule. Dès que je serai entré dans la maison, la porte s'en ouvrira pour vous; & lorsque vous vous serez instruit de l'affaire, vous vous saurez gré d'avoir observé les ménagements que je vous conseille.

Le Connétable se tourne vers M. Orchard. Monsieur, lui dit-il, il y a dans dix mille livres sterlings de quoi payer bien des têtes cassées, & remplir toute l'étendue des dommages & intérêts prononcés par un Jugement. Ce Monsieur, en montrant le Capitaine Senti, parle en honnête homme qui fait les loix du Royau-



me , & comme Officier de Justice , j'opine que vous devez vous tranquilliser , & le laisser faire.

M. Orchard fut obligé de déférer à l'avis du Connétable : celui-ci fit un signe de son bâton & un cri. La populace entend le signal , s'écarte , & le Capitaine se présente à la porte , qui lui est ouverte sur le champ. Il aborde les Officiers François d'un air aisé , & leur adressant la parole dans leur langue , avec une facilité surprenante : Messieurs , leur dit-il , un homme d'honneur , un des plus riches Fermiers des environs , se croit offensé par vous ; je connois votre innocence , & puis la faire connoître ; mais il faut l'en convaincre lui-même , & mettre l'Officier de Justice en état de faire son rapport. Tous deux sont disposés à entendre raison , & vous leur devez , par égard pour votre repos , les éclaircissements qu'ils desirent.

Les Officiers François se rendent à des propositions aussi raisonnables. La porte s'ouvre. M. Orchard & le Connétable

sont admis. On les fait asseoir, & le Capitaine Senti entre en matiere.

De quoi vous plaignez-vous, M. Orchard? Ces Messieurs n'entendant point notre langue, je me charge de répondre pour eux.

Ces François, reprit le bon Fermier, rencontrent une de mes filles au sortir de l'Eglise, comme elle traversoit le pré pour se rendre à la maison, ils sont trois: ils l'insultent. Quelques jeunes gens du Village surviennent, & veulent prendre la défense de ma fille, on les a assommés. Pendant ce temps, on a vu un camarade des agresseurs enlever mon enfant.... Je fors de l'Office, j'apprends ces outrages....

Calmez-vous, M. Orchard, dit le Capitaine, votre fille n'a point été insultée; elle n'est point enlevée. Ces trois Messieurs ayant chacun un bouquet, se sont trouvés sur son passage, lui ont fait la politesse de le lui offrir: elle s'en défendoit; ils n'entendoient pas son langage: elle ne comprenoit rien au leur. Pendant une conversation aussi mal suivie, cinq jeu-

nes gens de la Paroisse se sont avancés, ont attaqué ces Messieurs, en ont été bien reçus : votre fille effrayée étoit prête à se trouver mal, un honnête Anglois est venu lui offrir le bras, & l'a reconduite chez vous ; elle y est. L'origine de la dispute, les trois bouquets, sont encore sur le champ de bataille.

Vous m'assurez cela, Monsieur, dit le Fermier au Capitaine ? Oui, Monsieur, répond celui-ci, & je m'offre pour caution de la vérité de mon rapport. En ce cas, reprit le Fermier, ceux qui ont été maltraités peuvent aller chercher des dédommagements où ils voudront, & faites agréer, je vous prie, à ces étrangers, les excuses que je leur fais de m'être prêté aux emportements de quelques étourdis de ma Nation. Vous voudrez bien ensuite m'accompagner chez le Juge de paix avec le Connétable, pour arrêter les suites de cette affaire.

Pendant la négociation, les Officiers avoient les yeux attachés sur le Capitaine & le Fermier ; ils ne concevoient rien à

la conversation ; mais ils voyoient la physionomie de M. Orchard se calmer comme par degrés, tandis qu'il regnoit un air de mécontentement sur celle du Connétable. Le Capitaine s'approche des François : tranquillisez-vous, Messieurs, leur dit-il, le tumulte est appaisé. M. Orchard reconnoît son tort, & vous prie d'oublier la part qu'il a prise à l'insulte dont vous avez droit de vous plaindre. Les François firent une inclination à M. Orchard, il la leur rendit, & les trois Anglois sortirent.

Richard, seul témoin de l'aventure, (l'intelligence des deux langues l'avoit mis à portée de n'en pas perdre un mot,) resta avec les étrangers. Le plus âgé des trois s'approcha de lui : aimable Miss, lui dit-il, nous ne comprenons que la moitié de ce qui se passe ; mais, selon toute apparence, nous avons les plus grandes obligations à M. votre pere. Convenez-en : il parle un françois trop pur, il montre trop d'inclination à nous servir, il est François lui-même.

*Il vient de faire le devoir d'un véritable Anglois*, répliqua Richard : *Il l'est sans doute.* Cette réponse coûta quelque chose à sa franchise. Plus il voyoit le Capitaine, & moins il parvenoit à le définir. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorsque celui-ci rentra dans l'Auberge. Miss, dit-il à la fausse Bekit, prenez votre chapeau & vos gants : l'honnête M. Orchard nous engage à dîner, & nous y allons.

L'air sérieux du Capitaine & la tournure de la proposition déconcertèrent presque Richard. Assurément, Monsieur, répondit-il, fait comme je le suis, vous ne devriez pas chercher à me montrer : quel personnage voulez-vous que je joue parmi des inconnus ?

Celui, répondit le Capitaine, d'une jeune personne sans usage du monde & sans maintien, que tout embarrasse ; celui de ma fille, enfin. Vous avez bien des dispositions à le remplir ; mais vous avez besoin de vous y perfectionner. Je ne suis pas mécontent de la façon dont vous vous êtes conduite hier dans le chemin,



& ce matin dans cette Auberge; mais il faut vous essayer sur un théâtre plus étendu, où l'on vous voie plus long-temps, & de plus près.

Richard, déterminé jusqu'à un certain point à se laisser conduire, obéit, sans faire d'autres représentations au Capitaine, & tous deux se rendirent au lieu de l'invitation.

Sous le plus grand air de simplicité, la maison de M. Orchard respiroit l'aïfance & même l'abondance; la candeur, la bienveillance étoient peintes sur la physionomie des personnes dont sa famille étoit composée. Mistriff Orchard & trois filles éblouissantes de fraîcheur de jeunesse & d'agrémens, viennent au-devant de Richard, & le préviennent par les embrassemens les plus affectueux; deux grands garçons nerveux & bien bâtis lui tirent leur révérence, d'un peu moins bonne grace, mais cependant avec une modeste assurance. On se met à table; on peut se figurer un repas fait à la campagne, chez un riche Fermier : plus

de propreté que de recherche & d'élégance; plus d'abondance que de goût; du bon cœur sans démonstration, des attentions sans ménagements, de la franchise sans ouverture, de la bonne humeur sans gaieté, des mets succulents sans être assaisonnés, de la biere du temps du Roi Jean, & de six sortes de poudings. On vouloit deviner les goûts du Capitaine & de Richard, & on les servoit sans relâche. La fausse Miss étoit l'objet des agaceries des jeunes Demoiselles, qui la regardoient comme leur compagne, & des œillades amoureuses des jeunes gens, qui la trouvoient fort à leur gré. Le repas fini, M. Orchard & ses fils demeurèrent à table avec le Capitaine; Mistriss Orchard & ses filles conduisirent Richard dans une autre chambre, où on avoit dressé un cabaret chargé de liqueurs.

Quand les femmes se crurent seules entre elles, les filles de Mistriss Orchard, jusques-là retenues dans les avances qu'elles avoient faites à Richard, se livrerent un peu davantage, & lui firent les caresses

fes les plus vives, les plus capables de le flatter. La situation de la fausse Miss étoit très-embarrassante : l'ingratitude n'étoit point dans son caractère, & la bienfaisance vouloit qu'il rendît honnêteté pour honnêteté. S'il se livroit un peu, il craignoit bien-tôt de se livrer trop. Les objets étoient agréables : il se voyoit au moment de repousser ou de fuir. Heureusement MM. Orchard & le Capitaine entrèrent. L'ainé apportoit un violon, & le cadet un tambourin ; on proposa de danser, & le Capitaine Senti ouvrit le bal avec Madame Orchard, & dansa l'horn-pipe, avec les graces d'un homme de Cour, le feu, la légèreté, la force d'un jeune homme. M<sup>lles</sup>. Orchard firent admirer à leur tour leurs graces naïves. Tout alloit bien, lorsque l'ainé de la maison vint prier Richard à danser ; celui-ci s'en excusoit sur son ignorance. Allons, Bekit, disoit le Capitaine, vous n'avez jamais dansé ; mais la compagnie est remplie d'indulgence. Il faut, ma fille, savoir s'amuser, & contribuer à l'amusement des

autres. On a d'abord mauvaise grace ; on ne fait ce qu'on fait : ensuite on se perfectionne par l'exercice. Faites deux tours de chambre ; écoutez la mesure, & figurez. Richard ne put se dispenser d'obéir. Il s'en acquitta mal. Par-tout ailleurs on auroit ri. Où il étoit, on lui fut bon gré de sa complaisance : elle lui valut les embrassements des Dames , & par-dessus tout , ceux du Capitaine , qui le ferroit dans ses bras avec une tendresse extraordinaire. L'heure du thé survint : on en prit, & on se sépara, en se promettant de ne jamais s'oublier.

Richard revenoit à l'Auberge avec le Capitaine. Je ne puis, lui disoit celui-ci, ma chere Bekit, trop applaudir à votre complaisance pour mes volontés : elle acheve de vous gagner mon cœur. Je vous aurois fait chanter tantôt ; mais vous vous en acquittez trop bien, & ce n'eût pas été une politesse obligeante pour nos Hôtes, de développer devant eux un talent aussi correct, dont ils ne sont pas à portée de faire l'école. J'ai

mieux aimé vous faire danser ; votre maladresse même a prouvé l'envie que vous aviez de leur être agréable.

Richard s'entendant toujours traiter de Bekit ou de Miss, dit avec douceur. Vous m'avez, Monsieur, habillé en fille : oubliez-vous que je ne le suis pas ; ces jeunes personnes tantôt....

Je vous entends, dit le Capitaine, elles vous auront mis dans l'embarras ; mais il faut des épreuves de cette nature pour vous préparer à de plus grandes. Quittez ce petit ton boudeur & mécontent, sur-tout ni de Monsieur, ni de Madame avec moi. Je suis votre pere, ou votre mere, selon l'occasion, & vous proteste, soit que je vous sois l'un ou l'autre, que le Ciel ne pouvoit vous en donner un plus tendre. Le Capitaine craignant d'avoir mortifié Richard par cette petite réprimande, l'embrassa avec une tendresse si marquée, que celui-ci en fut ému, & y répondit. Ils rentroient à l'Auberge. Un homme en uniforme aborde le Capitaine. Eh bon jour, lui dit-il, mon brave



Commandant. Ah! ah! c'est vous, Ser-  
gent? Oui, mon Commandant, c'est vo-  
tre serviteur Harry Baggot.... Je vous  
croyois à Bath, Baggot, on vous avoit  
donné un congé pour aller prendre les  
eaux.... J'y allois, mon Commandant.  
J'ai trouvé un de mes anciens camara-  
des, tenant taverne : il m'a proposé d'es-  
sayer de son cidre & de sa biere; je sens  
que je me rétablis : si cela continue, je  
laisserai couler l'eau à la mer.

Mais, Baggot, dit le Capitaine, on  
vous a envoyé votre congé absolu à Bath.  
Vous êtes libre désormais. Votre dé-  
compte est fait; votre argent consigné à  
l'Amirauté : vous pouvez le recevoir sur  
votre quittance. La somme est honnête,  
Baggot, & vous mettra en état de vous  
établir avec agrément, dans quelque en-  
droit de l'Angleterre que vous vouliez  
choisir.

Que le Ciel vous en récompense mille  
fois! s'écria Baggot, dans l'enthousiasme  
où le mettoient tant de bonnes nouvelles.  
J'apprends que cette jeune Demoiselle

est votre fille ; puissiez-vous tous deux être comblés de bénédictions. Ah, Miss, pardonnez-moi la hardiesse, vous avez pour pere le plus brave, le plus digne Officier qui soit dans les Troupes.

Je suis, mon cher Baggot, dit le Capitaine, bien sensible à ces témoignages de votre amitié & de votre bon cœur ; puis se tournant du côté de Richard, ma fille, lui dit-il, je n'ai pas d'argent sur moi, donnez au Sergent de quoi boire à notre santé.

Richard regarda le Capitaine d'un air étonné ; mais, mon pere, comment donnerai-je de l'argent ? je n'en ai pas. Vous devez en avoir, ma fille, reprend le Capitaine : souvenez-vous de l'histoire de ce jeune homme que nous rencontrâmes hier, & cherchez dans vos poches.

Richard cherche, & parmi de petites nippes propres à l'usage d'une femme, dont il ne se croyoit pas possesseur, il trouve une bourse remplie d'or, assez bien nourrie, en tire une guinée, & la donne au Sergent. Celui-ci remercie &

prend congé. Richard, la bourse à la main, se tourne du côté du Capitaine; que ferai-je, Monsieur, de cet argent-ci?... Du bien, ma fille; je vous conseille de ne pas perdre une seule occasion : elles sont toutes précieuses.

Vous me choisissez donc pour votre Aumônier, dit Richard : je me tiens honoré de l'emploi, & m'en acquitterai.

Le lendemain le Capitaine & son Eleve partirent de grand matin. Le jour se passa sans événement. Le soir ils s'arrêtèrent dans un petit Village. Un Bouchon, en assez mauvais ordre, étoit le seul gîte où l'on pût y passer la nuit. Une chambre unique, un lit qu'il faut partager, en font toutes les ressources. Après un léger repas, Richard, jeune, & peu fait à la fatigue, s'endormit sur le champ, & resta sur une oreille jusqu'à neuf heures du matin. Le soleil dardant alors sur son lit, le réveille; il ouvre les yeux, & ne voyant pas le Capitaine Senti à côté de lui, il écarte un peu le rideau, & le cherche dans la chambre. Le Capitaine n'y étoit pas.

Une femme, assise contre une table, le dos presque tourné au lit, dans un déshabillé lesté, & couverte d'un peignoir, faisoit sa toilette.

Richard surpris de cette apparition, s'avance doucement sur le pied du lit, pour regarder le nouvel Hôte admis à partager leur petit appartement.

C'étoit une femme entre deux âges, d'un air extrêmement noble, le tein uni & assez frais, sans beaucoup d'éclat, des cheveux beaux, parfaitement noirs, qu'elle paroissoit très-attentive à arranger; elle jetta, par hazard, les yeux sur le pied du lit, & vit la tête de Richard fortant entre les rideaux.

Elle se leve, vient précipitamment au lit; eh bien, dit-elle d'un air caressant & gai, d'une voix douce, comment ma petite Miss a-t-elle passé la nuit?

Richard ouvrant ses yeux de toute leur largeur, envisage la femme qui lui parle, l'examine pendant quelque temps, compare ce qu'il a vu à ce qu'il voit. Il croit reconnoître quelques traits de la Bohé-

mienne & du Capitaine , mais très-embellis. La taille semble plus haute, le maintien est tout autre : ce n'est plus la même action, le même jeu de physionomie.

Oh Ciel! dit-il, Madame, c'est vous. Encore Madame! reprend la femme en peignoir. Vous êtes une petite entêtée. Je suis votre mere aujourd'hui, & qu'il ne vous arrive pas de l'oublier. Levez-vous, venez m'aider : il faut acquérir de l'adresse, pour pouvoir par la suite être utile à soi-même.

Richard se leve, prend ses jupons, & vient montrer, en servant sa mere, plus de bonne volonté que d'expérience. La Dame, quoique décemment, lui laissa voir assez de chose pour le convaincre qu'elle étoit parfaite dans le sexe qu'il lui avoit plu d'adopter pour ce jour-là. Dès que la toilette fut faite, la Dame ordonne à Richard d'aller faire seller les chevaux : il obéit. Les Hôtes du Bouchon voyant la métamorphose opérée chez eux, en furent un peu surpris. Ils n'étoient pas en droit d'en demander compte : ils étoient



bien payés. Ils virent partir les Dames sans rien dire, & leur souhaiterent un bon voyage.

Richard n'avoit pas le loisir de s'ennuier en route. N'eût-il pas eu le cœur rempli d'une grande passion, les actions & les métamorphoses de son guide, leur lien, si difficile à comprendre, avec le bien qu'on lui permettoit d'espérer, eussent fourni une matière suffisante à ses rêveries.

Il falloit qu'on le conduisît par des chemins bien détournés; l'endroit où on le fit arrêter ce jour-là pour dîner, étoit encore, pour l'apparence & les commodités, au-dessous du gîte mal-aisé où ils avoient passé la nuit.

Richard descendu de cheval, étoit assis seul dans une chambre assez grande, mais où tout étoit en désordre. La Dame s'étoit écartée, sous quelque prétexte.

Trois hommes d'assez mauvaise mine, du fond d'un cabinet où ils sont attablés, voient la fausse Bekit, se levent, viennent à elle; l'un lui dit qu'elle est jo-

lie; l'autre la prend par le menton; le troisieme veut lui faire une careffe un peu vive. Richard se défend, crie, & donne un soufflet à l'insolent : tous trois peu rebutés par ses rigueurs, s'achar-  
noient sur lui, quand la Dame arrive.

Ces trois hommes avoient l'épée au côté, la Dame tire du foureau la premiere des trois qui lui tombe sous la main, & frappe à grands coups sur ceux qu'elle appelle les ravisseurs de sa fille. Un des trois bandits se retourne pour lui faire tête; elle croise le fer qu'on lui oppose, & d'un coup de fouet désarme son adverfaire.

Ce trait de vigueur a suspendu les attaques tournées contre Richard. La Dame, l'épée haute, a l'air de Médée en fureur : ses yeux étincellent; elle prononce, d'un son de voix rauque & élevé, des paroles dont le sens est inconnu : le son même en est effrayant. Les trois hommes, la terreur peinte dans les yeux, la regardent, l'écoutent, sortent avec précipitation, regagnent leurs chevaux atta-

chés près de là à une palissade , prennent le galop , & disparoissent.

La Dame fort un moment , va dire quelques paroles à l'Hôte du Bouchon , & rentre d'un air aussi tranquille , que s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire ; Richard ne demandoit compte de rien ; l'usage de son guide n'étoit pas d'en rendre : on dîna , & on partit bien-tôt après , sans entrer en éclaircissement.

On ne doit point imaginer cependant , que nos deux voyageurs gardassent toujours le silence en marchant. Au contraire , la conversation étoit ordinairement suivie , nourrie & animée , dès que le terrain leur permettoit de s'approcher assez l'un de l'autre.

Les différentes productions de la nature étoient presque toutes inconnues à Richard : on lui détailloit avec complaisance les façons de les cultiver , de les multiplier , & leurs différents usages. On lui faisoit connoître avec soin les lieux qui se trouvoient sur le chemin , & si l'histoire les avoit rendus fameux , on rap-

portoit brièvement les actions auxquelles ils étoient redevables de leur célébrité; Richard, en écoutant, pensoit lire un des meilleurs Livres qu'il eût lu de sa vie.

Ils marchaient depuis deux jours dans des terrains difficiles; lorsque la Dame s'adressant à son Compagnon de voyage; voici, lui dit-elle, ma chere Bekit, la frontière du Pays de Galles, & nous touchons de près au terme de notre voyage. Ce soir je vous conduirai chez une Dame de la connoissance de votre bon ami le Capitaine Senti : vous savez que vous êtes sa fille; apprenez que je suis sa sœur. La bonne Galloise, chez laquelle vous allez trouver un asyle, a deux filles très-aimables : elles seront vos compagnes. Dans le commencement, elles ne comprendront rien à vos discours, & les leurs ne seront pas plus intelligibles pour vous; c'est un avantage dont vous connoîtrez l'utilité : il vous débarrassera de beaucoup de questions épineuses, si vous n'aviez pas le temps de réfléchir & d'arranger vos réponses. Quand les Dames pour-

ront vous entendre, elles vous demanderont bien des choses relatives à leur ami le Capitaine, à vous, à moi. Voici ce que vous pourrez leur répondre. Vous aviez perdu votre mere de très-bonne heure; emporté par son goût pour les voyages, ou par les devoirs du Service auquel il s'étoit attaché, votre pere avoit confié votre éducation à un honnête Fermier de Bridgewater, appelé William Orchard, & vous ne l'avez vu que fort peu. Vous ne me connoissiez pas davantage, moi qui suis sa sœur. Vos réponses doivent être courtes : évitez toute espece de confiance; votre bonheur dépend de votre discrétion. Le Capitaine Senti a eu l'attention de prévenir la Dame de notre arrivée, ainsi nous devons nous attendre à être bien reçues. Demain je vous quitte; cette séparation sera douloureuse pour moi, ma chere Bekit; mais je veillerai sans cesse autour de vous; cependant mes attentions vous seront inutiles, si vous ne veillez à votre tour sur vous-même. Vous pourrez vous ennuyer dans la



retraite où je vous ensevelis. Tant mieux, ma chere fille, il faut apprendre de bonne heure à souffrir cette espee d'affection de l'ame. On y est sujet dans les plus brillantes situations de la vie; & si on ne fait pas la supporter, on est toujours malheureux, & difficilement sage.

Vous aurez ici une occupation nécessaire: c'est d'apprendre la langue du Pays, pour parvenir à vous y faire entendre. Vous vous saurez gré, par la suite, d'avoir fait cette étude: &, comme votre temps ne se trouveroit pas suffisamment rempli, vous pourrez vous délasser en faisant de la dentelle. Les filles de *Mistriss Bullcock* entendent parfaitement ce petit travail: elles vous enseigneront avec plaisir. Vous acquerrerez en même temps de l'adresse, & prendrez une contenance habituelle, convenable à une personne du sexe.

Mais, Madame, interrompit Richard, d'un air un peu altéré, vous me parlez toujours de mon sexe de fille: le garderai-je encore long-temps?

Ecoutez , ma fille , reprit la Dame d'un ton fâché , il viendra peut-être un temps où vous serez au désespoir de ne l'être plus. Mais , Madame , dit Richard.... Mais Bekit , reprit celle-ci , je ne suis point Madame , avez-vous oublié que je suis votre tante , & croyez-vous , par vos indocilités , vos impatiences , vos aigreurs , me paroître plus digne de conserver le sexe dont je ne vous ai fait perdre encore que l'apparence ? Vous êtes à moi : vous êtes ce qu'il me plaît que vous soyiez , agissez pour m'obéir , & parlez pour me plaire.

Richard jetta les yeux sur la tante , & vit de la sévérité dans ses regards. Porté à la respecter , à lui déférer par inclination , par habitude , par instinct , il crut l'avoir mécontentée , & fut allarmé. La Dame craignant d'avoir poussé la réprimande un peu trop loin , lui jette les bras au col , l'embrasse de tout son cœur ; il lui rend ses caresses , & l'intelligence est rétablie.

On arrive chez Mistriss Bullcock ; c'étoit le nom de la Dame Galloise. Les vi-

sages, les habits, la langue, les usages, tout étoit neuf pour Richard. On accueillit la Dame avec beaucoup de respect, & lui, comme la fille du meilleur ami de la maison. Il eut une chambre commode; la mere & les filles s'étudierent à lui rendre leur compagnie agréable, & sa tante, en partant, lui laissa lieu de se flatter que sa nouvelle société ne lui pourroit être à charge, faute d'attention de la part des personnes dont elle étoit composée. Dès le lendemain, Richard se trouva seul au milieu d'un petit peuple tout Gallois; déjà lui-même en avoit l'apparence; une des filles de Mistriff Bullcock étoit de sa taille, on lui en avoit fait prendre les habits : il ne lui fut plus permis de les quitter.

Il est naturel de vouloir écouter les autres, & s'en faire entendre; on ne doit point s'étonner, si Richard s'appliquoit au gallois de tout son cœur. Ses progrès étoient rapides, & encore moins surprénants, l'esprit & la mémoire ayant été cultivés de bonne heure par l'étude. Au bout de quinze jours, il en savoit assez pour

ne se laisser manquer de rien ; quinze jours après , il pouvoit nommer par leurs noms tous les objets qui entrent dans le cercle des idées communes : bien-tôt il eût été en état de soutenir une conversation ordinaire. Cette application se joignant à l'apprentissage de la dentelle , remplissoit une partie de ses moments ; les rêveries , & quelques promenades solitaires autour de la maison , occupoient passablement le jour. Les nuits étoient plus longues ; il les passoit à rêver à Dorothee , à concilier les espérances qu'on lui donnoit de la voir , de la posséder un jour , avec les moyens extravagants employés par son guide. Peasant avec soin les actions dont il avoit été témoin , si quelques-unes lui sembloient extravagantes , & confondoient sa raison ; tout étoit beau , sage , noble , dans le petit nombre de celles dont il pouvoit être juge. Un desir ardent de le revoir étoit le résultat de ce combat de réflexions. Mistriss Bullcock & ses filles animoient sans cesse ce sentiment , en lui parlant tous les jours du Capitaine Senti , & témoignant leur

*Partie I.*

E



inquiétude de ne pas recevoir de ses nouvelles. Il pensa pouvoir tirer de ces Dames quelques lumieres , & leur demanda si leurs liaisons d'amitié avec le Capitaine son pere étoient anciennes. Il y a plus de dix ans, chere Miss, répondit Mistriss Bullcock, qu'un de ses amis & des nôtres, nous l'amena. Depuis, il nous a presque toujours regardé comme sa famille, le Pays de Galles, comme son Pays ; il nous a donné tous ses loifirs.

Mais, dit Richard, saviez-vous qu'il fût marié? ... Je l'appris il y a cinq ans, par occasion, reprit Mistriss Bullcock. Une Dame du voisinage, de figure revenante, d'un bon âge, bien accommodée de la fortune, veuve d'un Juge de paix, prit beaucoup d'inclination pour lui; il paroissoit avoir de l'estime pour elle. Je fus comme chargée de négocier cette affaire. Le parti étoit très-avantageux. Je fus surprise de l'éloignement de votre pere pour un semblable établissement: je le pressai, & ce fut alors, qu'en me demandant le secret, il m'avoua qu'il étoit



engagé, & avoit un enfant : j'ignorai même, ma chere Miss, si vous étiez fille ou garçon.

Vous connoissiez sa sœur, Madame ? reprit Richard. Non, répondit Mistriff Bullcock. Jamais homme ne parla moins de lui, de ce qui lui appartient, que le Capitaine. Ce n'est point par un effet de cette réserve de caractère naturelle à sa Nation, nous autres Gallois ne sommes pas plus ouverts, pas plus francs que lui, mais il s'oublie avec les autres, & semble se perdre entièrement de vue.

Trouvez-vous, ajouta Richard, des traits de ressemblance marquée entre ma tante & lui ?

Beaucoup, reprit la Dame ; elle est moins brune, a la physionomie plus ouverte ; mais si elle mettoit la perruque blonde de son frere un peu en avant sur le nez, ce seroit son portrait.

Richard, pour ne pas s'exposer à des questions embarrassantes pour lui, cessa d'en faire ; d'ailleurs, lui disoit-on rien de propre à l'éclairer ? Voici la conclusion

naturelle qu'il en tiroit. L'être singulier qui s'est chargé de me gouverner, a pris l'apparence d'un homme connu & très-estimé, pour me donner entrée dans cette maison; mais qu'y fais-je? A quoi peut aboutir ce stratagème?

Six semaines s'étoient passées de la forte, quand le Capitaine Senti surprit agréablement Richard & ses connoissances, par son arrivée imprévue. Richard ne s'avança point pour le recevoir, ne sachant si c'étoit le vrai ou le faux Capitaine. Bien-tôt ses inquiétudes se dissipèrent: un regard de connoissance, un coup-d'œil caressant le mirent à son aise. Le Capitaine, entouré de la famille, rendoit compte des raisons de son silence: des affaires embarrassantes, heureusement terminées, en avoient été la cause. Il venoit de rendre des comptes très-importants & relatifs aux emplois dont il avoit été chargé. Errant jusqu'alors dans les trois Royaumes, il s'étoit déterminé à asseoir sa petite fortune dans le Comté de Suffex, & venoit chercher sa chere Bekit pour

l'y conduire. Mistriff Bullcock lui reprocha avec amitié d'avoir choisi un séjour éloigné d'elle : il s'en excusa sur des raisons d'intérêts assez forts, & disposa les Dames à le voir partir le lendemain. La conversation étoit toute en gallois, & le Capitaine remarqua avec plaisir l'air d'attention & d'intelligence de Richard.

Le lendemain on se sépara avec des marques d'affection réciproques. Richard, dans la route, marchoit derrière le Capitaine, examinoit sa grace à manier un cheval, son air délibéré, militaire.

A quoi rêvez-vous, ma fille ? lui demande le Capitaine en langage gallois.

Avez-vous oublié l'anglois, Capitaine ? répondit Richard.

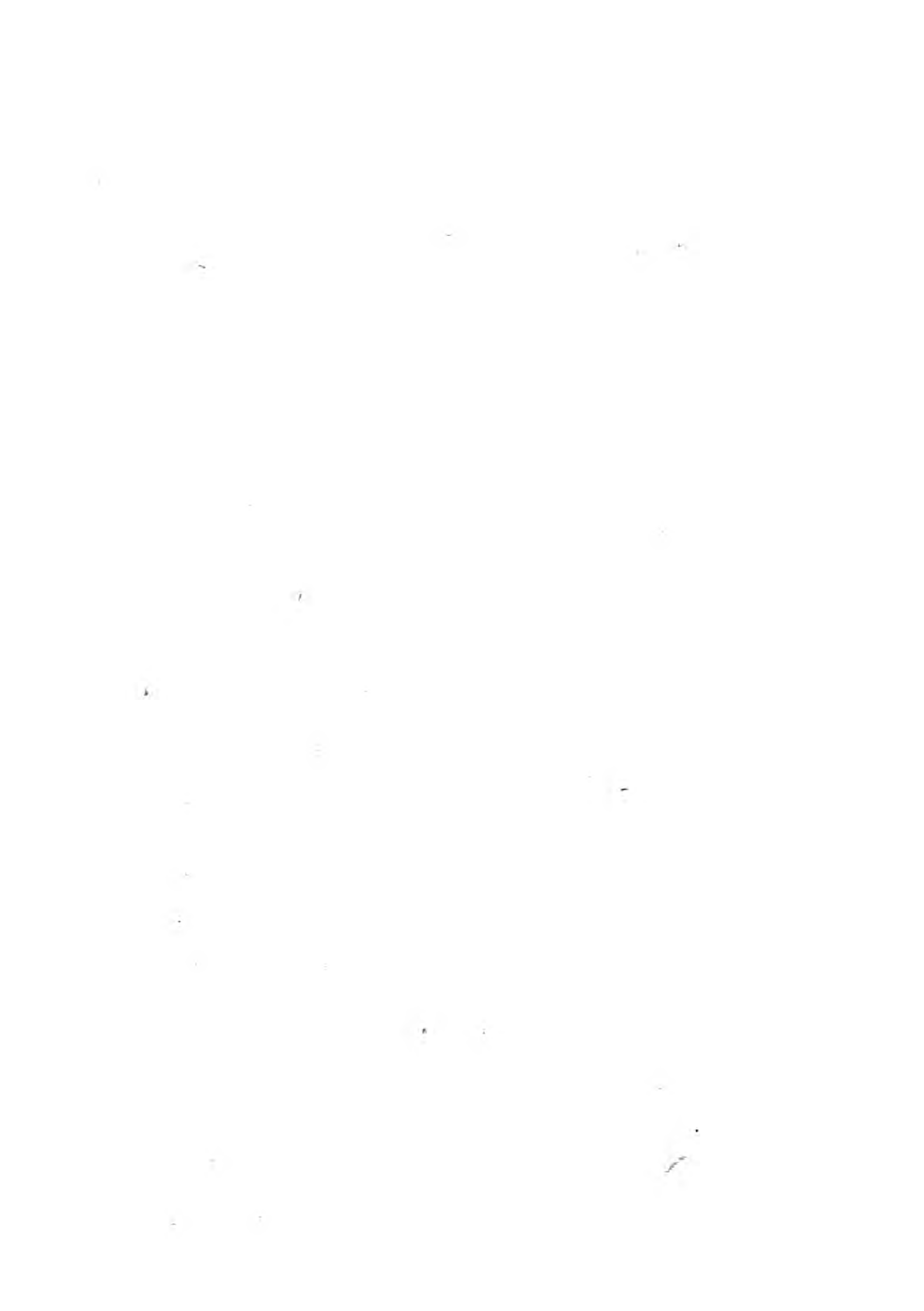
Non, reprit le Capitaine ; mais vous ferez bien de l'oublier. D'ailleurs, je puis être le Capitaine Senti tout court pour ceux dont je suis connu ; mais vous & moi, ma fille, ne nous devons-nous pas des noms plus tendres ?

Je vous demande pardon, dit Richard ; nous changeons si souvent ensemble de

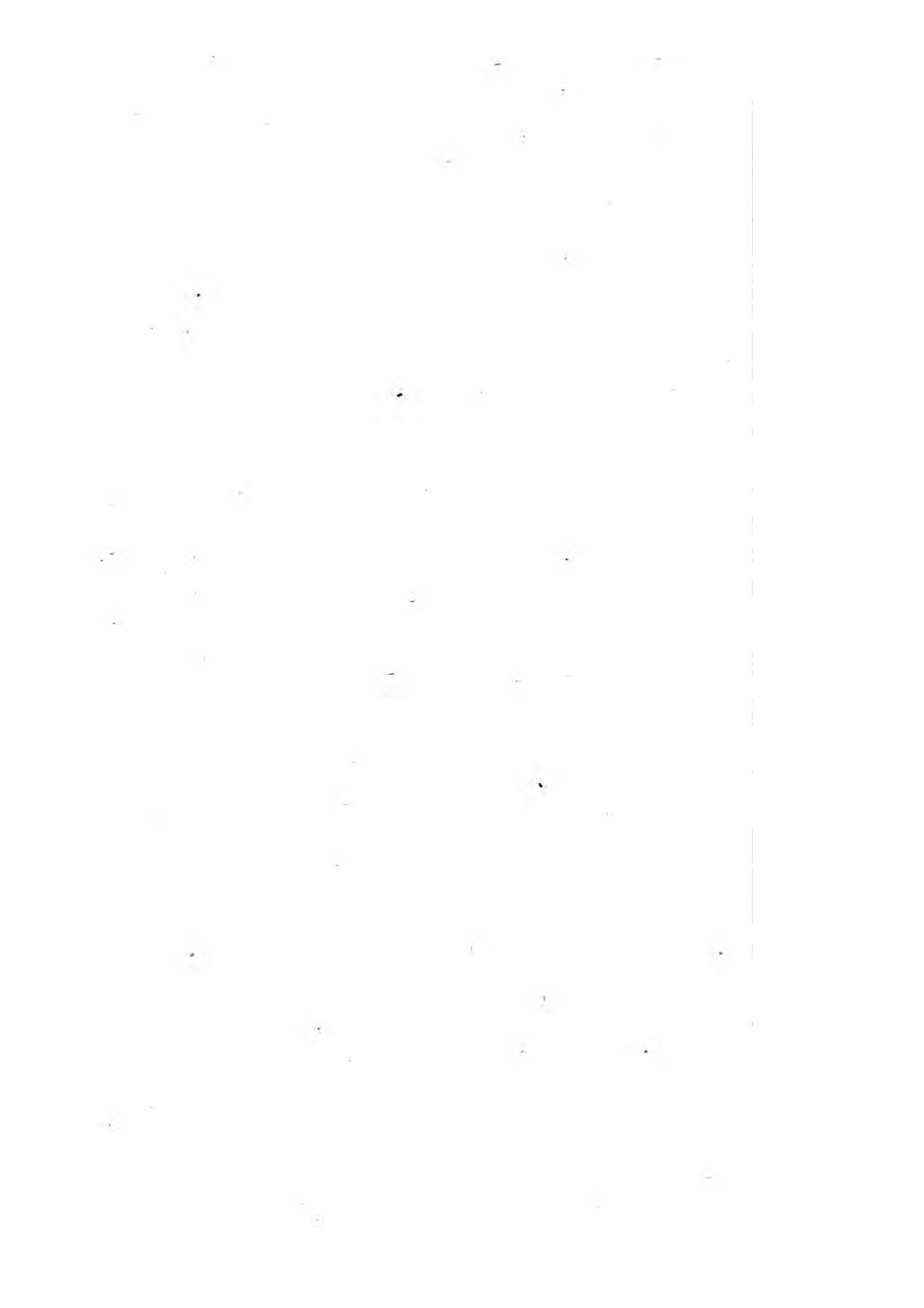
relation, qu'en vous parlant, j'oublie si je dois m'adresser à mon pere, ou à ma tante.

Je veux, dit le Capitaine, vous mettre à l'abri désormais de vos oublis & de vos distractions. Vous me verrez sous cette forme-ci jusqu'au moment où vous reprendrez un nouvel être. Alors je paroîtrai à vos yeux sous celle qui m'est naturelle : puissiez-vous, par votre bonne conduite, donner lieu à des heureuses transformations.

*Fin de la premiere Partie.*







# LE LORD

*IMPROMPTU.*

---

SECONDE PARTIE.

---



# LE LORD

IMPROMPTU,

NOUVELLE ROMANESQUE,

*Traduite de l'Anglois.*

---

SECONDE PARTIE.

---

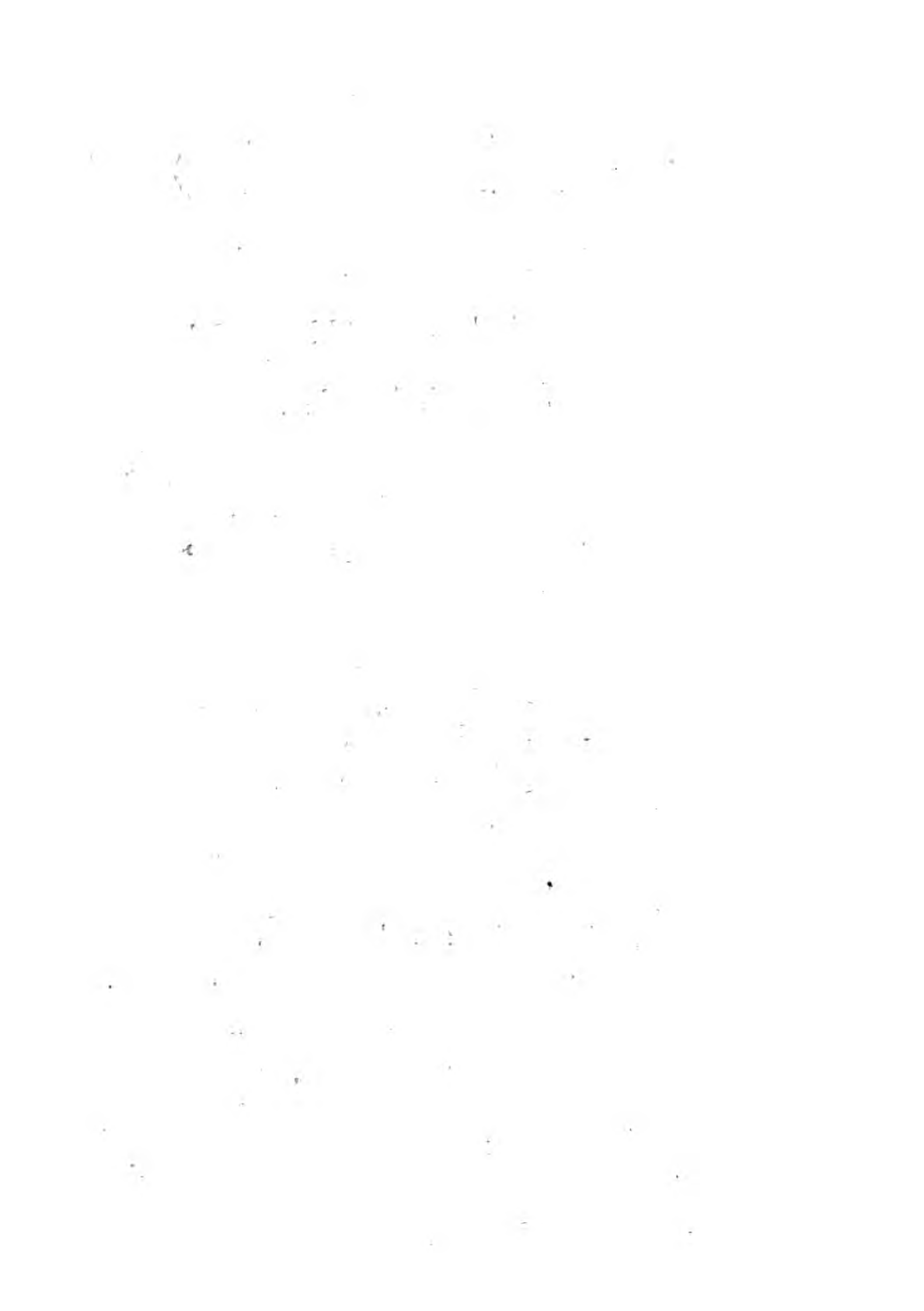


A AMSTERDAM,

Chez ARKSTÉE, & MERKUS.

---

M. DCC. LXVII.







# LE LORD

*IMPROPTU,*  
NOUVELLE ROMANESQUE.

---

## SECONDE PARTIE.

**N**Os Voyageurs arriverent au Comté de Suffex, sans aventures dignes d'être rapportées. Ils s'arrêterent dans un Village considérable, nommé Corntrée, à la porte d'un assez grand Château, vis-à-vis duquel le Capitaine avoit loué une maison petite, de peu d'apparence, meublée simplement, & avec propreté. Une Servante courte & robuste en composoit tout le domestique. Le Capitaine Senti

renvoya sur le champ ses chevaux, & le petit ménage fut installé.

Le lendemain Richard, à son réveil, trouva à côté de son lit un ajustement gallois neuf, complet, & du meilleur goût ; il le confidéroit : le Capitaine entra. Ma chere Bekit, lui dit-il, vous devez paroître ici une franche Galloise : le jargon que vous parlez est encore trop plein d'anglicismes ; il vous déceleroit : mais la décoration que vous allez prendre, rendra l'illusion parfaite. Je vais vous aider à arranger ce corps-de-jupe, à avancer ce beguin sur vos yeux & sur vos tempes. Votre physionomie conservera ce qu'elle a de piquant, votre taille ne perdra rien de son élégance : vous serez très-gentille, ma chere Bekit. Vous n'aurez plus de fatigues à prétexter maintenant ; prenez l'habitude de vous lever de bonne heure. Je vous fais l'Intendant de mon petit ménage : la pourvoyeuse attend vos ordres, & sur-tout parlez gallois ; s'il vous échappe une phrase angloise, je vous reconduis au Pays de Galles, & vous me

perdrez de vue pour fix mois. Votre gallois n'étant pas correct, la pourvoyeuse vous devinera à peu près; en tout cas je vous traduirai.

Richard, novice dans son nouvel emploi, s'acquitta d'abord assez mal du rôle de Maître de maison; mais habitué depuis deux mois à se plier à tout, il se mit au fait de son détail, & partagea son loisir entre ses occupations domestiques, & le tabouret à faire de la dentelle.

Le Capitaine sortoit & rentroit à ses heures réglées. Arrivoit-il à la maison? il venoit à Richard avec un empressement qui paroissoit toujours nouveau, & s'en séparoit avec un regret aussi marqué. Les attentions de sa part étoient portées à l'excès. Son humeur étoit toujours égale, mais il n'aimoit pas à être contredit. Si son élève lui faisoit des questions, il répondoit avec une patience & une complaisance infinie à toutes celles qui ne sortoient point des bornes prescrites à la curiosité du jeune homme, parloit volontiers de Miss Dorothée, & toujours pour

en donner des nouvelles consolantes, & se plaçoit à nourrir la douce espérance de la revoir un jour. Lui demandoit-on des choses relatives à la constitution du Gouvernement, & aux mœurs des différents Etats de l'Europe, à leurs usages ? on recevoit les réponses les plus satisfaisantes, les plus capables d'éclairer. Les idées étoient précises, les définitions courtes, les différences caractérisées ; mais quelquefois l'élève, ou par curiosité, ou pour embarrasser son Instituteur, cherchoit à jeter la conversation sur les sciences abstraites, sur les mystères de la nature. Ne me tentez point, Bekit, répondoit le Capitaine, d'un ton sérieux. Quand je saurois toutes les vérités, ce qui n'est pas de l'essence d'un être fini, je vous cacherois même celles que vous devez apprendre. Etudiez, arrachez, si vous le pouvez, des secrets à la nature, c'est l'unique moyen de devenir capable & judicieux : savant, vous ne pouvez pas l'être ; il seroit sans doute dangereux pour vous de le devenir trop. Après ce trait

de morale , le Capitaine quittoit le ton sévère, & retomboit dans le familier & le badin.

Un matin il rentra d'assez bonne heure avant dîner. Bekit, dit-il à Richard, il faut doubler notre ordinaire. Un de nos amis vient dîner avec nous; vous m'aidez à lui faire nos honneurs. C'est le Ministre de la Paroisse : un galant homme; il aura de la peine à entendre votre gallois; mais je vous servirai d'Interprete; du reste, il parle anglois comme vous & moi, vous ne perdrez rien de ce qu'il dira. Peut-être vous étonnera-t-il beaucoup, Bekit, mais soyez maîtresse de vous-même. Réglez votre attitude, vos mouvements. Je jugerai, par la façon dont vous allez vous conduire, du fond que je puis faire, pour la suite, sur votre prudence : ayez attention sur-tout à paroître moins froide à mon égard. Vous êtes du Pays de Galles, on y respecte ses parents, mais on les aime encore davantage. Après cette courte instruction, Bekit préparée à quelque chose de nou-



veau, alla donner ordre à son ménage, & le Ministre arriva pour l'heure du dîner.

Il s'appelloit M. Jackmann, homme qui tiroit sur sa cinquantaine, d'assez bonne mine, de peu d'esprit, mais ayant d'ailleurs l'apparence d'un honnête homme, & d'un bon Ecclésiastique. Il avoit beaucoup d'appétit, & parla peu pendant le repas ; cependant il laissoit de temps en temps échapper des regards du côté de Bekit : elle baissoit les yeux, déjà couverts de son beguin gallois : cependant il en admira la beauté, & en fit compliment au Capitaine. Ensuite il demanda à la jeune Miss, si c'étoit par attachement pour la façon de se mettre dans son Pays, qu'elle ne s'habilloit point à l'angloise. Bekit crut devoir répondre qu'elle suivoit moins son propre goût, que celui de son cher pere. La réponse étoit en gallois, mais assez mêlée d'anglois, pour pouvoir être entendue du Ministre, à peu près.

Bekit vous trompe, mon cher Pasteur, dit le Capitaine ; elle quittera la

mode de son Pays , lorsqu'elle parlera bon anglois. Bekit ne répondit rien , & la conversation tourna sur d'autres objets.

Vous avez bien fait , Capitaine , disoit M. Jackmann , de venir vous établir dans ce Village. La situation en est charmante , l'air y est sain , le terrain fertile , le Peuple y est bon , vous ne pouviez mieux choisir un séjour dans toute l'Angleterre , pour y manger agréablement votre demi-solde. La Dame du lieu , Mistriss Brown , veuve d'un homme de distinction , est une femme respectable à tous égards. Je vous en ferai faire la connoissance. Nous avons déjà parlé de vous : elle m'a même chargé de l'excuser , sur ce qu'elle n'a pu vous rendre votre visite ; elle est incommodée depuis quelques jours. Elle vit d'ailleurs dans une grande retraite , & presque vis-à-vis de Miss Dorothée Nettling , sa niece , que les suites d'une aventure assez ridicule ont forcée de se jeter dans ses bras.... Vous en aurez oui parler , Capitaine : cette affaire a fait beaucoup de bruit.

Non , répondit le Capitaine , je suis très-peu instruit des aventures de la Contrée....

Oh , il faut que je vous raconte celle-ci , reprit M. Jackmann ; elle est singulière : je la tiens de Mistriss Brown ; elle s'est passée sous ses yeux.

Milady Nettling avoit un Laquais beau comme un Ange , chantant à ravir. Le Laquais & Miss Dorothée faisoient tous les jours de la musique ensemble ; il paroïssoit regner entre eux beaucoup d'intelligence. Sir Georges crut avoir surpris son Laquais faisant violence à sa fille. Il tira l'épée , fit un vacarme étonnant , ordonnant à tous ses gens de monter à cheval pour courir sur le ravisseur , qui , dit-on , s'étoit évadé. Un grand Seigneur , venu de Londres exprès pour épouser Miss Dorothée , s'en retourna comme il étoit venu. La jeune personne étoit dés-honorée ; le croiriez-vous , Monsieur ? ce Laquais , ce galant , ce ravisseur étoit.... (il montrait du doigt Bekit) étoit aussi dangereux que cette jeune Miss : c'étoit une fille.

Une fille! reprit le Capitaine, en a-t-on des preuves? Ne dites-vous pas qu'il s'étoit sauvé?

Mille preuves, reprit le Pasteur, cent mille preuves plus claires que le jour. Mistriff Brown elle-même les a vues, les a tenues dans ses mains; le Château, les domestiques, tous les Payfans des environs en sont convaincus. C'étoit la fille de Tom Cawsson, un riche Particulier du Comté de Kent: il est venu la réclamer, l'a conduite chez lui.... C'étoit une fille, vous dis-je: c'en est encore une, à moins qu'elle ne soit mariée. La réputation de Miss Dorothee est parfaitement rétablie, & tout le monde a blâmé le Baronnet de ses vivacités & de son indiscretion.

Rien n'est plus singulier, dit le Capitaine. Il faut étouffer de rire, dit le Ministre.... Miss Bekit ne rit point! peut-être ne m'a-t-elle pas entendu?... Pas tout-à-fait, dit le Capitaine; mais je lui expliquerai l'aventure, & elle en rira à son tour. En finissant ce propos, le Mi-

nistre acheva de vuidier une bouteille d'excellent vin, se leva de table, & sortit.

Richard étoit demeuré stupéfait, la bouche béante. Quoi, dit-il en anglois, dès qu'il se vit seul avec le Capitaine, Dorothee est à Corntrée! elle croit que je suis une fille! on lui en a donné des preuves plus claires que le jour.... C'est vous, Monsieur, qui m'avez joué ce tour, vous avez aposté quelque fantôme....

Doucement, doucement, Bekit, reprit le Capitaine; vous en êtes aux invectives, & vous oubliez le gallois & mon nom. Jusqu'ici j'ai été plus sage que vous; pourquoi doutez-vous de moi? Votre maîtresse est à Corntrée: vous êtes à deux pas d'elle, vous respirez le même air, & vous vous plaignez. Sa réputation étoit compromise, & peut-être perdue; elle étoit brouillée avec toute sa famille, & exposée, pour l'amour de vous, aux chagrins les plus amers: d'un coup de baguette j'ai changé la scène, j'ai mis les rieurs de son côté, & fait tomber le ridicule sur ceux qui méritoient plus qu'elle



d'en être chargés. Je l'ai même vengée du Lord Scarecrew : il est bien mortifié aujourd'hui de l'avoir aussi légèrement dédaignée.

Elle me croit fille, ajoutoit Richard...  
 Je ne trompe, répondit le Capitaine, que ceux que j'ai intérêt de tromper; supposez qu'elle eût cette opinion, elle ne seroit pas tout-à-fait déraisonnable, vos impatiences, votre humeur m'engageroient bien-tôt à la justifier. Persuadez-vous qu'il m'est aussi facile de vous faire ma fille, comme de me faire votre pere. La punition seroit forte, & vous ne me pousserez point à ces extrémités. Je veux vous trouver plus docile, être content de vous, vous rendre heureuse. Cessez de vous inquiéter, quand je veille pour vous. Prenez votre tabouret : achevez ce réseau de dentelle. Je fors, & ne veux pas trouver à mon retour la trace d'humeur la plus légère. Le Capitaine sortit en effet : Richard prit son ouvrage, sans savoir ce qu'il faisoit, ce qu'il devoit espérer ou craindre.

Tout avoit plu au Ministre dans la mai-

son du Capitaine, ses façons, sa table, son vin, & sur-tout les beaux yeux de Bekit. Tant d'attraits l'attiroient vers le petit ménage, qu'il s'y rendit bien-tôt familier; & pour devenir utile & intéressant, s'il étoit possible, il proposa d'enseigner l'anglois à la jeune Galloise. Le Capitaine fit très-sérieusement part à son pupille des bonnes intentions du Pasteur: celui-ci s'en défendoit, comme d'une étude inutile; il favoit mieux l'anglois que son Instituteur prétendu. Apprenez toujours, ma chere Bekit, disoit le Capitaine; dans le monde, si l'on ne veut désobliger personne, on est tous les jours dans le cas de se laisser enseigner les choses que l'on fait, par des gens qui les ignorent. Richard n'osant persister dans son refus, devient malgré lui l'écolier du Ministre. La leçon étoit longue & pesante, car il falloit affecter une grande ignorance. Cependant le Maître étoit facile à tromper. S'il échappoit à Richard de prononcer un mot d'une maniere trop correcte pour un commençant, le Précepteur re-

gardoit cette mal-adresse dans l'exécution du rôle, comme un progrès rapide, en attribuoit au moins la moitié de ce succès prétendu à sa propre suffisance. Il redou- bloit de zèle pour presser les études, & fût devenu insupportable, s'il n'eût parlé souvent des personnes du Château. Pen- dant plusieurs jours il en avoit donné des nouvelles assez indifférentes; mais il en apporta un matin qui pensèrent mettre Richard au désespoir.

Sir Archibald Hottwell, Chevalier Ba- romet très-riche, ami de la maison de Mistriff Brown, arrivoit de ses voyages. C'étoit un homme de bonne maison, un Cavalier très-aimable : il étoit amoureux de Miss Dorothee; la tante favorisoit ou- vertement cette inclination, & les deux familles, de concert, pressoient une al- liance également convenable aux deux partis.

Richard déconcerté par ce récit, se fût trahi par une exclamation, si le Capitai- ne, attentif à ses mouvements, ne l'eût rassuré d'un coup d'œil. Le Ministre ter-

mina sa visite, & donna lieu, par sa retraite, aux explications.

Voilà le terme de mes espérances, disoit Richard. Je serai venu dans cette ridicule mascarade pour être témoin du mariage.... Et qui suis-je, après tout, pour disputer le cœur d'une personne riche & charmante, à un homme brillant de tous les avantages de la nature & de la fortune ?

Vous êtes, reprit le Capitaine, une petite Galloise très-inquiete, très-défiante, toute entière à vos premiers mouvements. Un mariage projeté est-il achevé ? Sur ce pied, je dois vous appeller Mistriss Jackmann, car mon ami le Ministre m'a proposé de se donner à vous avec cent livres sterlings de rente, dont il jouit de son patrimoine, deux cents livres qu'il retire de son Bénéfice, les bijoux, la garde-robe, & tous les effets de feu Madame Jackmann. Mistriss Brown, Miss Dorothée, tout le monde desire cette union ; vous me feriez presque souhaiter qu'elle eût lieu ; cependant vous croyez-vous mariée ?

M. Jackmann m'épouser ! moi ! & vous l'entretenez dans cette idée !

Je ne le flatte point, reprit le Capitaine, je ne le désespere point. Je suis bon père, & ne veux pas forcer votre inclination....

Mais, dit Richard, me proposez-vous sérieusement de me marier avec cet Ecclésiastique ?

Je vous propose, dit le Capitaine, de ne rien croire légèrement, d'en user obligamment avec les personnes dont les vues nous font honneur. M. Jackmann prêche demain, & nous invite à venir l'entendre : nous lui devons cette marque d'attention.

L'heure du Sermon arriva. M. Jackmann vint chercher Bekit & son père pour les placer, à ce qu'il disoit, de la manière la plus avantageuse. On s'arrêta à la porte d'une Chapelle ; on entre ; on fait asseoir Richard : il étoit, sans le savoir, dans le Château. Il leve les yeux : Miss Dorothée, dans une Tribune en face de lui, est le premier objet qu'il apper-



çoit. Elle étoit belle comme un Ange. Un Cavalier, qui ne lui cédoit en rien du côté des avantages extérieurs, étoit assis derrière elle, & lui parloit.

Que la fausse Galloise fut déconcertée à ce spectacle imprévu ! Que de passions s'élevent dans son ame ! l'amour, la jalousie, la crainte d'être reconnue..... Le Capitaine, attentif à tout, lui serre la main, lui parle à l'oreille, lui ordonne de prendre courage. L'Office étoit commencé, les Dames étoient à leurs prières, & Richard eut le temps de se remettre, avant de devenir l'objet de leur attention ; mais il ne put éviter les lorgnées de Sir Archibald. Ce Cavalier profite d'un intervalle entre l'Office & le Sermon, se penche à l'oreille des Dames, & leur montre la Galloise : bien-tôt toute la Tribune a les yeux de ce côté.

Ce qui n'étoit qu'un objet de curiosité pour Mistriss Brown, en devint un de surprise & même de saisissement pour Dorothee. La ressemblance la frappa. Ne se croyant point observée, elle ne

détourna point les yeux de dessus Richard ; éloignée de soupçonner que ce pût être lui-même, elle ne revenoit point de l'étonnement que lui occasionnoit une aussi parfaite ressemblance, & M. Jackmann acheva de débiter son homélie, sans s'être attiré la plus légère attention de sa part. Richard, toujours lorgné par Sir Archibald, observé avec tant d'attention par Dorothée, beaucoup regardé de Molli, n'avoit pas levé les yeux. Le Capitaine avoit un air froid & désintéressé, comme s'il n'eût rien vu, rien vu, n'eût pris aucune part à ce qui se passoit. Il se préparoit à retourner chez lui. M. Jackmann, suivi d'un domestique du Château, vient l'engager à dîner de la part des Dames. Le Capitaine accepte ; Richard est entraîné : il se trouve vis-à-vis de Miss Dorothée, sans avoir eu le temps de réfléchir sur l'embarras d'une pareille entrevue. Il étoit entré les yeux fermés, pour ainsi dire. Mistriss Brown lui fit, ainsi qu'au Capitaine, un accueil caressant. On examina l'ajustement gallois, on en

loua la propreté, l'arrangement. On dit des choses obligeantes sur la figure. Miss Dorothee ne disoit mot, & regardoit avidement, surprise de trouver tant & aussi peu de différence. Le beguin gallois avancé jusques sur les yeux & sur les tempes, changeoit la physionomie, & en quelque sorte les traits. La taille, les habitudes du corps étoient dénaturées, le tout ensemble représentoit, d'une maniere vraie, une Galloise jeune & timide, fille d'un Officier réformé, recherchée en mariage par M. Jackmann : mais cela ressembloit étrangement à Richard.

On sert le dîner. Placé en face de Sir Archibald & de Dorothee, Richard ne pouvoit lever la vue, sans rencontrer la leur attachée fixement sur lui. Le Baronnet adressoit souvent la parole à la jeune Miss ; il donnoit un tour galant à ses expressions : Dorothee, quoique d'un air un peu distrait, lui répondoit avec douceur & poliment. Chaque mot de cet entretien étoit un coup de poignard pour la fausse Galloise ; dans son idée, Mistriss

Brown regardoit déjà ce Cavalier comme son neveu, & la niece le traitoit en amant. Le chagrin, la jalousie étoient à leur comble; heureusement le caractère habituel de sa physionomie n'étoit pas assez connu, pour que le désordre pût en être remarqué, déjà l'attention étoit entraînée d'un autre côté; profitant d'une question que lui avoit faite Sir Archibald, le Capitaine racontoit un fait assez extraordinaire, dont il avoit été témoin. Sa narration étoit pleine de feu, de précision, d'agrément, d'intérêt; on s'y attachait, & Dorothee seule, demeurant occupée de la figure & des mouvements de Richard, il eut le temps de respirer & de se reconnoître.

Le repas finit, l'heure de se séparer arrive: Mistriss Brown témoigne beaucoup de satisfaction au Capitaine d'avoir fait sa connoissance & celle de sa fille; elle & Dorothee embrassent Bekit, & on se quitte.

La jeune Miss fut sensible à l'éloignement de la Galloise; le mouvement dont

elle étoit agitée étoit confus ; quelque chose de plus fort qu'une inclination naissante lui parloit en faveur de cette jeune étrangere : d'ailleurs , peut-on se séparer sans regret du portrait d'un amant chéri ? Pour Richard , il étoit hors de lui-même. L'impression du baiser que lui avoit donné Dorothee avoit passé dans son cœur ; il étoit encore sur ses levres imprimé avec des traits de feu , la raison étoit égarée , la tête étoit perdue. M. Jackmann & le Capitaine le reconduisoient en le tenant sous le bras , & le portoient , pour ainsi dire. Le bon Ministre félicitoit son ami de l'effet prodigieux de sa visite dans le Château : son mérite y avoit subjugué tout le monde , & Sir Archibald lui-même déclaroit hautement qu'il feroit toutes les avances pour gagner son amitié , s'il lui étoit possible d'y réussir.

D'après ce discours du bon Ministre , on ne doit point être surpris de voir s'établir une liaison intime entre les deux Maisons. Sir Archibald fait toutes les avances imaginables au Capitaine ; Mis-  
triss



triff Brown & Dorothee visitent exactement sa prétendue fille, & Bekit devient leur compagne de tous les jours; mais elle ne rentroit jamais chez elle de bonne humeur.

Ma fille, lui disoit le Capitaine, je ne vous conçois pas; vous jouissez de la vue, de la conversation, de la familiarité de la personne que vous aimez, & vous ne paroissez pas contente.

Je n'aimois qu'éperdument, répondoit Richard, & vous me faites aimer à la fureur. Je ne vois que des choses qui m'enchantent, me mettent hors de moi, & me désespèrent; mon bonheur devient impossible....

Impossible! dit le Capitaine; oui, reprit Richard; voulez-vous que je ne le croie pas? voulez-vous m'épargner le plus affreux tourment? éloignez Sir Archibald....

Vous ne le voulez pas pour rival, répartit le Capitaine, il faut donc l'avoir pour amant....

Pour amant! moi! s'écria Richard,

*Partie II.*

B

quelle nouvelle ridicule!... Que cela soit ridicule ou non, dit le Capitaine, vous prendrez patience, autrement vous m'exposeriez à la perdre. En finissant cette petite dispute, le Capitaine sortit & laissa Bekit seule. Cela ne lui étoit pas arrivé depuis quelque temps. Il étoit très-assidu à la maison, & lui avoit tenu fidèlement compagnie.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure qu'il étoit absent, quand Sir Archibald entra. Surpris de ne trouver ni M. Jackmann, ni le Capitaine, il aborda Bekit d'un air d'enthousiasme. Quelle nouveauté, belle enfant, vos Gardiens éternels vous ont abandonnée! Cela tient du prodige. Bekit voulut répondre, que le Capitaine l'aimant beaucoup, ne se séparoit d'elle qu'à regret. Et non, non, mon petit Ange, reprit le Baronnet, il n'y a pas d'excès dans son attachement, Veuf & jeune encore, vous devenez un embarras pour lui; & pour se mettre à son aise, il prémédite de vous faire l'économe & la garde-malade d'un vieux Curé de Village, & il

vous obsède, crainte qu'un ami ne vous éclaire sur les suites d'un engagement aussi absurde, aussi peu fait pour vous. Richard regardoit fixement le joli Baronnet, attendant avec curiosité la suite d'un entretien annoncé par un semblable début. Sir Archibald se voyant écouté, suivit sa pointe. Que j'ambitionnois, dit-il, le moment de vous parler tête-à-tête ! Je n'ai pu vous voir sans émotion, ma chere Bekit : dès le premier jour, vous avez dû le démêler dans mes regards ; nous avons toujours été observés, il a fallu me contraindre : jamais on n'aima plus vivement, plus ardemment que je vous aime.

En faisant cette déclaration cavaliere, le Baronnet s'étoit saisi d'une main, & la baisoit. Richard la dégagea. Vous vous trompez, Sir Archibald, lui dit-il, vous pensez être auprès de Miss Dorothée.

Non, je ne me trompe point, charmante Bekit, repart vivement le Baronnet. Dorothée a du mérite ; nos parents veulent nous arranger, & je me prête à cette union sans répugnance : mais quelle

différence entre l'estime que je ressens pour elle, & le goût passionné qui m'emporte vers vous ! Je vous adore, ma chère Bekit ; je ne puis vivre sans vous posséder ; j'y sacrifierois ma fortune & ma vie, mais laissez-moi vous dérober à ce mariage disproportionné, à cette vie frugale & mesquine, à ce misérable petit Village. Londres vous attend, venez-y partager ma fortune, venez-y faire votre sort & le mien....

Sir Archibald, emporté par sa passion, étoit tombé aux genoux de Richard, les lui serroit, cherchoit à dérober quelques petites faveurs ; on le repouffoit avec des bras assez potelés ; mais très-nerveux ; on entend du bruit, le Baronnet reprend une attitude décente. M. Jackmann entre ; le Capitaine le suit de près & trouve la Galloise, l'air fort allumé, entre ses deux prétendants. Elle attendit que la compagnie fût retirée pour exhaler sa petite chaleur. Se voyant seule avec le Capitaine, vous me l'aviez promis, Monsieur, lui dit-elle ; vous n'avez pas tardé

à me tenir parole, la tête tourne à Sir Archibald, autant qu'à M. Jackmann. Je ne mets point les passions burlesques que je fais sur le compte de mes tristes charmes; les vôtres y peuvent plus que les miens. Cela peut vous être utile, & à moi, je le veux croire; mais ces gens vous comblent d'amitié. Ce sentiment qu'ils vous témoignent en toute occasion, a été jusqu'ici la mesure des égards, des ménagements que j'ai eus pour eux. M. Jackmann m'ennuie à périr. Je n'aime point Sir Archibald: je le regarde maintenant comme votre victime, & il me fait pitié. Quelle conduite dois-je tenir avec eux? Prévoyez-vous une fin à mon embarras & à leur folie?

Mais sérieusement vous me grondez, Bekit, reprit le Capitaine d'un air enjoué. Je pensois avoir mérité plus d'amitié, de confiance de votre part, & que vous seriez plus tranquille sur ce qui se passeroit autour de vous, soit que j'y prisse part ou non; mais vos passions vous rendent difficile à gouverner; vous lasseriez peut-



être la patience d'un autre, mais la mienne est égale à ma tendresse pour vous, & par conséquent n'a pas de bornes; jusqu'ici vous avez été contente de moi: refuserez-vous de vous conduire encore quelque temps sur mes avis? Doutez de tout ce que vous voyez; suspendez votre jugement sur mon compte, sur celui d'autrui, & laissez-moi suivre mes desseins sans les troubler.

Mais comment, dit Richard, dois-je me conduire avec les étranges courtisans que vous m'avez faits?

Ne leur battez ni froid ni chaud, reprend le Capitaine, ils suivront leur petite pointe, mais ils n'iront pas loin.

Richard est encore une fois résigné. Il voit tous les jours Sir Archibald dans la maison du Capitaine, & au Château; mais, ne se trouvant jamais seul avec lui, il en est quitte pour recevoir quelques ceillades lancées à la dérobée par le Baronnet, ou pour un tendre ferrement de main: c'étoit fort peu de chose; mais un soir il trouva ce billet dans son métier à dentelles.

*A la charmante Miss Bekit.*

„ Vos malheurs & les miens touchent  
 „ à leur comble. J'ai oui le Capitaine,  
 „ Mistriff Brown & Jackmann s'entretene-  
 „ nir de votre mariage, il se décide sous  
 „ huit jours. Oh, mon ange, nous laif-  
 „ ferez-vous sacrifier à ce vieux Prêtre?  
 „ On n'a nul ménagement pour vous;  
 „ en aurez-vous pour quelqu'un, au ha-  
 „ zard d'être malheureuse toute votre  
 „ vie? Prenez conseil, ma chere Bekit,  
 „ de votre cœur & de votre amant. Dé-  
 „ robez-vous à des vues mercénaires,  
 „ bourgeoises & économiques; disposez  
 „ de moi & de ma fortune. Votre dis-  
 „ crétion à mon égard me persuade que  
 „ je ne vous suis point indifférent. Oh  
 „ quelle vie délicieuse! Quel enchaîne-  
 „ ment de plaisirs nous attendent! Une  
 „ voiture se trouvera devant votre porte,  
 „ le soir que vous voudrez la souhaiter.  
 „ Elle vous conduira à Londres. Un pe-  
 „ tit appartement commode, une com-  
 „ pagnie agréable & complaisante vous

„ y recevront, y charmeront l'ennui de  
„ votre solitude, pendant le peu de jours  
„ que mes affaires & la nécessité de ca-  
„ cher notre intelligence me forceront à  
„ rester ici. Que j'aurai à souffrir, ma  
„ chere Bekit, pendant ce court inter-  
„ valle qui doit éloigner nos plaisirs !  
„ Avec quel ravissement vous rejoindrai-  
„ je ! Mais peut-être me flattai-je trop,  
„ peut-être dois-je à vos seules bontés le  
„ secret que vous avez gardé au Capi-  
„ taine sur ma passion. Ne me désespé-  
„ rez pas, ma chere Bekit, qu'un regard  
„ de vos yeux, un mot de votre main  
„ m'apprennent que vous approuvez la  
„ tendresse & les projets de l'amoureux,

*Archibald Hottwell.*

Tenez, Monsieur, dit Richard, en remettant cette Lettre au Capitaine, épouserai-je Jackmann ? Me laisserai-je enlever ?

Les deux partis sont violents, reprit le Capitaine, & je pense que nous en

pourrons prendre un autre plus avantageux pour vous : en disant cela, il mettoit froidement la Lettre de Sir Archibald dans sa poche ; il la retire un instant après, & la déchire. J'ai, poursuivit-il, reçu des Lettres de la Province de Cornouailles, elles me forcent de prendre de petits arrangements où vous avez part. Je fors, & vous expliquerai à mon retour le succès de mes soins.

Richard demeura seul, rêvant à la Lettre, aux projets de Sir Archibald, à l'air froid & dégagé dont le Capitaine prenoit ces événements.

Un moment après, raisonnant avec lui-même : il force, disoit-il, par des moyens surnaturels, un jeune homme à m'aimer, peut-il ne pas excuser les dérèglements d'une passion qu'il a fait naître?... Il a reçu des Lettres de Cornouailles, il doit prendre des arrangements à ce sujet : j'y aurai part.... Qu'ai-je à démêler avec la Province de Cornouailles?... Plus je vais en avant, moins je pénètre les vues de cet homme.... Que

dis-je cet homme! Ne fais-je pas qu'il est femme quand il lui plaît? Sais-je ce qu'il est? Il me retient sous ce déguisement bizarre, exige de moi des démarches ridicules, expose tout ce qui m'environne à en faire, & je m'oublie cependant; je me plais avec lui! Veux-je contester quelque chose, je me sens forcé de me rendre; subjugué, je ne démêle même pas la nature de la violence que j'éprouve, elle ne m'est point pénible, elle semble prendre sa force dans mon propre cœur; la résistance m'est impossible, l'obéissance aisée; aucun remord ne la fuit; mon ame s'y repose comme dans l'accomplissement d'un devoir:... en vérité, je m'y perds.... Je suis enforcé comme Jackmann, comme Archibald, comme tous ceux que le hazard approche....

Le Capitaine, en rentrant, mit fin à ce soliloque. Ma chere Bekit, dit-il, mes affaires me forcent à m'absenter pour quelques jours. Il falloit vous laisser seule dans cette maison, vous y abandonner à la dis-



création d'un Domestique. Je me suis confié à M. Jackmann; on vient de prendre un arrangement, sans doute plus agréable pour vous: vous passerez, au Château, le temps que doit durer mon voyage, vous y ferez compagnie à Miss Dorothee.

A Miss Dorothee, dit vivement Richard; & verrai-je encore continuellement Sir Archibald?

Il faudroit donc le bannir du Château, dit le Capitaine d'un air rêveur; eh bien, ajouta-t-il, Bekit, après un instant de silence, vous me forcez à faire des choses extraordinaires.... Vous ne verrez plus Sir Archibald; oubliez la part que vous avez à son aventure, & ne prononcez pas même son nom. Mais, après ce trait de complaisance, je puis exiger de vous que vous continuiez de régler votre conduite sur mes avis. Vous touchez au moment d'une épreuve bien délicate; pourrez-vous soutenir du matin au soir la vue, & peut-être les carresses de la personne que vous aimez, sans trahir votre secret? Cependant votre bonheur dépend

de ce point essentiel. Si vous êtes démasqué, Dorothee est compromise, mon honneur devient suspect, votre personne exposée, & vous n'avez, pour perspective, qu'une retraite obscure dans le Pays de Galles. Mais si, oubliant que vous n'êtes pas une fille, vous étiez capable d'abuser de la confiance que votre déguisement vous attire, vous savez que je puis quelque chose; la vengeance suivroit de près l'intention & préviendrait infailliblement la faute, par la métamorphose la plus humiliante pour vous.

Le Capitaine n'eut pas le temps de donner plus d'étendue à l'instruction. M. Jackmann venoit de la part des Dames prendre Bekit, pour la conduire auprès d'elles.

Le Capitaine est parti. La Galloise n'a point trouvé Sir Archibald au Château; elle est devenue la compagne de Miss Dorothee, passe tous les jours avec elle, & les nuits dans un cabinet joignant à la chambre de la jeune personne, & où couchoit déjà Molly; on la caresse, on la

fert avec attention; on va au-devant de ses moindres fantaisies. La situation étoit assez douce; cependant elle se vit exposée à un revers dès le lendemain du départ du Capitaine. On propose de l'habiller à l'Angloise : elle devoit être charmante sous cette parure; on suit cette idée avec feu, la garde-robe est étalée; Richard a beau s'en défendre; on lui suppose un petit entêtement qui ne peut avoir de motif raisonnable : Molly a la main sur le beguin gallois pour l'arracher. Le jeune homme, se voyant au moment d'être découvert, perd la tête, & bien-tôt l'usage des sens : c'est ici où le danger redouble. On va couper son lacet; on va le mettre presque à nud. Heureusement M. Jackmann arrive; il voit sa pauvre Bekit étendue sur le parquet. On lui dit la raison de cet accident, le bon Ministre vient à elle, la prend dans ses bras, gronde tout le monde. Richard revient au son bruyant de la voix de son protecteur, reçoit un verre d'eau de sa main. L'évanouissement, la garde-robe, tout se

dissipe, & les Dames ont renoncé à leur projet.

Miss Dorothée disoit à sa tante, comment M. Jackmann peut-il, à son âge, penser à lier son sort à celui d'une petite sauvage ? C'en est une : elle est jolie ; mais elle n'a pas le sens commun.

Elle ressemble à Miss Cawsson comme deux gouttes d'eau, disoit Molly, mais ce n'est que par la figure.

Ce discours de Molly faisoit monter la rougeur aux joues de Dorothée, mais on n'y faisoit pas d'attention.

De son côté, Richard s'appercevoit bien du mauvais effet de son peu de complaisance ; mais il abandonnoit volontiers son caractère gallois à la critique, pourvu qu'il se vît à l'abri d'une aventure de l'espece de celle dont M. Jackmann venoit de le tirer.

Miss Dorothée, lui pardonnant ses préjugés, ses petits travers, lui témoignoit ses bontés ordinaires, passoit les matines entieres avec lui, répétoit les airs qu'il lui avoit appris à Clostern, jettoit

les yeux sur lui dans les endroits les plus tendres ; & si Richard sembloit ne pas la regarder , elle levoit les épaules.

Un moment après , elle prenoit un Livre. Elle avoit l'habitude de lire haut du françois le matin , pour se perfectionner dans la prononciation de cette langue. En lisant , elle jettoit les yeux sur la fausse Galloise , & continuant de parler françois du même ton dont elle auroit lu dans son Livre : pauvre Richard ! disoit-elle , voilà vos traits ; mais où est votre ame ? ... Je n'entends plus parler de ce digne Ecclésiastique qui vint à Clostern m'entretenir de votre part. Aimable Miss Cawsson , toujours Richard pour moi , qu'il me fit de plaisir en m'apprenant votre innocente ruse , les ménagemens délicats que vous aviez pour ma réputation ! Qu'il soulagea mon cœur en m'apprenant que votre naissance ne faisoit pas de honte à la mienne ; que je pouvois me livrer à mon penchant sans rougir ! La fortune , ajoutoit-il , est la seule barrière. Et peut-être . . . Où est-il cet homme bienfaisant ? . . . Il m'a pro-



mis de revenir. S'il connoissoit ma tendresse, mes impatiences, mes inquiétudes, mes allarmes.... Ah! Richard, mon cher Richard! Un toit de chaume avec vous me sembleroit préférable aux richesses, aux dignités, aux honneurs dont on me flatte. Non, je n'aimerai que vous.... Je le jure devant cette idole qui vous ressemble; je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.

Miss s'interrompit un moment, & reprit avec vivacité, toujours en françois. Cette sotte Galloise me regarde avec les yeux de Richard. Elle me fera tourner la tête. Les larmes suivirent ce petit emportement.

Qu'on s'imagine ce qui se passoit dans l'ame de Richard. Que de choses surprenantes, flatteuses, attendrissantes pour lui! Quel étoit ce généreux Ecclésiastique, se disant envoyé à Clostern de sa part, instruit du mystere de sa naissance, mystere ignoré de lui-même? Quoi, sa maîtresse uniquement occupée de lui, le préférant à toute la terre, tourmentée

d'inquiétudes si vivés sur son compte ! Que d'efforts il falloit faire pour ne point se trahir, se précipiter aux genoux d'un objet adoré & adorable ! Il souffroit à ne pas se découvrir tout ce qu'une ame sensible, reconnoissante, passionnée à l'excès peut souffrir ; mais il pouvoit encore se maîtriser lui-même jusqu'à ce qu'il eût vu Dorothée verser des larmes. Alors il cesse un moment de se posséder, il jette son métier à dentelles, se leve l'œil enflammé, les bras ouverts.... Il va parler. A l'instant, les menaces du Capitaine reviennent à sa mémoire & frappent vivement son imagination. Il se rappelle qu'il va perdre Dorothée pour toujours. L'odieuse jupe qu'il portoit semble déjà prendre racine sur lui. Il retombe sur son siege. Qu'avez-vous, dit-il, dans son demi-gallois, d'une voix altérée, tremblante, aimable Miss ? Il me semble que vous pleurez.

Ce n'est rien, Bekit, reprit Dorothée, un peu confuse & trop préoccupée pour avoir remarqué le désordre de la fausse

Galloise.... Je lis un Roman françois. Il m'a attendrie, & feroit le même effet sur vous si vous pouviez le lire comme moi. Après cette réponse, Dorothée alla s'enfermer dans son cabinet, sans doute pour ne pas avoir de témoin de ses larmes : se reprochant d'avoir laissé voir tant d'émotion à une Etrangere, qui pouvoit, malgré son peu d'expérience & d'esprit, en pénétrer en partie les motifs.

De son côté Richard, rendu à lui-même, goûtoit la sensible douceur d'aimer & d'être aimé aussi tendrement. Il faisoit couler des larmes : il eût donné son sang, sa vie pour les faire cesser ; mais la crainte de faire évanouir des espérances si cheres à tous les deux, le forçoit à garder son secret. Il appréhendoit néanmoins des épreuves un peu plus vives, souhaitoit & craignoit d'être témoin d'une scene semblable à celle qui venoit de l'enivrer de joie en lui déchirant le cœur : heureusement il ne s'y trouva pas exposé. Miss ne voulut plus se compromettre, & le Capitaine revint du Comté de Cornouail-

les. Il s'informa de la conduite de sa fille, reçut des réponses dont il eut sujet d'être content; remercia les Dames des bontés dont elles avoient comblé Bekit, & la reconduisit à sa petite maison.

Tout va bien, Bekit, lui dit-il, dès qu'ils furent entrés; M. Jackmann viendra aujourd'hui; nous lui ferons nos adieux; nous lui recommanderons notre maison, & partirons pour la Province de Cornouailles, où d'importantes affaires nous appellent....

Je ne reverrai donc plus Miss Dorothée? dit Richard.... Vous reprenez demain l'habit cavalier, répondit le Capitaine; pensez-vous pouvoir vous présenter au Château avec assurance dans cet équipage?....

Je serai demain habillé en homme, dit Richard.... Vous en aurez du regret, ma chere Bekit, repartit le Capitaine, & je vous l'avois prédit. Rendez justice à mon art; prenez plus de confiance en moi.... Je n'en manquai jamais, mon cher pere, répondit tendrement Richard,

&, après les biens que j'ai reçu de vous, je puis m'y abandonner entièrement.... Nous verrons, Bekit, reprit le Capitaine. Vous croyez pouvoir compter sur vous-même : moi, je vous connois & vous crains par rapport à vous : vos sentimens chanceleront encore.

Richard se croyoit à l'abri de toutes ses défiances. Dans la meilleure intelligence possible, il accompagna son pere au Château, prit congé des Dames, de M. Jackmann. Le Capitaine confesant sa maison à Corntrée, & n'annonçant qu'un voyage pour quelques semaines au plus, l'espoir de se revoir bien-tôt rendit à tout le monde l'idée de la séparation supportable.

Le lendemain, le Capitaine réveille Richard avant le jour, & lui fait prendre les habits annoncés de la veille; ils étoient dans une grande simplicité. Une voiture à deux, aussi étoffée que commode, se présente; des chevaux de poste y sont attelés : on part.

Jusqu'au moment où l'on entra dans le



Comté de Cornouailles, Richard n'avoit rien de neuf dans sa situation, hors les noms de Richard & de mon fils, que lui donnoit conjointement le Capitaine. Du moment qu'on eut mis le pied dans la Province, la conversation prit un tour aussi sérieux qu'extraordinaire.

Jusqu'ici, dit le Capitaine au jeune homme, mon cher fils, il ne m'a pas été permis de penser à assurer votre fortune & votre état. Il est temps de donner une attention réfléchie au choix que vous devez faire. Vous êtes homme : vous vous devez à la société : il faut que vous y jouiez un rôle. Consultez vos dispositions & vos penchants. Je ne prétends gêner, ni vos goûts ni vos inclinations : prenez un parti, Richard : je vous ouvre la porte à tous les emplois que vous connoissez, & vous impose la seule nécessité d'arrêter votre choix & de le suivre en homme d'honneur.... Vous ne me répondez point, Richard ! Doutez-vous de mon affection, de mes bontés?... Sont-ce les bornes de mon pouvoir qui

vous allarment?... Essayez de me croire, mon fils, & décidez-vous.

Richard, encore une fois défiant malgré lui, crut devoir ne pas se laisser pénétrer. Je ne me connois pas moi-même, répondit-il; à peine connoissant les différents états par leurs noms, comment en balancerois-je les inconvénients, les devoirs avec mes propres ressources & mes besoins?

Le Capitaine s'engage à l'aider dans son choix. Tous les états passent en revue; moins ils peuvent convenir à l'époux de Dorothee, moins ils ont d'attraits pour Richard. Naturellement le jeune homme rapportoit tout à cette idée, même en regardant la conversation comme un simple jeu d'esprit. Le moyen qu'une personne riche autant qu'aimable, devint le partage d'un Commerçant, d'un simple Gentilhomme campagnard, d'un Ministre Ecclésiastique, d'un Juge de Paix, ou d'un Officier subalterne? On trouvoit de l'inconvénient à tout. Cependant, mon fils, disoit le Capitaine, il faut vous déci-

der : il faut être quelque chose. Je vous ai proposé les conditions communes. Je vous eusse vu vous y attacher sans regret. Le bonheur ne dépend pas du degré d'élevation ; mais votre ambition se porteroit-elle plus haut ? Voudriez-vous être un Membre de la Chambre des Pairs ? Un Lord d'Angleterre ?

Vous insultez à mon néant par ce triste badinage , reprit Richard ; mes vues doivent être plus modestes. Treve de modestie , reprit le Capitaine : en vous mettant à portée de choisir , je n'ai pas prétendu vous borner. Expliquez-vous : voulez-vous être Lord , Richard ?

Comme il vous plaira , repliqua le jeune homme , impatienté , & voulant faire finir la plaisanterie : je veux être Lord : je veux être Pair : où est ma Pairie ?

Votre Pairie , reprend le Capitaine ; faisons arrêter nos chevaux.... On en découvre plusieurs du haut de la montagne où nous sommes.... Choisissez.... Ce Château me paroît plus élevé , plus considérable , plus noble que les autres ;

vous conviendrait-il ? Oui , reprit Richard , qui aspirait à un dénouement quelconque.... Eh bien , ajouta le Capitaine , je vous embrasse , Milord , Comte de Westfield , accordez vos bontés au Capitaine Senti , qui s'honorera désormais du titre de votre Gouverneur.... Postillon , droit au Château de Westfield....

Le Postillon obéit. La chaise vole. Richard pense que son guide , son ancien pere , son nouveau Gouverneur , &c. a perdu les sens , ou croit lui-même rêver.

On entre dans la cour du Château. Des valets-de-pied , couverts de livrées , viennent d'un air attentif présenter la main au Capitaine pour lui aider à descendre ; il la refuse honnêtement. Aidez à Milord , leur dit-il , en leur montrant son compagnon de voyage. Alors les domestiques s'emparent avec respect de Richard , le soulèvent , l'enlèvent , pour ainsi dire , de la voiture , & le portent sur l'escalier du perron , tenant au vestibule du Château. Alors son Gouverneur le prend par la main , lui fait

tra-

traverser des appartements superbes, au milieu de beaucoup de gens qui s'inclinent en le voyant passer. Ils entrent dans un cabinet. Un homme modestement vêtu y étoit assis; se leve en les voyant, vient au-devant d'eux. Le Capitaine lui dit deux mots à l'oreille : aussitôt cet homme ouvre une porte, la tire après soi & disparoît.

Richard ouvroit de grands yeux & regardoit autour de lui, d'un air tenant de la stupidité. Tout-à-coup il entend du bruit : une porte s'ouvre à deux battants ; un homme de cinquante ans, d'un aspect vénérable, en fort ; l'Ordre de la Jarretiere éclate en broderie sur son habit. Il frappe dans la main au Capitaine, regarde Richard, l'embrasse d'un air satisfait. Je suis content, dit-il au Capitaine. Notre monde est ici ; conduisez le Lord dans son appartement ; faites-le reposer. Il faut lui faire faire une toilette ; car je veux qu'il paroisse à son avantage. J'en use familièrement avec lui, il le trouvera bon. Je le laisse entre vos mains : nous nous reverrons à dîner.

*Partie II.*

**C**



Richard, sans ouvrir la bouche, suivit son Gouverneur. On le conduisit dans un très-bel appartement : deux Valets-de-chambre s'emparent de lui, le déshabillent. On lui fait prendre une robe-de-chambre de fatin d'Hollande, à fleurs d'or : on la couvre d'un peignoir ; on le frise. Un surtout d'écarlate, relevé d'une broderie aussi légère que brillante, prend la place du déshabillé, & rend l'ajustement complet.

Pendant la toilette, le Capitaine assis à côté d'une croisée, lisoit tranquillement une brochure, tombée par hazard sous sa main. Les Valets-de-chambre ont disparu. Richard, magnifiquement vêtu & tout d'une piece, est vis-à-vis d'une glace, sans se reconnoître ; pour ainsi dire, sans se voir.

Comment se trouve votre Seigneurie, Milord, lui demande le Capitaine ? Se peut-il que l'heureux changement de ses affaires ne lui occasionnent point de satisfaction ?

Je dors, j'en suis sûr, dit Richard. Ceci

n'est qu'un rêve, ou vous m'entourez d'illusions. Comment dois-je vous regarder ?

Ce ne sont, Milord, ni des illusions, ni des rêves, répond le Capitaine, & votre Gouverneur n'est pas en peine de la façon dont vous le regarderez aujourd'hui : cependant il vous conseille de quitter cet air d'étonnement qui éclipsé en partie vos avantages naturels. Vous allez paroître dans le grand monde ; faites-vous un effort ; prenez un peu d'aisance : sans perdre de votre modestie, en attendant que vous fassiez des preuves plus essentielles, montrez-vous digne, par une honnête assurance, du rang où votre choix vous a placé.

Un Domestique interrompit le Capitaine : il venoit avertir Richard que sa Seigneurie étoit attendue pour dîner. Le Capitaine le prend gaiement par la main & le conduit dans la salle à manger. Le même Seigneur, à qui le Capitaine avoit présenté Richard, y étoit déjà rendu, il vient au-devant de son nouvel Hôte, de

l'air le plus caressant, le fait asseoir à côté de lui. Deux hommes de qualité, d'environ trente ans, distingués par des Ordres, & le Capitaine Senti, formoient toute la compagnie.

Il ne se dit rien d'intéressant pendant le repas. Lorsque l'on eut desservi, les Domestiques étant retirés, le Seigneur, à côté duquel Richard étoit assis, le prend par la main, & s'adressant aux deux autres assis vis-à-vis de lui : Milords, leur dit-il, je vous ai proposé de prendre le nom & les armes de ma Maison; vous ne l'avez pas voulu; vous avez pensé sans doute que mes Ancêtres & moi lui avions fait trop peu d'honneur pour qu'elle valût la peine d'être relevée. J'en ai l'entêtement; mais vous croiriez-vous dégrader par cette complaisance, & je cesse de l'exiger. Voici un jeune homme plus téméraire. Il veut bien se charger, après moi, d'empêcher ce vieux Château de tomber en ruines, & de perpétuer en Angleterre l'humble & médiocre race des Comtes de Westfield.

Cette harangue parut confondre ceux à qui le Lord s'adressoit. Ils regardoient Richard avec des yeux étonnés. Lui devenu plus rouge que son habit, paroïsoit beau comme un Ange.

Vous ne répondez rien, disoit l'ancien Lord aux autres : vous devez me connoître. Vous pensez à vous, & ne faites cas que de ce qui vous touche. Trouvez-vous extraordinaire que j'aie quelque retour vers moi ?

Mais, Milord, reprit un des jeunes Seigneurs, on ne donne pas le bien de ses enfants par fantaisie : on ne fait pas porter un nom comme le vôtre, & qui nous touche d'aussi près, par un premier venu.

Premier venu, ou non, reprit le Lord, il me plait, je l'adopte, & ne suis pas en peine d'être applaudi du choix. Cependant, j'ai une proposition à vous faire. Je ne veux blesser la justice, ni mécontenter les miens. Vous connoissez mon porte-feuille : il est à moi, & je suis sûr que vous en faites cas : je le donne à ce

jeune homme, si le dessein dont je vous ai fait part vous révolte.

A cette proposition les jeunes Lords, presque de concert, s'écrient : Milord est maître de ses volontés, on le croit soigneux de son honneur, judicieux ; on ne s'opposera jamais.....

Ne pas s'opposer, Milords, ce n'est pas me servir, reprit l'ancien, & je n'ai que vous pour faire mes affaires ; j'ai besoin de la Cour, & n'y veux connoître personne. Vous y êtes à merveilles. Nous allons passer dans mon cabinet, & je vous donnerai les instructions & les papiers nécessaires pour réussir. Ce n'est pas tout ; je veux marier mon Comte de Westfield, & richement : il doit tenir un état dont vous & moi n'ayons pas à rougir ; & si vous le voulez, cela devient possible, sans trop intéresser notre fortune.

Les jeunes Lords répondirent, qu'ils étoient entièrement dévoués à Milord. Votre complaisance me charme, ajouta celui-ci : il y a, poursuivit-il, dans le



Comté de Devon, un Baronnet d'une extraction mince, de peu de mérite; mais d'une fortune très-ample : il a une fille unique, dont on dit du bien : je la veux; mais il ne me convient pas de faire des démarches auprès de cet homme : vous même n'avez pas besoin d'en faire; c'est une créature de votre ami le Lord Halifax : il vous le livrera pieds & poings liés : il me faut six mille livres sterling de rente, en fonds de terre. Voilà le gros de mon projet. Passons dans mon cabinet, vous en apprendrez les détails. Capitaine Senti, dit le Lord, en se tournant de son côté, prenez soin de votre Eleve. Les Lords sortirent. Le Capitaine conduisit Richard dans le Parc du Château.

Ils marchaient tous deux sans rien dire. Ils arriverent dans un endroit couvert & obscurci à dessein, par la quantité des arbres que l'on avoit fait croître autour sans ordre & sans symétrie. C'étoit une de ces solitudes ménagées à plaisir, au milieu d'un Parc, où l'on voyoit d'ailleurs des beautés de tous les genres,

pour y jeter de la variété. Un tronc d'arbre , en apparence renversé par le vent , étoit le seul siege qu'on y trouvât. Richard s'assied , le chapeau enfoncé sur les yeux , les bras croisés sur la poitrine , dans l'attitude d'un homme absorbé par ses rêveries.

Milord a l'air triste , dit le Capitaine. Ne m'appellez point Milord , répondit Richard. Je ne le puis être : je ne veux pas l'être. Je vole ici l'état à quelqu'un , & ne veux point m'élever par une bassesse. On me flatte , on m'enivre des plus douces espérances qui puissent toucher mon cœur ; on fait tout pour ébranler ma Religion ; mais on ne l'a pas détruite. Vous-même me parlez sans cesse de vertu ; mais vous ne me guérissez point de mes défiances. Un mouvement de tendresse m'emporte vers vous , & je le regarde comme mon plus dangereux ennemi. En un mot , Magicien , Fée , Esprit , Ange , Démon ou Diable , qui que vous soyez , faites-vous connoître de moi. Vous avez toujours lu dans mon

cœur : ainsi je ne saurois avoir de secret pour vous. Vous m'avez connu de la douceur, de la flexibilité, de la déférence ; mais vous ne m'avez surpris dans aucuns de ces mouvements de pusillanimité ou de crainte dont j'aie à rougir devant vous. Quittez cette apparence qui vous est sans doute étrangère, montrez-vous à moi ; vous ne m'effrayerez point : ou le malheureux Richard, se regardant comme votre jouet, vous quitte, & tente les moyens les plus extrêmes pour vous éloigner de lui à jamais.

Non, mon fils, mon cher fils, lui répondit-on, en l'embrassant avec tendresse, nous ne nous séparerons point : vous me connoîtrez, vous m'aimerez, vous serez ma consolation & ma joie. Non, je ne suis ni Fée, ni Magicienne, ni Esprit, ni Ange, ni Démon ; je suis un être de votre espèce, & quelque chose encore de moins. Je suis une femme, une foible femme : enfin vous êtes dans les bras de Rebecca Westfield, sœur du maître de la maison où nous sommes, veuve de Sir

Patrice Oberthon, & mere de ce pauvre Richard que j'embrasse.

Vous, femme! vous ma mere! s'écria Oberthon transporté.... Où suis-je? Qu'ai-je fait? Je me suis refusé aux tendres mouvements qui m'emportoient vers vous; j'ai voulu vous fermer mon cœur; je vous ai méconnue; j'ai été assez malheureux pour vous manquer! J'embrasse vos genoux.

Vous n'avez point de tort, mon cher fils, ou votre mere en est complice.... Mais, reprit Oberthon, quel enchaînement de merveilles! Comment, par quels moyens les avez-vous opérées? Tout vous obéit dans la nature.

Hélas! reprit sa mere, mon cher fils, votre imagination seule m'a obéie. Je m'aperçus que je l'avois étonnée, la premiere fois que je vous vis sous le déguisement de Bohémienne, qu'un hazard m'avoit fait prendre; vous étiez dans une espee de danger, il falloit vous en tirer. Je devois travailler à fixer notre état encore incertain. J'avois besoin de votre soumis-

sion, de votre obéissance, de votre confiance entiere : je voulois vous connoître & vous éprouver. L'idée du prodige vous ayant saisi, je résolus de la fortifier pour m'emparer de vous par ce moyen; un peu de bonheur, un peu d'adresse & votre heureuse simplicité m'ont fait réussir. Mes vues d'ailleurs sont remplies : voilà tout le merveilleux; mais comme toute espece de déguisement devient désormais inutile entre nous, il est temps que vous acheviez de nous connoître tous deux.







## HISTOIRE

## DE MISS

## REBECCA WESTFIELD.

**V**ous apprendrez avec le temps l'histoire de notre Maison; elle est noble, ancienne; mais ce mérite nous est étranger : il faut éviter de s'en prévaloir. Si l'on avoit des avantages personnels, l'orgueil en terniroit l'éclat.

Je suis fille d'Edwart, Comte de Westfield, & de Lady Sara Tranquill. Le Ciel avoit béni leur mariage par la naissance de six enfans. Vous connoissez l'ainé : c'est Georges, à présent Comte de Westfield. Lady Heatmoore, que vous verrez, & William, Evêque aujourd'hui de Lincoln, la suivoient; ensuite un frere que nous perdîmes jeune; Edwart, mort

à la guerre, dont je conserve un tendre souvenir; & moi, la cadette de tous.

Mon pere possédoit les Fiefs de la Maison, devenus depuis l'apanage de notre aîné. La dot de ma mere devant être le partage des autres, nous nous voyions réduits à de médiocres espérances. Mon pere, attaché à la Cour par un poste distingué, y vivoit. Son épouse, devenue infirme de très-bonne heure, se retira ici. On envoya mon frere aîné à l'Université de Louvain, pour faire ses études & ses exercices. Au sortir de l'Académie, il parcourut les différentes Cours de l'Allemagne, & revint en Angleterre, âgé de vingt-cinq ans. Je le vis alors pour la première fois.

Le Château paternel ne l'arrêta pas long-temps. Mon pere vouloit l'attacher à la Cour, & le força de rester à Londres: ainsi je ne l'ai presque pas revu depuis. L'Evêque de Lincoln, encore enfant, fut envoyé à Oxford. Peu après, le Lord Heatmoore rechercha ma sœur aînée, & l'épousa.

J'avois treize ans moins que ma sœur. Le Lord Heatmoore, en me voyant, prit du goût pour moi, fut au moment de changer de vues; les intrigues de mon aînée le ramenerent à elle. J'étois trop jeune pour avoir des desseins, & n'avois rien fait pour l'attirer : je le vis reprendre sans nul regret ses premiers engagements; mais ma sœur me regarda comme sa rivale, & ne m'a jamais pardonné de l'avoir été.

Le plus jeune de mes freres étoit mort à Westminster, où on le faisoit étudier. Edwart avoit une Lieutenance dans le Régiment des Gardes; & à la réserve des temps que son emploi lui permettoit de venir passer avec nous, je restois ici seule avec ma mere, que ses infirmités réduisoient à garder la chambre, supportant avec beaucoup d'impatience la solitude où j'étois confinée.

La lecture des Romans françois, dont j'avois acquis l'intelligence, étoit ma seule occupation; elle m'entretenoit dans le dégoût de la vie sédentaire, m'inspiroit de

la curiosité pour des choses qu'il m'étoit inutile de connoître; réveilloit en moi le germe d'une passion fatale à mon repos, & me donnoit de fausses idées des hommes, du monde, & de la nature en général.

Une plaisanterie de mon frere Edwart, me fit prendre le goût d'un amusement encore plus dangereux. J'étois à-peu-près de sa taille, & nous avions beaucoup de ressemblance l'un de l'autre. Il s'avise un jour de me faire essayer un de ses uniformes; vous me voyez en habit d'homme: brillante de jeunesse, je dûs paroître encore mieux aux yeux d'Edwart sous ce travestissement: pour le rendre complet, il fut décidé qu'on feroit un habit exactement sur ma mesure, & le projet fut exécuté.

Sous ce nouvel habit, je me présentai dans les maisons du voisinage, & y'fus d'abord méconnue. On me prenoit pour le plus jeune de mes freres, dont on ignoroit la mort. Ce succès m'encouragea; & en continuant de me masquer ainsi, je

pris la contenance hardie, naturelle, enfin le maintien cavalier : j'appris à manier un cheval avec adresse; & instruite par un Valet-de-chambre françois, de mon frere, autrefois Prévôt de Salle à Paris, je devins consommée dans l'art de l'escrime. Mes matinées entieres étoient employées à ces exercices; à peine repreneois-je l'habillement de mon sexe pour paroître dans l'appartement de ma mere. La chasse se joignant aux autres, bien-tôt tous mes moments furent remplis par ces occupations si peu séantes à mon état.

Le départ d'Edwart pour Londres, suspendit mes cavalcades; mais la manie en devint plus forte. J'attendois son retour avec impatience, pour m'y livrer de nouveau : il fut assez prompt; ayant obtenu un congé au bout de trois mois, il revint accompagné d'un Officier de son Corps, nommé Sir Patrice Oberthon. C'étoit un cadet d'Irlande, fils d'un Lord des plus qualifiés & des plus pauvres du Royaume. Il avoit environ trente ans. Sa figure étoit belle, noble, prévenante; son



esprit étoit agréable, adroit, insinuant : Edwart avoit beaucoup d'amitié pour lui, & le mit en tiers dans toutes nos parties.

Sir Patrice s'attacha à me plaire, & n'eut pas de peine à réussir : je n'étois pas sur mes gardes. Il me fit un aveu assez libre, & je le reçus cavalièrement ; mon habit m'inspiroit de la hardiesse, & autorisoit la sienne. Je n'avois qu'un moyen à opposer à ses attaques : l'état de notre fortune devoit nous éloigner de penser l'un à l'autre. Je connoissois les préjugés de mon pere & de mon frere ainé contre les Irlandois ; mais je ne pouvois alléguer honnêtement ce motif, trop bien démenti dans mon propre cœur. Sir Patrice, prétextant une grande passion, ne fut pas rebuté par une aussi foible défense ; il redoubla d'empressemens, continua ses assiduités au Château avec mon frere & sans mon frere ; & voyant que ses affaires n'avançoient point assez, il usâ d'un moyen peu digne d'un galant homme, pour me mettre dans le cas de rechercher moi-même sa main.

Dans ces entrefaites, mon frere Edwart, pourvu d'un Brévet de Colonel, est tué à la tête de son Régiment, en faisant son devoir. Cette mort touche vivement mon pere, le grand âge & le chagrin le conduisent au tombeau; bien-tôt après, ma mere, languissante depuis quinze ans, acheve sa pénible carriere. Lady Heatmoore & mon frere, alors Docteur d'Oxford, étoient venus lui fermer les yeux, tandis que le nouveau Comte de Westfield se faisoit recevoir au Parlement, alors assemblé.

Ma conduite, peu éclairée jusqu'alors, ne tarda pas à être connue de mes parents. J'avois perdu dans Edwart le seul ami, le seul protecteur sur lequel j'eusse pu compter parmi les miens. De vieux domestiques zélés, ou croyant l'être, déclarerent à Lady les particularités de mon commerce avec Sir Patrice, dont notre indiscretion pouvoit leur avoir donné connoissance.

J'étois majeure; nos affaires étoient arrangées : j'avois reçu en billets, sur la

Banque, cinq mille livres sterlings, faisant le fonds de ma fortune. Je fus avertie qu'on avoit écrit au Lord Westfield de se rendre promptement chez lui. On attendoit Lady Francis, son épouse, sous peu de jours. Cette Dame étoit du caractère de Lady Heatmoore, & très-liée avec elle. Je craignis de voir ma famille se réunir contre moi, & résolu d'aller secrètement à Londres, chercher Sir Patrice; la jouissance de ma liberté & de ma fortune me permettant de prendre hardiment la qualité & le titre de son épouse.

Un domestique affidé me tint des chevaux prêts, & je partis en habit d'homme; je pouvois le paroître aux yeux des autres; mais dans un voyage assez long, les incommodités d'une grossesse, avancée de quatre mois, ne m'avertissoient que trop que je ne l'étois pas.

Sir Patrice logeoit en Peecadilley. J'allai le matin le surprendre dans l'appartement qu'il occupoit. Ce fut une surprise en effet pour lui. Ses vues ne quadroient pas avec les miennes : une minute après

mon arrivée, j'eus lieu de m'en assurer. Il me reçut sans aucun empressement, avec un air d'embarras & de contrainte. Je le croyois peu instruit de mes affaires, & lui fis le détail de mon état, de nos ressources. Il parut encore plus rêveur, plus froid. Je le pressai, & voulus le piquer d'honneur : il devint ironique, insultant. Le résultat fut que le métier de Soldat, que je faisois, ne quadroit pas avec le lien sérieux dans lequel je voulois m'engager. Je tombai à ses genoux, le conjurant d'avoir pitié de l'enfant dont j'allois devenir mere. Il me repoussa d'une maniere outrageante. Je fus me modérer; & déterminée à le pousser à bout, je me retirai consternée en apparence, & furieuse au fond du cœur.

Je me cache dans une chambre garnie, aux environs de la demeure de Sir Patrice; mon domestique, par mon ordre, se met sur ses traces & éclaire ses actions; attaché à la veuve d'un riche Jouailler de Londres, dans l'espérance de l'épouser, il avoit perdu de vue ses anciennes con-

noissances, & lui donnoit tout son temps. Le soir il se retiroit chez lui, seul & sans précautions. Je m'arme de résolution; je me mets en embuscade au coin de la rue: je le vois venir d'un bout de la place à l'autre, je m'avance au-devant de lui & le rencontre au milieu; nous nous reconnoissons à la clarté de la lune. Traître, lui dis-je, rends-moi justice. Il me répond par une invective, & cherche à m'échapper. Je mets l'épée à la main: forcé de tirer la sienne, il veut appeller, recule, se bat en retraite; je le presse, il ne fait que parer: je le blesse; il devient furieux, m'attaque à son tour, se précipite sur mon fer en voulant me désarmer, & se fait une blessure mortelle. Il la jugea telle dès qu'il l'eut reçue: il tombe. Ah! Rebecca, me dit-il, vous m'avez tué! Ce mot me rendit à moi-même. Cher Patrice! m'écriai-je.... Malheureuse! qu'ai-je fait?... Vous vous êtes vengée, Rebecca, & je vous pardonne; prenez soin de moi.

Je cours à l'autre bout de la place, je trouve une chaise à porteur: je la con-



duis ; je mene le blessé à son appartement, & tandis que son Valet-de-chambre le couche, s'attache à arrêter le sang qui coule des blessures, je vole pour chercher des secours. Je reviens bien-tôt avec un Chirurgien habile. On pose le premier appareil. Je ne voulois pas me retirer. Rebecca, me dit Sir Patrice, allez-vous reposer ; venez demain matin dans des habits plus convenables. Fasse le Ciel que j'aie le temps de réparer les torts dont vous avez à vous plaindre.

Je vins de très-bonne heure le lendemain. Sir Patrice avoit fait assembler chez lui un Ministre, deux gens de Loix, deux de ses amis ; tout étoit prêt pour notre mariage ; le propriétaire de la maison & un parent de son épouse, me servirent de témoins, & la cérémonie se fit, avant la levée de l'appareil, avec toutes les précautions qui pouvoient en assurer la solidité.

Votre pere étoit blessé à mort. Il l'étoit de ma main ; il m'étoit cher.... Je passe rapidement au moment douloureux

où je le perdis, huit jours après notre union. Je lui rendis les tristes devoirs qu'il devoit attendre de moi, m'éloignai du Quartier de Peecadilley, & vins m'établir, jusqu'au moment de mes couches, dans un petit appartement, sur la Paroisse de S. Paul. J'avois envoyé mon Domestique affidé aux environs du Château de Westfield, pour savoir comment ma famille auroit pris mon évasion. Tout étoit ligué contre moi : il n'étoit question que de partis violents. Mon frere le Docteur, élevé depuis peu à l'Evêché de Lincoln, épousoit la haine de Lady Heatmoore; Lady Francis, épouse du Comte de Westfield, s'y prêtoit; tous trois de concert, animoient notre ainé & l'avoient rendu furieux.

J'estimois le Lord mon frere; mais je craignois ses préjugés, ses emportemens, son caractère. Je conçus la nécessité de m'éloigner de ma famille, de dérober à la haine de ma sœur le spectacle de ma situation, & de chercher un asyle où je pusse vivre tranquille & dans l'aisance, avec

la médiocre fortune dont je me trouvois maîtresse.

Je ne pouvois le trouver dans Londres. Mes fonds, en y comprenant ce que j'avois recueilli de la succession de Sir Patrice, se montoient à six mille six cents livres sterlings ; ils étoient en actions sur la Banque ; le revenu n'en étoit pas suffisant pour me soutenir avec décence dans une Ville aussi grande, & où tout est à si haut prix. Je pouvois me retirer dans une Province éloignée, ou aller vivre en France. Je balançai quelque temps entre ces deux partis ; enfin mon goût & mes habitudes l'emportèrent. En vivant en Angleterre, il falloit m'assujettir aux occupations, à la conduite ordinaire d'une personne de mon sexe, ou, en affichant une singularité, renoncer à la considération des personnes parmi lesquelles j'aurois à vivre. En passant en France sous mon habit cavalier, je perdois de vue les gens que je voulois fuir, j'échappois à toute espece de contrainte, je doublois, pour ainsi dire, mes revenus en acqué-  
rant

rant ma liberté. Ce projet me séduisit & je m'y arrêtai.

Le temps de mes couches arriva. Vous prîtes naissance, mon cher Richard. De tous les amis de notre Maison, M. Sterlook, Banquier de la Cité, étoit le seul avec qui j'eusse conservé des liaisons & qui eut connoissance de mes aventures. Il fut votre Parrain ; deux amis de Sir Patrice furent témoins du Baptême dans la Paroisse de Saint-Paul ; l'acte fut revêtu de tout ce qui pouvoit le rendre authentique.

Vous fûtes envoyé à nourrice à Bakway. De là vous deviez passer à Southam, comme vous l'avez fait, pour y recevoir la première éducation, dans la maison d'une honnête veuve, nommée Mistriff Hallen. Quoiqu'on cherchât soigneusement à cacher qui vous pouviez être, on ne déguisa pas votre nom de famille : il est très-connu en Angleterre, sur-tout en Irlande ; mais il vous étoit commun avec beaucoup d'enfants nés dans la Tribu d'Oberthon, & vous con-

fondoit avec eux. Cette précaution, suggérée par M. Sterlook, achevoit d'éloigner tous les doutes qu'on auroit pu former par la suite sur votre naissance ; notre famille & celle de votre pere étoient pourvues d'héritiers , qui vous éloignoient alors de toute prétention à une meilleure fortune ; mais je voulois vous ménager les ressources de l'avenir : & pour mettre obstacle aux intrigues qui auroient pu vous en priver , je laissois tout le monde dans l'ignorance sur votre sort & sur le mien.

Après avoir pourvu à ce qui vous regardoit , je vous recommandai à M. Sterlook : je mis entre ses mains ma petite fortune ; je lui confiai mes desseins , le lieu de ma retraite , & m'embarquai pour la France , en habit d'homme.

J'errai long-temps dans les différentes Villes , dont les Côtes maritimes de ce Royaume sont bordées , sans pouvoir me fixer dans aucune : enfin , la situation de Toulouse me plut , & je m'y arrêtai. La langue , les usages du Pays m'étoient de



venus familiers , & ce fut alors , mon cher Richard , que d'après ce que je voyois chaque jour de ce Peuple folâtre & caressant , confondue au milieu d'eux , ne voyant pas leurs chaînes , & me trouvant moi-même parfaitement libre , tenant toujours à mes idées Angloises , je me demandois , si la France étoit un hospice général , sacrifié entièrement au plaisir des Etrangers qui y abordent , où le Peuple , gémissant sous une contrainte qu'il déguise , fût forcé par un mouvement secret , de rire & de danser , toute l'année , pour l'amusement de ses Hôtes.

J'aimois la dissipation : elle m'étoit nécessaire. Déplacée , comme je l'étois à tous égards , j'avois besoin de me fuir. Je ne formois point de liaison particulière ; la légèreté Françoisè m'effrayoit : il ne me convenoit pas de faire mon ami d'un homme , & le commerce des femmes m'étoit insipide. Je me livrois à tous les goûts que je vous ai fait connoître. J'avois des chevaux , des chiens. Mais m'apercevant enfin que ces fantaisies dispen-

dieuses dissipoiēt trop promptement mon médiocre revenu, je cherchai des ressources dans les Arts, les Livres, la compagnie des gens instruits, & les Spectacles. Ce fut dans ce nouveau cercle d'amusements, que je puisai l'envie de voir Paris. Le Peuple de cette Capitale me parut plus dissipé & moins gai que celui de Toulouse; j'y trouvai d'ailleurs ce qui pouvoit flatter mes inclinations dans tous les genres. Les Académies d'exercice m'offroient de quoi passer les matinées; des cours de sciences abstraites, mises à ma portée, remplissoient les après-midi; & les Spectacles le reste du vuide de la journée. Le soir, je rentrois extrêmement fatiguée & achevois de m'oublier dans les bras d'un sommeil profond, que je m'étois rendu nécessaire. J'avois pris le nom de Senti, que j'ai gardé jusqu'à ce jour.

Dans les Académies que je fréquentois, j'avois occasion de voir beaucoup de jeunes gens de ma Nation; mais je ne me faisois pas connoître d'eux pour An-

glois, dans le dessein de les étudier plus à mon aise; ils me prenoient à mon parler Touloufain, que j'avois un peu conservé, pour un Gentilhomme de Gascogne. Il y avoit dans notre commerce, je ne fais quoi de haut, de froid & de dédaigneux. Ils me traitoient comme un François; moi je les regardois comme des gens dont on auroit pu faire des hommes, en adoucissant leurs mœurs, & rectifiant des préjugés révoltants pour l'humanité: tels qu'ils étoient, ils me paroissoient insoutenables, & n'étant point soupçonnée de savoir leur langue, je leur entendis tourner en ridicule un de leurs compagnons d'exercice, avec tant d'aigreur & si peu de retenue, qu'il me prit envie de me lier avec lui. Ils ne lui reprochoient pas un défaut dont un être raisonnable n'eût pu s'applaudir comme d'une bonne qualité. Il étoit modeste, doux, honnête & reconnoissant, au point de se piquer d'être l'ami des François, dont il avoit reçu un accueil obligant ou quelques légers services. Il sou-

tenoit qu'on ne devoit pas insulter chez elle une Nation qui n'y insultoit personne, & pensoit lui-même n'avoir pas des raisons suffisantes pour la mésestimer. Ne pouvant le corriger de ses travers, ses camarades l'abandonnerent, & il resta seul avec moi. Il se nommoit Estewan, étoit Gallois. Lorsqu'il fut seul je l'abordai, & lui parlai si bon Anglois qu'il eut lieu d'en être surpris. Je m'avouai pour son compatriote & pour son complice dans la façon de penser : enfin, mon fils, à la suite de cette ouverture, nous devînmes amis & presque inséparables, nous le fêrons toute la vie. Il n'y eut jamais d'ame plus douce, plus vraie, plus sensible que celle d'Estewan. Je pourrois vous en dire mille biens; mais vous le connoîtrez & vous en apprendrez davantage par son commerce. Vous lui avez déjà quelques petites obligations indirectes, & quand vous le reverrez, sa figure ne vous sera pas étrangere.

Je n'avois jamais connu que l'amour, & n'avois pas eu sujet de m'en louer. Mon

ame se livra à l'amitié avec toute la chaleur dont elle étoit susceptible. Estewan, peu riche, ayant dissipé, pour son éducation, au-delà de la somme qu'il pouvoit raisonnablement sacrifier, songeoit à repasser la mer; je me déterminai à faire ce voyage avec lui.

Nous passâmes à Londres. Je vis M. Sterlook; je fus de vos nouvelles. On se louoit de votre douceur, de votre application. Je conférai avec cet honnête Banquier sur le parti que je pourrois vous faire prendre.

L'état des familles n'avoit pas changé, mes ressources n'étoient point augmentées, vous étiez d'un tempérament délicat; il fut décidé qu'on vous enverroit à Oxford, comme un jeune homme destiné à l'état Ecclésiastique.

Estewan prit bien-tôt après le chemin de Galles, & je l'y suivis. Son patrimoine étoit mince, une partie en étoit abandonnée pour la subsistance d'une mere âgée & respectable: nous n'étions pas fort à notre aise; mais un ami tient lieu de bien





des choses. Je passai six mois avec lui sans m'ennuyer, m'occupant à détruire les renards dont son petit Territoire étoit infecté : & je revins en France, déterminée à retourner désormais tous les ans au Pays de Galles.

Cependant j'en fus deux sans tenir parole. A mon second voyage, je trouvai Estewan dans l'embarras. Il étoit amoureux de la fille aînée de Mistriss Bullcock, que vous connoissez : elle n'avoit que quatorze ans alors. Il n'osoit parler de sa passion, ni à Miss Anna, qui l'avoit fait naître, ni à la mere, ni à personne. Les circonstances étoient au plus défavorable pour lui. Mistriss Bullcock venoit de perdre son mari, le bien qui lui restoit se trouvoit engagé à une espece de Juif, pour 150 livres sterlings. Cet homme pressoit pour se faire payer ; la famille étoit dans la désolation & au moment de sa ruine. Mon ami Estewan n'y pouvoit apporter de remede. Comment préméditer un mariage dans un état aussi désespéré ? en supposant le bien de Mistriss Bullcock

libéré, il n'étoit pas même raisonnable d'y penser. J'engageai mon ami à réserver l'aveu de ses sentimens pour des temps plus heureux, & déterminée à passer l'année entière avec lui, je sacrifiai la plus grande partie de mes revenus à tirer d'affaire cette estimable & malheureuse famille. Je voulois qu'Estewan prît ce petit service sur son compte, mais il me nomma à Madame Bullcock : voilà l'origine des liaisons que j'ai conservées avec elle.

L'année étant révolue, je retournai à Paris. L'Europe étoit en paix, & paroiffoit devoir y être long-temps. J'eus occasion de connoître un Mousquetaire, issu d'une bonne Maison, de la Province de Lancaſtre. Il se nommoit Filtzmartin. Croyant appercevoir en moi de l'attachement pour la France, il me dit qu'à vingt-quatre ans, que je paroiffois avoir, il étoit étonnant que je ne cherchasse pas à entrer dans le Service, seul état convenable à un homme de condition. Lui, né à Saint-Germain, n'ayant que quinze

cents francs de pension, il subsistoit avec agrément, & avec l'espérance de s'avancer.

M'ennuyant de ce que j'avois fait jusqu'alors, la fantaisie d'être Mousquetaire me saisit. Filtzmartin me présente à son Commandant, comme un débris de la fortune des Stuarts.

Je plais : on m'agrée. De nouveau, je me trouve monter à cheval ; mais par état. Je vais souvent à Versailles, le goût pour la chasse se réveille ; bien-tôt le Roi de France ne force pas un Cerf sans m'avoir pour compagnon ou pour témoin de son succès. Cela vint au point de me faire remarquer.

J'arrivois un jour un peu tard pour les abois. Le Roi, habitué sans doute à me voir, dit assez haut, pour être entendu de moi : ah ! voilà mon Mousquetaire ! Trop flattée d'avoir mérité cette distinction, je cherchai à me faire remarquer de plus en plus ; mais j'avois doublé, triplé mon écurie, & M. Sterlook m'avertit que j'avois altéré mon capital. Je pris la résolution de m'aller confiner pour

quelques temps auprès de mes amis , dans mon Pays de Galles , & partis de Versailles , munie d'un bon congé.

Pendant que je vivois chez Estewan , la guerre avec l'Espagne se déclare : nos Politiques disoient que la France ne tarderoit pas à se mettre de la partie. J'aimois la personne du Roi ; mais je ne pouvois le servir contre ma Nation. Je fus forcée de prendre mon parti , & j'envoyai ma démission à mon Commandant.

Sir Thomas Collwille levoit alors ; avec commission , une Compagnie franche , pour suivre l'Amiral Anson dans son expédition des Indes. Nous nous étions vus en France ; il m'offrit la Lieutenance de sa Compagnie , & je l'acceptai. Cette Campagne m'offroit des moyens de ménager notre petite fortune , & peut-être de l'augmenter.

Je vous recommandai à M. Sterlook , & m'embarquai sur le Contre-Amiral , avec un détachement de cent cinquante hommes. Je ne vous parle pas du voyage

& de l'expédition; tout vous est étranger, hors le fruit que j'en ai recueilli.

Après une absence de quatre années, & des aventures extraordinaires de tout cet armement redoutable, il ne revint en Angleterre qu'une petite poignée de monde, sur un vaisseau délabré, écrasé de richesses; & j'eus le bonheur d'en être. Nous dûmes notre conservation au génie plein de ressources qui nous commandoit, & à la Fortune qui nous conduisit au Port à travers une Escadre ennemie, à la faveur d'un brouillard. Sir Collwille étoit mort, & de droit, j'étois devenue Capitaine d'un Corps de Troupes, composé de cinq cents hommes au départ, & réduit pour lors à trente-six.

J'arrive à Londres. Je vole chez M. Sterloock; âgé de soixante-dix-sept ans, il étoit tombé en enfance; sa famille venoit de le faire interdire; mes fonds étoient en sûreté. Je réclamois des papiers; l'inventaire n'étoit pas encore fait. On ne put me dire un mot de mon pauvre Richard.



Chargée de rendre compte de ma Compagnie, & de suivre ses intérêts à la liquidation des prises faites par l'Escadre, je ne puis m'absenter de Londres. J'écris à Southam, à Mistriff Hallen, je ne reçois pas de réponse; une seconde, une troisieme Lettre, ne sont pas plus heureuses: mortellement inquiete, je demande un Congé de huit jours pour aller à Southam; les Commissaires de l'Amirauté, à qui je m'étois rendue trop nécessaire, me le refusent. Enfin, je m'adresse à mon ami Estewan & le conjure de me venir joindre, ayant le plus grand besoin de ses services. Il me répond, qu'il ne peut abandonner sa mere, qui est à toute extrémité. Ma situation étoit désespérante; si j'abandonnois mes devoirs, je me mettois dans le cas de perdre la fortune amassée pour vous avec tant de périls & de fatigues, & cependant je craignois de vous avoir perdu.

Au milieu de ces allarmes, l'espérance de vous voir prendre dans le monde un rang sortable à votre nom, m'excitoit à

me rapprocher du chef de notre famille. Le Lord Westfield étoit à Londres : je le fus. J'appris qu'il demouroit dans la rue de Southampton, dans un appartement garni. Dans la même maison, un logement, au-dessus du sien, étoit sans locataire. Je le prends. Je n'appréhendois pas d'être reconnue en passant devant mon frere ; je le connoissois pour être distrait. Mon uniforme, mon état actuel, me mettoient à l'abri d'être soupçonnée par lui. J'aurois désiré qu'un hazard nous rapprochât, qu'il pût prendre de la curiosité sur mon compte. Je l'aimois, l'estimois ; mais je le craignois encore davantage. En prenant mal mon temps, en m'exposant à l'aborder dans un moment où il eût été mal disposé, je pouvois échouer dans mon entreprise, sans espérance de retour de sa part.

Il venoit de perdre, depuis peu, son fils unique, & le pleuroit encore. Mon Domestique avoit appris cette nouvelle du sien. Ses filles étoient mariées depuis trois ans aux Lords Mellfont & Ethreg-

ge , Chevaliers de l'Ordre d'Ecosse, & Pairs de ce Royaume; sa famille le négligeoit beaucoup, & il étoit comme isolé.

J'appris aussi quelles étoient ses habitudes. Hors des séances du Parlement, il s'intriguoit avec les Agioteurs en chef de Londres, pour travailler sur les papiers publics, étoit assidu le soir aux pantomimes de Cowentgarden; le Spectacle fini, il entroit au Caffé, y rêvoit pendant quelque temps, & se retiroit vers les onze heures. Je le suivois par-tout dès que mes affaires me le permettoient, observant toutes les précautions possibles pour ne lui être pas suspecte.

Il faut, mon cher Richard, vous donner une idée du caractère de votre oncle. C'est un des plus dignes hommes, & un des plus singuliers qu'ait produit l'Angleterre. Le Lord, votre grand-pere, vouloit l'attacher à la Cour, & l'y a retenu auprès de lui tant qu'il a vécu. Mais dès que votre oncle a dépendu de lui-même, à peine reçu à la Chambre des Pairs, il a renoncé à toute espece de faveur; retiré

dans ses Terres, il est cultivateur entendu, économe, & le meilleur de tous les maîtres. Pour ses vassaux indigents, pour le malheureux quel qu'il soit, il pousse la charité jusqu'à la profusion. De retour à Londres, il fait charger des Vaisseaux, s'intéresse dans l'établissement des Manufactures, suit les mouvements des fonds publics, & joue le rôle de l'homme intéressé. Dans la Chambre des Pairs, plein de bonnes intentions, il est inaccessible à toute espèce de brigue; sans complaisance pour le Ministère, il ne le contrecarre jamais, à moins qu'il ne le soupçonne d'entreprendre sur le bien public. Il méprise la Chambre des Communes, ne veut jamais traiter avec elle, & devient inutile à sa propre Compagnie par cette inflexibilité de caractère. Il a bien d'autres préjugés, je pourrois même dire d'autres manies; mais vous les connoîtrez par les détails que je dois vous faire. Du reste, fasse le Ciel que vous lui ressembliez pour la droiture, l'intégrité & la bienfaisance.

Depuis quinze jours j'étois attachée à le suivre , inutilement pour lui & pour moi , lorsqu'un soir , étant dans le Caffé de Coventgarden , trois hommes de mauvaise mine , assis à peu de distance de moi , & s'y entretenant à voix basse , laisserent échapper son nom. Le Spectacle étoit commencé , & je n'avois pu y trouver de place. La tête appuyée sur une main , je rêvois , & l'on pouvoit me croire endormie. Le nom de Westfield attira mon attention , je prêtai attentivement l'oreille sans quitter mon attitude.

Il a dîné à Kingsarms , dit un des gens que j'écoutois , avec tels & tels ; il avoit à lui seul trois Courtiers sur la Bourse. Bradshaw m'a dit avoir négocié pour lui la valeur de vingt-cinq mille livres sterlings ; il y fera bon , répondit un de leur compagnie. Je perdis la suite de la conversation ; ils s'étoient levés , & avoient été choisir un endroit moins suspect , pour y méditer sur ce qu'ils vouloient faire.

Le Spectacle finissoit. Le Lord West,



field en fort couvert, comme à son ordinaire, d'un surtout assez simple. Il demande de la limonade chaude & s'assied; les trois coquins avoient disparu.

A onze heures Milord fait demander une chaise; il n'avoit pas même un domestique avec lui. La chaise est amenée; il y entre : je la suis; mais d'un peu loin. A peine entroit-elle dans la rue de Southampton, j'entends du bruit, je mets l'épée à la main, je cours; la chaise est arrêtée : les coquins sont à la portiere; ils m'apperçoivent; un d'eux se détache & vient, l'épée haute, au-devant de moi; je l'étendis par terre du premier coup, & courus aux autres; mais aux cris de leur camarade, ils avoient pris la fuite. Je trouve Milord se débattant, criant dans la chaise abandonnée par les porteurs, qui, peut-être, étoient complices. Je l'aide à en sortir, le prends par-dessous le bras, & nous regagnons son logement à pied.

J'avois encore à la main mon épée toute sanglante. En entrant, j'avertis

L'Hôte d'aller faire le rapport aux gens du Guet de ce qui venoit d'arriver.

Le Lord Westfield, encore troublé par le danger, ne disoit rien. Deux domestiques viennent pour l'éclairer; il s'appuie sur leurs bras, gagne son appartement, & je le suis.

Il s'assied, en entrant dans sa chambre, me regarde fixement; c'est vous, me dit-il, Capitaine, mon voisin, vous venez de me rendre un grand service. On en vouloit à mon porte-feuille : le voilà; il y a cent mille livres sterlings, vous les avez sauvés de la main des voleurs. Je voulus dire, que je m'estimois trop heureux de m'être trouvé à portée de lui rendre ce service. Vous avez, ajouta-t-il, travaillé pour vous comme pour moi. Le porte-feuille est à nous deux, & vous en prendrez ce qui vous fera plaisir; ne craignez pas de me désobliger.

Je ne jettai pas les yeux sur le porte-feuille. Je me trouvois auprès d'un frere, dont j'aurois acheté l'amitié de tout mon sang. Le péril qu'il venoit de courir m'é-

tonnoit encore. L'embarras de mon état actuel, les remords sur ma conduite passée, si peu digne de lui, l'envie de me découvrir, de tomber à ses genoux, de lui demander ses bontés & pour vous & pour moi ; tous ces divers sentimens m'agitoient à la fois.

Le Lord étonné de ma contenance, après s'être tu un moment, m'adresse la parole. Qu'est-ce, Capitaine ? doutez-vous que je ne sois assez noble pour vous donner trente, quarante, cinquante mille livres sterling ?

Non, répondis-je, Milord, je connois votre générosité ; le zèle, & une affection dont vous ignorez le motif, m'ont porté à vous rendre un service dont vous paroissez faire cas. J'aspire à une récompense bien plus flatteuse pour moi, à votre amitié....

Mon amitié ! reprit le Lord, & qui êtes-vous ? Vous revenez des Indes.... Nous serions-nous connus quelque part ?... Mais, en effet, vos traits ne me sont pas absolument étrangers.... Etes-vous Anglois ?

Je ne savois que répondre : pendant qu'il m'examinait, j'étois tremblante ; il y avoit quelque chose de farouche, de dur dans sa physionomie.

Répondez - moi donc , poursuivit-il : non , Milord , lui dis-je , toute troublée. Je suis.... François....

Je m'en suis douté , reprit-il , à votre accent , à votre allure.... Mon amitié à un François , à un ennemi de l'Etat ! Allez , je vous pardonnerai d'être tout ce que vous voudrez , quand vous aurez pris mon porte-feuille.

Non , Milord , lui dis-je , j'ai l'ame trop haute pour vendre un service à ce prix.

Tu ne veux pas d'argent , François ! repliqua-t-il , comme en colere , & que veux-tu donc ? Qui t'a chassé de ton Pays ? Pourquoi portes-tu les armes pour nous ? Parle ; as-tu eu de mauvaises affaires ? je m'intriguerai , s'il le faut , pour toi. Je te ferai recommander à tous les Ministres , à ton Roi ; je te tirerois de l'Enfer si tu t'étois mis dans le cas d'y tomber.

Non , Milord , répondis-je , je fers

l'Angleterre d'affection, & n'en veux pas fortir; je n'ai point de retour du côté de ma patrie; je n'y ai rien commis qui m'expose aux rigueurs de la Justice, & vous prie d'employer ailleurs votre crédit.

Tu veux nous servir, repartit Milord; tu as fait l'action d'un brave homme; tu n'aimes pas l'argent: tu ne nous trahiras pas. Je vais intéresser tous les Seigneurs de l'Amirauté à ton avancement.

Encore une fois, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de vous être utile; je vous ai demandé le prix qui me convenoit, & n'en veux point d'autre....

Quoi, François, tu veux être mon ami! mais je ne veux pas t'aimer.... Je n'aime personne; pas même mes enfants.... Non.... non.... non, tu ne sortiras pas de cette chambre, ou tu me diras ce que tu veux de moi.

Je ne puis vous le dire aujourd'hui, Milord.... Mais quel terme prends-tu?... Un mois, répondis-je.... Tu viendras donc chez moi à ma Terre; car j'y serai.

Voilà un scheling que je romps, prends



en la moitié, & soit que tu viennes ou quelqu'un de ta part, n'oublie pas de me faire présenter cette piece d'argent.

Je quittai le Lord Westfield, & me retirai dans mon appartement; il sortit le lendemain de grand matin de celui qu'il occupoit au-dessous de moi, & alla en prendre un près du Parc de S. James.

Mes inquiétudes sur votre sort étoient cependant des plus vives, quand je vis arriver Estewan, couvert de deuil. Sa mere étoit morte : prévenu, par mes Lettres, du besoin que j'avois de ses services, il venoit me les offrir. Mes affaires auroient pu s'arranger dans quatre à cinq jours, & me donner le loisir de faire le voyage de Southam. Mon impatience ne me permit pas d'attendre, j'y envoyai Estewan. Je le chargeai de voir Mistriff Hallen, & de me rapporter des nouvelles positives d'un jeune homme confié à ses soins, en qui je prenois le plus grand intérêt. Estewan partit. Je travaillai avec toute l'assiduité, l'empressement possible à terminer les affaires dont j'étois char-

gée. Déjà la liquidation des effets rapportés par l'Amiral Anson étoit faite. La part qui m'en revenoit passoit trente-trois mille livres sterlings, il m'en revenoit dix-huit cents pour mes appointements. Je reçus ces sommes, & les joignis à celles que j'avois déjà dans la Banque de Messieurs Sterlook fils, & fis rendre justice à tous ceux de ma Troupe à qui elle étoit due.

Mon travail étoit à sa fin, lorsqu'Estewan reparut.... Je le vois, il m'aborde d'un air embarrassé. Et le jeune homme? lui demandai-je.... J'apprends la mort de Mistriss Hallen, votre départ d'Oxford, votre voyage dans le Comté de Devon, votre entrée dans la maison de Sir Georges Nettling. Le Chapelain de Woodstock & le Ministre de Buttorf, qu'Estewan avoit été obligé de voir, lui avoient appris toutes ces particularités. Jugez de mon faifissement, mon cher Richard, en sachant le triste état auquel mon absence, la mort de Mistriss Hallen, & l'indisposition de notre ancien ami, M. Sterlook, vous  
avoient

avoient réduit. Libre de vous aller chercher, je prends mes mesures pour me rendre dans la Province de Devon. Nous arrivons à Clostern, Estewan & moi. Nous nous arrêtons dans une Auberge, vis-à-vis le Château, pour y prendre langue. J'y vois beaucoup de mouvements, auxquels, d'abord, je ne vous croyois pas intéressé. La maîtresse de l'Auberge avoit été nourrice de Milady Nettling. Plusieurs personnes entroient dans la maison & en sortoient précipitamment; je leur entends prononcer le nom de Richard. On se parloit avec feu. Je m'approche, je demande ce qui est arrivé à ce Richard. Il a séduit, ravi la fille du Maître de ce Château : il est en fuite; on le poursuit; Sir Georges & ses gens montent à cheval. Je tire Estewan à part, nous prenons nos chevaux, nous côtoyons le Parc; bien-tôt nous nous séparons. Vous deviez être en habit de livrée: votre âge, vos vêtements vous rendoient méconnoissable. Je recommande à Estewan, s'il vous trouve, de vous conduire à Billy-

Barnes , dans une petite Ferme où nous avions passé la nuit.

J'avois fait connoissance avec la Fermiere, appelée *Mistriff Bitterton*, & soit que j'eusse été heureuse ou non de mon côté, dans ma recherche, je devois venir rejoindre mon ami , à ce rendez-vous , à minuit.

Je ne puis vous exprimer mes inquiétudes. Dans le chemin où je m'engageai, je rencontrais à chaque instant des émissaires de *Sir Georges*, qui battoient la campagne. Je voulois courir à eux, tuer leurs chevaux, les défarmer. S'ils eussent été maîtres de votre personne, je vous eusse enlevé d'entre leurs mains au péril de ma vie. Je passai la journée à roder autour du Château, pour voir si l'on ne vous y reconduiroit point par quelque une des avenues. La nuit me surprit dans ces mouvements, & l'heure de me rendre à *Billy-Barnes* arriva. J'y trouvai *Estewan* seul; mes regards inquiets vous cherchoient autour de lui. Rassurez-vous, mon ami, me dit-il, le jeune homme n'est pas ici; mais j'ai mis ordre à ce que les gens de

Sir Georges ne le puissent trouver, & je fais à peu près la route qu'il a prise.

Hier, vers les deux heures après-midi, je rencontrais, à quatre milles de Clostern, un Payfan qui gardoit du bétail; je lui dépeignis le jeune homme, & lui demandai s'il ne l'avoit pas vu passer. Il me montra le chemin qu'il venoit de quitter, celui qu'il avoit pris. Je m'y fusse engagé sur le champ; mais je voyois venir de notre côté deux hommes bien montés. Je les soupçonnois d'être à Sir Georges, si ce n'étoit le Baronnet lui-même.

Je donnai une guinée au Payfan, & lui en promis trois autres, si, interrogé par ces gens-là, il vouloit leur répondre que la personne qu'ils cherchoient, monté à cru sur une jument poil roux, s'enfuyoit à toutes jambes par une route que je lui montrai. En même-temps je descends de cheval, je l'attache à un arbre, & feins d'en resserrer les fangles.

Les Cavaliers s'avancent, les questions & les réponses sont telles que je les avois prévues ou arrangées; & les gens de



Sir Georges prennent le galop , pour suivre la fausse indication que je leur ai fait donner. J'aurois voulu pouvoir m'écarter de là , pour suivre le chemin que le Payfan m'avoit montré ; mais après lui avoir donné les trois guinées , je crus devoir le garder à vue pendant quelque temps. Je voyois encore d'autres Cavaliers dans la campagne , & mon homme , dans l'espérance d'une autre récompense , auroit pu changer de langage avec eux. Le jour s'avançoit , j'ai craint de manquer dans la nuit le chemin de Billy-Barnes , & m'y suis rendu , content de pouvoir vous faire part du succès de mes petits soins. Je remerciai Estewan. Nous nous séparâmes de nouveau , il devoit retourner à l'Auberge de Clostern , & y attendre de mes nouvelles , s'informer exactement de ce qui se passoit au Château ; si vous étiez ramené , se présenter sur le champ pour vous réclamer , comme appartenant aux plus illustres Maisons de l'Angleterre ; vous faire conduire chez le Juge de Paix ; vous cautionner pour vingt mille

livres sterlings, s'il les falloit, & s'offrir à garder les arrêts avec vous jusqu'à ce que le cautionnement fût mis en regle.

Tout étoit en désordre à Billy-Barnes. Le Fermier avoit été arrêté ce jour-là, & mis en prison pour dettes. Je n'y trouvais aucune commodité pour me reposer. J'entrai dans la grange, & me jettai sur la paille. J'avois pour camarades de fortune cinq à six Bohémiens & Bohémien-nes, qui rodoient depuis plusieurs jours dans ces cantons. Je ne pouvois dormir. Je rêvois aux moyens de vous trouver sans faire d'éclat. Je pensois, comme je n'étois pas connue de vous, qu'en vous cherchant, vêtue comme je l'étois, mon habit pourroit vous inspirer de la crainte, & vous forcer à vous cacher de moi, comme de toute autre de mon apparence. L'idée me vint de me travestir en Bohémienne. Par là je me procurois une entrée dans toutes les maisons de la campagne, & le moyen d'y faire des recherches plus profondes. Vous savez si cela m'a réussi. Dès le second jour, en disant

la bonne aventure à une femme âgée, j'appris la mienne, & que je vous trouverois chez la Dame Franck. Il falloit vous en tirer sans bruit, faire cesser ceux occasionnés par votre aventure avec Miss Dorothée, dont j'ignorois les détails.

J'arrivai à la petite Ferme où vous étiez, avec mon plan tout arrangé. Je vous habillai en fille. Je fis une histoire, j'en imbus la famille : vous achevâtes de l'accréditer. J'annonçai la prompte arrivée de Tom Cawsson votre pere, & repris le chemin de Billy-Barnes : j'y quittai mon appareil de Sorciere, & vins rejoindre à Clostern mon ami Estewan.

J'avois bien des choses à faire. Je voulois connoître Miss Dorothée, savoir ce qui s'étoit passé entre vous. Elle avoit la réputation d'être une des plus riches héritieres du Royaume, & tout le monde se réunissoit pour faire l'éloge de son caractère. Si elle vous aimoit, si je la trouvois à mon gré, je voulois vous ménager sa main; mais comment m'y prendre pour avoir de l'accès auprès d'elle.

Sir Georges & Milady Nettling n'étoient plus au Château. Votre maîtresse y étoit demeurée sous la garde de Mistriff Brown, femme religieuse, charitable & simple; il me falloit un prétexte pour me présenter : voici celui que j'imaginai.

Je charge mon ami Estewan de me trouver, à quelque prix que ce fût, un habillement ecclésiastique; il m'en trouva un très-limé, très-sec, pour vingt guinées: je vais me travestir à Billy-Barnes. Je reviens à Clostern sur le champ. On annonce un Ministre des environs, qui veut parler à Mistriff Brown; les portes me sont ouvertes sur le champ. J'entre avec un maintien bien composé. Madame, lui dis-je, le Fermier de Billy-Barnes, le pauvre M. Bitterton, a été mis en prison, à la poursuite de l'Intendant de Sir Georges, pour une somme de soixante & dix guinées. Un Particulier de ma Paroisse, touché de son état, & peut-être de quelques remords, m'a remis de quoi acquitter cette dette; mais, Madame, quel que soit le motif de cette action, il desireroit

qu'elle fût ignorée de M. Bitterton, & de l'Intendant de Sir Georges. Si vous vouliez, Madame, passer pour la bienfaitrice de ce pauvre Fermier, toutes les intentions feroient remplies. Votre charité ne surprendroit ni M. Bitterton, ni personne, & l'Intendant de Sir Georges ne pourroit pas s'autoriser de la rentrée de ces fonds, comme d'une suite de sa dureté à poursuivre les créanciers de son maître.

Mon appareil, mon maintien, mes offres, ma harangue, firent tout l'effet attendu. Mistriss Brown se prête à la bonne action : elle avoit regret de n'avoir pu être instruite à temps, de ne l'avoir pas fait elle-même; elle devoit dîner seule : elle me retient pour lui faire compagnie. La bonne Dame avoit du chagrin & brûloit d'en parler. Mon habit, le message dont j'étois chargée auprès d'elle, étoient bien propres à m'attirer sa confiance; comme je cherchois moi-même à la gagner, nous vînmes bien-tôt toutes deux à notre but, elle à me parler de l'affaire de sa niece, & moi à l'écouter. Je la calmai



autant que je le pus sur les suites de cette aventure : elle m'assuroit de l'innocence de sa niece, & l'innocence devoit éclater. J'ajoutai qu'un Gentilhomme de mes amis, du Comté de Xent, étoit dans un cas bien plus fâcheux. Il n'avoit qu'une fille unique, charmante par la figure, la douceur, les talents & l'esprit. Elle avoit disparu de la maison, & depuis six mois il la cherchoit vainement. L'histoire passa, & je n'en voulois pas davantage.

Un Laquais vint dire que Miss Doro-thée refusoit de prendre du bouillon. Cette pauvre enfant se fera mourir, dit la bonne tante, elle ne veut rien prendre : je ne puis lui faire entendre raison.

Permettriez-vous, dis-je alors, Madame, que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier ? Ah, Monsieur ! me repartit Mistriff Brown, avec chaleur, que je vous aurois d'obligation si vous pouviez l'engager à prendre soin d'elle-même.... J'y vais, Madame, repris-je. La Dame se leve. Le Laquais & le bouillon nous précédent. Nous entrons dans la chambre de la jeune Miss.

Mistriff Brown m'annonce comme un de ses amis, engage sa niece à vouloir bien m'écouter, & se retire. Je prends le bouillon de la main du Domestique, le pose sur une table, & m'approche du lit.

Nous étions seuls alors. La jeune Miss me reçut d'un air bien sérieux. J'engageai la conversation par des lieux communs de morale; il parut qu'on m'écoutoit froidement. J'essayai de parler du sujet de l'affliction. Je nommai Richard: je crus appercevoir de l'émotion. Je continuai: je semblois prendre en lui une sorte d'intérêt. Ce pauvre Richard! disois-je.... Le connoissez-vous, Monsieur, me dit Dorothée, d'un ton propre à m'encourager? Oui, Miss, répondis-je, je le connois mieux qu'il ne se connoît lui-même.... Savez-vous où il est, Monsieur? Est-il en sûreté? Il manque sans doute de tout; ses hardes sont ici.... Non, aimable Miss, il ne manque de rien, & désormais ses plus vives inquiétudes vous ont pour objet; il ne se pardonne pas d'avoir été la cause innocente.... Ah! bien inno-

cente, Monsieur; hélas! je lui témoignois quelques bontés : le pauvre garçon me baiſoit la main en prenant congé de moi. Si vous le voyez, Monsieur, vous pouvez lui dire que je lui pardonne de tout mon cœur, que je voudrois être en ſituation de lui faire du bien. J'ai quelques guinées dans cette bourſe, faites-les lui, je vous prie, accepter de ma part.... Non, Miſſ, je ne lui porterai point ce préſent de votre part; mais il en fera pénétré. Il eſt, graces au Ciel, au-deſſus du beſoin.... Ah! Monsieur, vous me ravillez; & pourquoi s'eſt-il réduit à ſervir? il ne paroît pas né pour cet état.... Non, Miſſ; je vous en dirois davantage, ſi je ne préſumois que l'intérêt que vous prenez à lui, eſt un ſimple mouvement de compaſſion.... Affurément, Monsieur, un jeune homme comme Richard, réduit à être Laquais, en mérite beaucoup.... Je crois vous entendre, Miſſ, & loin de le trouver à plaindre, il me paroît le plus heureux des hommes, puisſque vous avez ſu le diſtinguer dans l'état abject où le

hazard l'avoit réduit pour un moment. Ne rougissez point, aimable Miss, c'est un homme de condition, il n'est pas même sans fortune; mais il y a toujours beaucoup de distance de la sienne à la vôtre. Il vous aimoit, il vous est attaché par tous les sentimens dont vous êtes digne, & dont une ame honnête est susceptible. Dans l'incertitude de son sort, il n'a pas cru devoir se déclarer à vous. Il m'a chargé de venir vous présenter ses respects & ses excuses, de vous prévenir qu'il alloit employer un moyen innocent pour faire cesser le fâcheux éclat de l'aventure qui l'a banni d'ici : ma commission ne s'étendoit pas plus loin. Je me suis procuré de l'accès auprès de Madame votre tante.... J'en aurois dit davantage; mais Miss Brown entra, elle venoit voir si on avoit pris le bouillon : dès que je l'entendis, je le présentai à Miss Dorothée, & quoi qu'il fût un peu froid, il fut avalé tout d'un trait. Mistriss Brown fut enchantée de voir sa niece plus raisonnable : elle lui parut même en meilleure santé.

Tout fut regardé comme un effet de mes exhortations ; & je n'obtins la permission de sortir du Château , qu'après avoir promis d'y revenir ; mais je ne tins pas parole. Je montai à cheval , & fus reprendre mes habits à Billy-Barnes ; nous nous rejoignîmes , Estewan & moi , & prîmes nos mesures pour vous aller enlever de chez Madame Franck. Arrivés à sa Ferme , pendant qu'Estewan vous aidait à monter à cheval , je tirai à part la Fermière , lui remis votre habit de livrée , & une Lettre pour une Françoise , nommée Foible. Estewan avoit appris dans l'Auberge de Clostern , une partie de vos aventures avec elle. Vos rigueurs y étoient célébrées , & la pauvre fille , demeurée malade au Château , s'y mourroit , disoit-on , du chagrin que lui causoit votre fuite , & d'être le plastron de tous les brocards du Canton. Voici le brouillon de ma Lettre.

*Tom Cowsson , Ecuyer , à M<sup>lle</sup>. Foible.*

„ Je vous remercie , Mademoiselle ,  
 „ des bontés que vous avez eues pour ma



„ fille , pendant que son extravagance l'a  
 „ retenue au service de vos maîtres. Elle  
 „ a été bienheureuse de trouver dans la  
 „ maison une personne d'un caractère  
 „ aussi obligeant que l'est le vôtre , & me  
 „ charge de vous assurer de sa reconnois-  
 „ sance. Je renvoie l'habit de livrée , cau-  
 „ se , à ce que j'ai appris , de beaucoup  
 „ de bruit & de scandale. Le peu de fon-  
 „ dement des discours le fera tomber.  
 „ J'eusse écrit à Sir Georges & à Mila-  
 „ dy , pour les prier de recevoir les ex-  
 „ cuses de ma fille & les miennes ; mais  
 „ j'ai appris leur départ. J'ose vous prier  
 „ de leur faire agréer nos respects , ainsi  
 „ qu'à Miss Dorothee. Comme ma fille  
 „ rentre dans son devoir , le reste de l'équi-  
 „ page laissé à Clostern lui devenant inuti-  
 „ le , je vous prie de le donner aux jeunes  
 „ gens qui vous remettront ma Lettre. Il  
 „ y a dix guinées dans un rouleau de pa-  
 „ pier : ma fille & moi vous engageons  
 „ à les accepter par amitié pour nous.

La Fermiere donna cette Lettre à ses  
 enfants pour la porter. Je leur donnai

deux guinées, & tous trois de compagnie, partirent très-contents pour s'acquitter de ce petit message.

Ils arrivent au Château de Clostern, remettent la Lettre, l'habit; on les interroge curieusement. L'événement arrivé sous leurs yeux leur avoit fait la leçon. Leur rapport fut constant, uniforme. *Mistriss Brown* se rappella le discours qu'un Ecclésiastique lui avoit tenu la veille. Foible trouva les dix guinées, & un moyen d'échapper aux plaisanteries dont on l'accabloit. On appuya l'histoire, on l'orna, on l'étendit. Vingt-quatre heures après, vous passâtes pour fille à six lieues à la ronde, & bien-tôt après, dans l'esprit de *Sir Georges* & de *Milady*.

Pendant ce temps, nous prenions le chemin du Pays de Galles, où j'avois résolu de vous tenir caché pour quelque temps. Vous me preniez pour une Magicienne ou un Esprit, & tout le monde vous prenoit pour une fille; je conçus le plan de ne point vous défabuser sur mon compte, & de vous faire garder votre

déguisement. Je voulois vous gouverner sans être connue de vous; il nous étoit important à tous deux de nous cacher. Vous ne pouviez avoir dans le monde un état gracieux, si le Lord Westfield refusoit de vous avouer & de vous protéger. J'étois sûre que Lady Heatmoore, l'Evêque de Lincoln, les filles, les gendres de Milord me feroient échouer dans mes vues, s'ils pouvoient les pénétrer avant que j'eusse pris d'autres mesures. Je vous conduisois chez Mistriff Bullcock, résolue de tellement vous travestir, que nous pussions risquer impunément de nous montrer même à Londres, & y soutenir, sans être reconnus, la vue des témoins de mon mariage & de votre baptême. Déterminée à vous en imposer sur mon compte, je faisis toutes les occasions qui s'offrirent de vous étonner. J'entre la première dans l'Auberge d'Honyton. Je vois un jeune homme qui se désole, j'en demande la cause. J'apprends qu'un voleur lui a pris son cheval; de concert avec Estewan, qui jouoit le rôle de mon

domestique, je fais glisser dans sa poche une bourse & quelques guinées, & quand je le juge à propos, je la lui fais trouver. A Bridgewater, sorti du matin pour faire emplette d'un ajustement de femme, dont je voulois me servir le lendemain, je vois la dispute survenue entre les prisonniers François & les Paysans Anglois, au sujet de Miss Orchard. La jeune personne effrayée, étoit prête à s'évanouir. Je la prends sous le bras, & la reconduis chez elle; & de retour à notre Auberge, je trouve le moyen d'accommoder ce différend, en me servant du crédit que la vérité & la raison peuvent avoir sur des gens disposés à écouter. En rentrant à l'Auberge, le hazard me fait rencontrer le Sergent de ma Troupe, & une précaution que j'avois prise le matin, vous fait trouver dans votre poche la bourse que j'y avois mise. Tout ce qui s'étoit passé depuis notre départ de chez Madame Franck, devoit vous persuader que j'étois un homme; à votre réveil, le lendemain, vous me voyez femme; mon dessein

n'étoit pas simplement de vous étonner. Nous allions chez Mistriff Bullcock. Je voulois y être libre, à l'abri de beaucoup de questions auxquelles je ne voulois pas répondre, être maîtresse enfin d'en sortir quand je voudrois. Sous le nom du Capitaine Senti, ma liberté eût été gênée; en passant pour sa sœur, je devenois maîtresse de mes actions. Avant d'arriver, nous rencontrâmes, dans l'Auberge où nous étions arrêtés pour dîner, trois brigands, qui, vous croyant une fille, vous insultèrent. J'entre; je reconnois Ralph, un Irlandois, un de ces trois coquins qui complotoient, dans le Caffé de Cowent-garden, pour voler le Lord Westfield. Je l'attaque, le défarme; Ralph, lui dis-je, dans son langage Irlandois, fors d'ici : ton signalement est chez le Juge de Paix, & tu vas être arrêté à la poursuite du Lord Westfield. Les coquins prirent l'épouvante : j'en fus ravie. Nous eussions pu les rencontrer dans le jour même, sous toute autre forme que celle de galants, & il ne m'eût pas été facile de les renvoyer.



Je devois trouver chez Madame Bullcock, une Lettre d'Estewan, que j'avois prié de retourner à Clostern. Il m'y servoit d'espion. L'express étoit arrivé. J'appris l'effet de ma Lettre à Mademoiselle Foible; il me donnoit des nouvelles plus intéressantes encore, mais plus inquiétantes.

Avant que le Lord Scarecrew se fût mis sur les rangs pour épouser Miss Dorothee, un jeune Baronnet, du Comté de Suffex, protégé par la tante, avoit fait faire des démarches. La tante enchantée de voir le Lord écarté, venoit d'écrire à la famille du Baronnet pour le faire revenir de France, où il étoit, & l'on comptoit que ce mariage pourroit se conclure chez Mistress Brown à Corntrée; les apprêts du départ pour cette Terre étoient disposés.

J'écris à Estewan d'aller sur le champ à Corntrée, & de m'y louer un petit appartement. Mon plan étoit formé, & j'étois déterminée à me mettre en état de disputer le terrain pied à pied, à Sir Archibald Hottwell. Je ne pouvois agir par moi-même dans le moment présent: mes

comptes étoient rendus à l'Amirauté; mais ils n'étoient pas reçus; il falloit me mettre en regle: cette nécessité me rappelloit à Londres; je vous laissai à l'École du Gallois, chez Mistriff Bullcock, & je partis. On me demanda des éclaircissements, j'essuyai des difficultés, des délais; je fus forcée d'attendre le loisir des Subalternes. Enfin, après un mois d'ennui & d'impatience, je fus expédiée en regle; j'eus ma décharge & ma réforme tout à la fois.

Je voulois revenir à vous sur le champ; mais il m'eût été bien doux de vous porter la nouvelle de notre réconciliation avec le Lord Westfield, & de me montrer enfin sous ma véritable forme. Le terme qu'il m'avoit donné pour me rendre à sa Terre étoit déjà passé. Je me déterminai à partir de Londres, & j'arrivai à la porte du Château, sans avoir pu convenir avec moi-même du moyen dont je pourrois me servir pour entamer notre épineuse reconnoissance; je demande à parler au Lord: il n'étoit pas visible. Je prie un Domestique de dire à Milord

qu'un Etranger , un François , mandé par lui-même , desiroit avoir l'honneur de le voir. On me rit au nez. Milord, me dit-on, n'a besoin ni de danseur, ni de perruquier, ni de marmiton, & il vous tient quitte de vos services.

Je me retire dans une Auberge, & concevant l'utilité du demi-scheling que Milord m'avoit remis, je l'enferme dans un billet, où je faisois part de mon arrivée, & engage l'Hôte à le porter.

Le Talisman opéra sur le champ. Un quart-d'heure après, un valet-de-chambre vient me prier de me rendre au Château, & m'introduit dans le cabinet de mon frere.

Il étoit seul. Tu as bien tardé, me dit-il; je craignois que tu ne me manquasses de parole. Puis, s'appercevant que j'étois tremblante, assieds-toi, car tu me paroiss fatigué. Parle; je suis ton redevable : un bienfait me pese; viens-tu me mettre à portée de m'acquitter?

Oui, Milord, répondis-je, en me précipitant à ses genoux, je viens chercher

auprès de vous le repos, l'honneur, le bonheur de tout ce qui m'est cher. Tout est dans vos mains.

Leve-toi, me dit-il, leve-toi. Je te croyois un homme; mais tu pleures.... Je ne suis pas un homme, Milord.... Tu n'es pas un homme : es-tu le diable?... Quoi, repris-je, presque suffoquée par l'abondance de mes pleurs, ces tristes traits ne vous rappellent point d'idées; rien ne parle pour moi au fond de votre cœur, quand le mien est prêt à se briser....

Que me dis-tu de tes traits, de ton cœur? Tu es une femme, que puis-je avoir de commun avec une femme?...

Le sang, Milord, m'écriai-je.... La malheureuse Rebec.... Je ne pus achever. Rebecca! dit mon frere; ma sœur Rebecca!... Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; il étoit retombé dans son fauteuil : je le tenois dans mes bras : je le mouillois de mes larmes; lui, me regardant d'un air étonné, la bouche ouverte, sembloit privé de mouvement.

Il se leve tout d'un coup & me poussa

sur un siege; retire-toi, me dit-il, je ne veux pas que tu me fasses pleurer.... Ma sœur Rebecca! mais qu'es-tu devenue? D'où viens-tu, folle que tu es?

Mon frere étoit attendri; je m'en aperçus. Ecoutez-moi, Milord, lui dis-je, en me remettant à ses genoux : promettez-moi de m'accorder le pardon de ma conduite, & de me le faire obtenir de ma sœur, de Milady Mellfont, de Milady Etheregge, de notre frere, de toute la maison.

Leve-toi, leve-toi, me dit-il, encore un coup, avec une forte d'humeur : ne t'humilie point pour tous ces gens-là; si tu as fait des sottises, nous en faisons bien d'autres, à commencer par moi. L'Evêque de Lincoln est un rêveur, un enthousiaste; Lady Heatmoore, une hypochondriaque, mes gendres sont des fots, & mes filles des extravagantes, qu'il faudra mettre à Bedlam. Mets-toi à ton aise, ma chere Rebecca, avec ce tas d'originaux. Je ne te connois pas beaucoup; mais je t'assure que je fais déjà plus de cas de



toi que d'eux tous. Tu t'appellois Senti, tu es ce Capitaine dont on dit du bien; tu as bien servi l'Etat, tu m'as sauvé mon porte-feuille, & peut-être la vie; si tu n'es pas une honnête fille, tu es au moins un brave, un galant homme.

Soulagée par tant d'ouvertures favorables, j'entame le récit de mes aventures; il m'écoutoit avec attention, avec intérêt. Je parlai de votre naissance. Tu as un fils, me dit-il, vit-il encore? est-il bon sujet? J'augurai bien pour vous de ces deux questions, & poursuivis mon récit avec la plus grande confiance. Dès que j'eus fini, je t'ai écoutée avec plaisir, Rebecca, dit Milord, tu m'as très-amusé & fort réjoui. Ah, parbleu! Milords mes gendres, tout n'est donc pas mort pour moi, & il me reste des objets d'attachement naturels & raisonnables. Il faut que je t'ouvre mon cœur, Rebecca. Depuis la mort de mon fils, je n'ai que des sujets de mécontentement de mes filles & de leurs maris. Ces gens-là regardent ma fortune comme la leur, & me prennent

ment pour leur Fermier ; ils manquent même aux bienfaisances. Depuis que Lady Heatmoore est sans enfants , ils n'ont nulle attention pour elle , & traitent encore plus cavalièrement notre Prêtre de frere. Il a voulu leur faire quelques remontrances , ils l'ont appelé pédant : il est furieux. Nous ferons du bien à ton fils , ma Rebecca , va le rejoindre , va à tes affaires , ne te montre pas ici que je n'aie lié ma partie. En disant cela , il m'embrassoit , sembloit me renvoyer ; mais il me retint.

Attends. Me réponds-tu que ton fils n'aie pas une goutte de ce maudit sang Irlandois.... Je fis une réponse dont il pouvoit être satisfait.... Repose-toi sur moi , ajouta-t-il , il ne lui en restera pas même le nom , mais ne le préviens sur rien ; il ne se connoît pas , laisse-le s'ignorer encore : il est jeune , il pourroit avoir la démangeaison de parler , & nous avons besoin d'un grand secret. Nous avons affaire à des gens de Cour , leurs intrigues nous traverseroient. Adieu , ma Rebecca ,

donne-moi de tes nouvelles. Je te ferai venir quand il en fera temps.

Je vins vous rejoindre chez Mistriff Bullcock, & nous partîmes pour le Comté de Suffex. Nous arrivâmes à Corntrée. J'eus besoin de me ménager une connoissance dans la maison de Mistriff Brown : je trouvai moyen de me lier avec M. Jackmann, & bien-tôt nous eûmes accès dans le Château. Sir Archibald faisoit sa cour à Miss Dorothee, & peu de progrès dans son cœur ; mais les deux familles pressoient vivement la jeune personne : & comme le Cavalier étoit aimable, elle pouvoit se laisser décider en sa faveur. En vous introduisant dans le Château, sous votre habit gallois, je vous mettois dans le cas de vivre familièrement avec elle, & de trouver les occasions de vous déclarer, s'il en étoit besoin. Alors je vous eusse appris qui vous étiez, l'honnête fortune à laquelle vous pouviez prétendre, & je ne doute point que vous ne l'eussiez décidée à refuser les offres brillantes du Baronnet. Mais il ne nous donna pas la peine

de lui disputer le cœur de sa maîtresse. Il se perdit lui-même par esprit de légèreté & de débauche. Je m'apperçus qu'il vous regardoit avec affectation dès le premier jour de notre apparition au Château. Il me louoit avec exagération devant moi ; il se jetta à ma tête ; en un mot, ce qu'il faisoit pour moi, n'avoit ni le caractère de la Nation, ni celui de la vérité.

J'avois pris quelques informations sur ses mœurs, je suspectai ses motifs. Je vous tins exacte compagnie, pour donner, par la contrainte, un degré de chaleur de plus au goût passager dont il vous honoroit. Il profite du premier instant où je vous abandonne, pour vous en entretenir, enfin pour vous en écrire. Je fis semblant de déchirer sa Lettre à l'instant où vous me la remîtes ; mais je vous trompois.

Obligée de revenir à Westfield, je parlai à M. Jackmann de l'embaras où je me trouvois, devant vous laisser à la disposition d'un Domestique.... Je la garderai, moi, dit le bon homme.... Elle est bien jeune, repris-je.... Hé bien, je proposerai

à Mistriff Brown de la prendre avec elle... : C'est, repartis-je, l'exposer encore plus : c'est la livrer à son ennemi. Alors je remets au Ministre la Lettre de Sir Archibald.

Cet honnête Ecclésiastique, assez mal traité dans cette épître, fut épouvanté par ce trait qui annonçoit la scélératesse & la débauche ; il porte la Lettre au Château, la donne à Mistriff Brown. Une heure après, la Dame elle-même, donne le congé au Baronnet, sans faire part à Miss Dorothée du motif. On craignoit, comme vous deviez demeurer près d'elle, que cela ne lui donnât quelque petit dépit contre vous. Nous sommes sortis de Corntrée, nous avons pris le chemin de cette Province, à six milles du Château de Westfield ; maîtresse de conduire la conversation où je voulois, je l'ai fait rouler sur le choix des états. Je vous contra-riois, je vous impatientois. Je vous forçai, pour ainsi dire, de me demander à être Lord, comme pour me mettre au défi. Loin de me déconcerter, quand vous eûtes fait votre choix, je vous or-



donnai d'asseoir votre titre sur celui de tous les Châteaux que nous pouvions voir, & qui vous plairoit le plus. Nous découvrons alors le Château & le Parc dans lequel nous sommes, dans toute son étendue. Je vous l'offris, & vous le préférâtes à quatre à cinq maisons particulières assez belles, mais simples. Ce choix étoit naturel. Le récit de mon aventure avec votre oncle, vous met à portée d'expliquer ce qui vous est arrivé chez lui. Pardonnez-moi, mon cher fils, de m'être prévalu de votre crédulité; à un certain point, elle m'étoit nécessaire. D'ailleurs, si c'est un défaut dans les personnes, dont des études suivies, l'âge & l'expérience ont établi, raffermi les principes, ce n'en est pas un pour un jeune homme qui sort à dix-huit ans d'un Collège; il peut douter & croire, sans être répréhensible, pourvu que ce ne soit pas trop légèrement & sans sujet. Comme il n'a rien approfondi, l'indécision même est en lui une preuve de jugement & de sagacité naturelle.

Il me reste maintenant à vous dire

quelles font nos espérances. Lady Heatmoore, & l'Evêque de Lincoln, parfaitement réconciliés avec moi, vous reconnoissent; vous serez l'héritier de l'Evêque; Lady Heatmoore vous donne dès à présent une superbe Terre, qu'elle possède dans le Comté de Sommerfet. Elle vaut trois mille livres sterlings de revenu; mais ce présent n'est pas gratuit. Elle a besoin de vingt mille livres pour arranger ses affaires; je les lui prête sans intérêts, & vous les retrouverez un jour dans sa succession. Le Lord votre oncle fait passer le titre de la Maison sur votre tête, & la Terre où nous sommes, qui porte notre nom, elle vaut mieux de quatre mille livres sterlings, & vous en jouirez après lui. Il vous fera un présent de noces convenable; résolue de vivre désormais avec vous, je ne me réserverai que ce qui me sera nécessaire. Ainsi, mon fils, vous n'êtes point un parti à dédaigner pour la famille de Miss Dorothée. Tandis que les Lords Mellfont & Ethergege négocieront à la Cour, pour votre

élévation au rang de Pair, & vis-à-vis du Lord Halifax, pour l'engager à demander lui-même à Sir Georges Nettling la main de sa fille pour vous, Lady Heatmoore, qui connoît Lady Nettling, se chargera d'obtenir son agrément, & moi je pars pour Corntrée, où je vais tâcher de décider en votre faveur Mistriff Brown & Dorothée. Je vous laisse, mon cher fils, auprès de votre oncle, vous devez le connoître actuellement par ce que je vous en ai dit. Méritez son amitié & son estime, cherchez tous les moyens de l'obliger ; vous le devez par intérêt pour vous-même ; vous le devez encore plus par reconnoissance.

Richard avoit écouté avidement sa mere. La nuit étoit survenue, sans qu'il se fût apperçu que le jour eût baissé. Pénétré de tant de marques de bontés qu'il éprouvoit de toutes parts, rendu muet par la force du sentiment dont il étoit affecté, il serroit la main de Lady Oberthon, & ne s'exprimoit que par ce signe d'attendrissement. A mesure que son sort

se dévoiloit, il lui sembloit que son esprit prêt de l'étendue, & son ame de l'effort; sa fortune ne le surprenoit point, il l'envisageoit avec modestie, avec un noble défintéressement; il en étoit déjà digne par sa modération dans la prospérité, par l'usage qu'il se proposoit d'en faire. De retour au Château, il y trouva le Lord seul, & partagea avec sa mere, les tendres caresses de ce Seigneur, prévenu d'une véritable affection pour lui, & le regardant déjà comme son fils.

Lady Oberthon, dans son équipage de Capitaine, prit le lendemain la route du Comté de Suffex. Richard, demeuré seul à Westfield, avec son oncle, se fût trouvé embarrassé auprès d'un homme naturellement bourru & extraordinaire, quoiqu'essentiellement bon, si son caractère n'eût été plié, &, pour ainsi dire, refondu dans les petites épreuves par lesquelles le faux Capitaine Senti l'avoit fait passer. Il trouvoit moyen de déférer continuellement à son oncle, sans compromettre l'idée qu'on pouvoit se faire de

son propre jugement , sans flatterie & avec bienfiance. Le Lord en étoit étonné. Il n'avoit l'idée que de deux caractères; le dur, c'étoit le sien; le complaisant, il le trouvoit bas & au-dessous d'un Anglois; celui de son neveu lui paroissoit tout-à-la-fois liant & noble : il ne vouloit pas gâter le jeune homme; mais il se disoit à lui-même, voilà comme il faudroit que fussent nos Anglois : nous ne connoissons pas de milieu; nous sommes toujours extrêmes. Enfin, son neveu le guérissoit peu-à-peu de la misanthropie, défaut qui obscurcissoit ses heureuses qualités, & le privoit de tout agrément, dans la jouissance de sa fortune.

Dix jours après le départ de Lady Oberthon, Richard reçut d'elle une Lettre. “ Mon cher fils , lui écrivoit-elle ;  
 „ Mistriss Brown, se fiant à mon caractere, connoissant le nom de Westfield,  
 „ a donné les mains à mes propositions  
 „ dès la premiere ouverture. Il s'agissoit  
 „ de décider sa niece à s'établir : c'étoit,  
 „ selon sa pensée, le plus difficile de ma



„ négociation. J'ai demandé la permis-  
„ sion de parler en particulier à Miss Do-  
„ rothée, & l'ai obtenue. Je ne fais pas si  
„ l'on m'eût écouté jusqu'au bout, lorsque  
„ j'ai parlé d'un mariage avec un Pair du  
„ Royaume, si ce Pair ne se fût appelé  
„ Richard. Ce nom a je ne fais quel pou-  
„ voir pour s'attirer l'attention. J'ai conti-  
„ nué à m'acquitter de mon ambassade, &  
„ pour ménager la surprise & ne pas cau-  
„ ser de révolution, j'ai parlé d'une indis-  
„ position qu'on avoit eue à Clostern,  
„ d'un Ecclésiastique qui s'y étoit fait  
„ voir. On m'envifage, mon cher Ri-  
„ chard, on rappelle ses idées. Quoi! c'é-  
„ toit vous, M. Senti, qui me fûtes  
„ amené par ma tante sous cet habit?  
„ Oui, aimable Miss, ai-je répondu, je  
„ venois alors vous parler pour Richard,  
„ & c'est pour le même Richard que je  
„ viens vous demander votre main. Je  
„ n'ai point effuyé de refus, mon cher  
„ fils. On m'a demandé des nouvelles  
„ de Bekit. Bekit! ai-je répondu d'un air  
„ mystérieux, gardez-nous le secret,

„ chere Miss. C'étoit.... c'étoit la sœur  
 „ de votre amie Miss Cawsson : & moi il  
 „ fut un temps qu'on m'appelloit Tom  
 „ Cawsson....Dorothee veut s'écrier : elle  
 „ veut dire mille choses ; mais je m'étois  
 „ sauvée en riant dans l'appartement de  
 „ Miss Brown. Je lui faisois part du  
 „ succès de mon ambassade. Je lui remet-  
 „ tois les Lettres du Lord & de l'Evêque  
 „ vos oncles. Nous faisons les réponses  
 „ de concert. J'engageois la tante à s'in-  
 „ téresser pour vous auprès de son frere  
 „ & de sa belle-sœur. On a fait ce que  
 „ j'ai voulu. Tout a été le mieux du  
 „ monde. M. Jackmann, prévenu de mon  
 „ arrivée, est entré. Nous nous embras-  
 „ sons. Et Bekit, la chere Bekit ! m'a-t-il  
 „ demandé. Bekit, ai-je répondu, j'en  
 „ suis fâché, mon cher ami ; mais je n'en  
 „ suis plus le maître. Le Lord West-  
 „ field, notre allié, notre protecteur, no-  
 „ tre ami, s'en est emparé ; il la marie ri-  
 „ chement.... Le Lord Westfield ! a-t-il  
 „ dit.... Lui-même, ai-je répondu ; il con-  
 „ noît votre amitié pour nous : il vous

„ en fait gré; il s'est même donné des  
„ mouvements pour vous procurer un  
„ très - bon établissement , & voilà le  
„ portrait de votre maîtresse. Le bon  
„ homme m'écoutoit, la bouche béante;  
„ il jette les yeux sur un papier que je  
„ lui donne à lire; c'étoit la nomination  
„ faite de sa personne, au Doyenné de  
„ Perthunn , par l'Evêque de Lincoln.  
„ J'y joins le détail des revenus. Ah!  
„ mon cher fils, le séduisant objet qu'un  
„ Doyenné de sept cents livres sterlings  
„ de rente! La joie de notre ami m'a fait  
„ plaisir & compassion en même-temps.  
„ Je l'ai appelé M. le Doyen; je l'ai ravi.  
„ Je lui ai demandé la résignation de  
„ son Bénéfice de Corntrée, en faveur  
„ de M. Boston , Chapelain de Vodf-  
„ took. Mistriff Brown y a donné les  
„ mains, & nous avons mis l'affaire en  
„ regle. La nouvelle doit en être arrivée  
„ à Vodstook. Après avoir pensé à vous  
„ & à vos amis, j'ai jugé devoir m'occu-  
„ per des miens. Je pars pour notre Pays  
„ de Galles. Je vais marier Estewan avec

„ Mistriff Anna Bullcock. De là nous  
 „ comptons revenir à vos noces. Adieu,  
 „ mon cher Richard, méritez l'amitié de  
 „ votre oncle, les faveurs du Ciel. Vous  
 „ avez toute la tendresse & la bénédic-  
 „ tion de votre mere.

Richard porta cette Lettre à son oncle. Le Lord venoit d'en recevoir de ses gendres, de Lady Heatmoore, & de l'Evêque de Lincoln. L'affaire de la Pairie étoit arrangée : elle devoit passer à la premiere séance du Parlement, qui devoit s'assembler dans huit jours. Lady Heatmoore avoit rendu une visite à Lady Nettling, qui s'étoit trouvée très-honorée de la recherche que l'on faisoit de sa fille, pour l'Héritier de la Maison de Westfield. Sur la proposition que lui avoit fait le Lord Halifax, Sir Georges Nettling enchanté, au-lieu de six mille livres sterlings de rente, en fonds de terres, en offroit noblement huit. Mistriff Brown y en joignoit deux, & l'assurance de tout son bien. Le Comte de Westfield jouissoit, plus que Richard même,

de cette perspective de fortune. Lui n'envisageoit que la possession de Dorothée; &, dans son idée, le plus ou le moins de richesses ne pouvoit rien ajouter à son bonheur. Cependant les deux familles, de concert, en hâtoient le moment. Déjà le lieu de la cérémonie étoit réglé. L'Evêque de Lincoln devoit la faire dans le Château, dont Lady Heatmoore faisoit présent à Richard. Le jour choisi étant arrivé, tout ce qui devoit composer la brillante assemblée, prend le chemin du Comté de Sommerfet. Mistriss Brown, retenue par une indisposition, n'ayant pu accompagner sa niece, Sir Georges Nettling étoit venu la chercher. Lady Heatmoore & Lady Nettling venoient de compagnie. L'Evêque de Lincoln, le Comte de Westfield, les Lords Mellfont, Etheregge & leurs épouses, Lady Oberthon, en habit convenable, & Estewan, accompagnoient le nouveau marié. Au moment de la rencontre, Sir Georges Nettling & Milady son épouse, furent frappés de l'éclat de la figure de leur gen-



dre, & de l'idée de l'avoir vu quelque part. Mais l'imposant du cortège & de la situation présente, éloignoient toutes les idées du Laquais Richard, & de Miss Cawsson. Les deux Amants seuls se reconnurent. Ils parurent honteux, embarrassés en présence l'un de l'autre : cela paroïssoit naturel à deux jeunes gens que l'on marie, & qui ne se sont jamais vus ; mais l'embarras venoit de la contrainte, où tant de regards attachés sur eux les tenoient, & de ne pouvoir se témoigner leur satisfaction réciproque. Sir Georges s'écrioit : voilà le plus beau couple de l'Angleterre ; le reste de la compagnie applaudissoit dans des termes plus mesurés. On marche vers la Chapelle du Château. Les Amants sont unis.

Foible & Molly regardoient la cérémonie. Foible ne pouvoit s'empêcher de dire, le marié ressemble à Miss Cawsson comme une goutte d'eau à une autre. Il ressemble bien plus, disoit Molly, à la Galloise dont je vous ai parlé. De quelque côté que je tourne maintenant, je ne

rencontre plus que de ces grands yeux bleus, coupés en amande, & de ces paupières noires, longues de cela.... propres à faire tourner la tête; j'en suis persécutée.

Richard & Dorothee furent heureux, & le sont encore. Ils partagent leurs respects & leur tendresse entre Lady Oberthon & le Lord Westfield; ils ont des enfants dont les dispositions donnent les plus heureuses espérances; ils sont les bienfaiteurs de tous ceux qui les entourent. Lady Oberthon est leur amie & leur conseillère, elle a renoncé pour toujours aux voyages & à l'appareil guerrier. Estewan a quitté le Pays de Galles, & s'est fixé dans le Comté de Somerset. Il a pardonné au Capitaine Senti de lui avoir caché les aventures de Miss Rebecca Westfield, & les nœuds de leur amitié se resserrent chaque jour de plus en plus.

**F I N.**









